



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



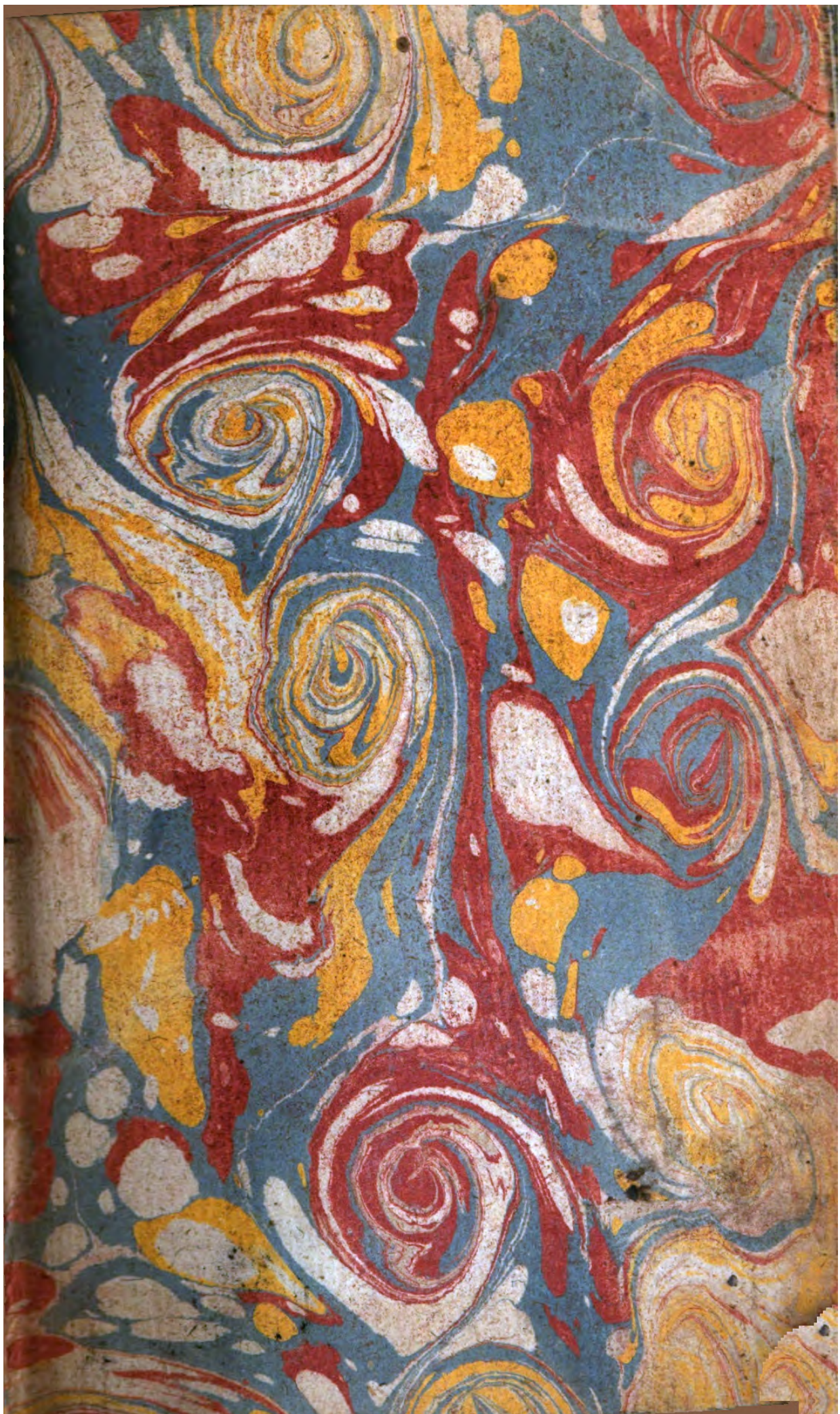
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A. 1143



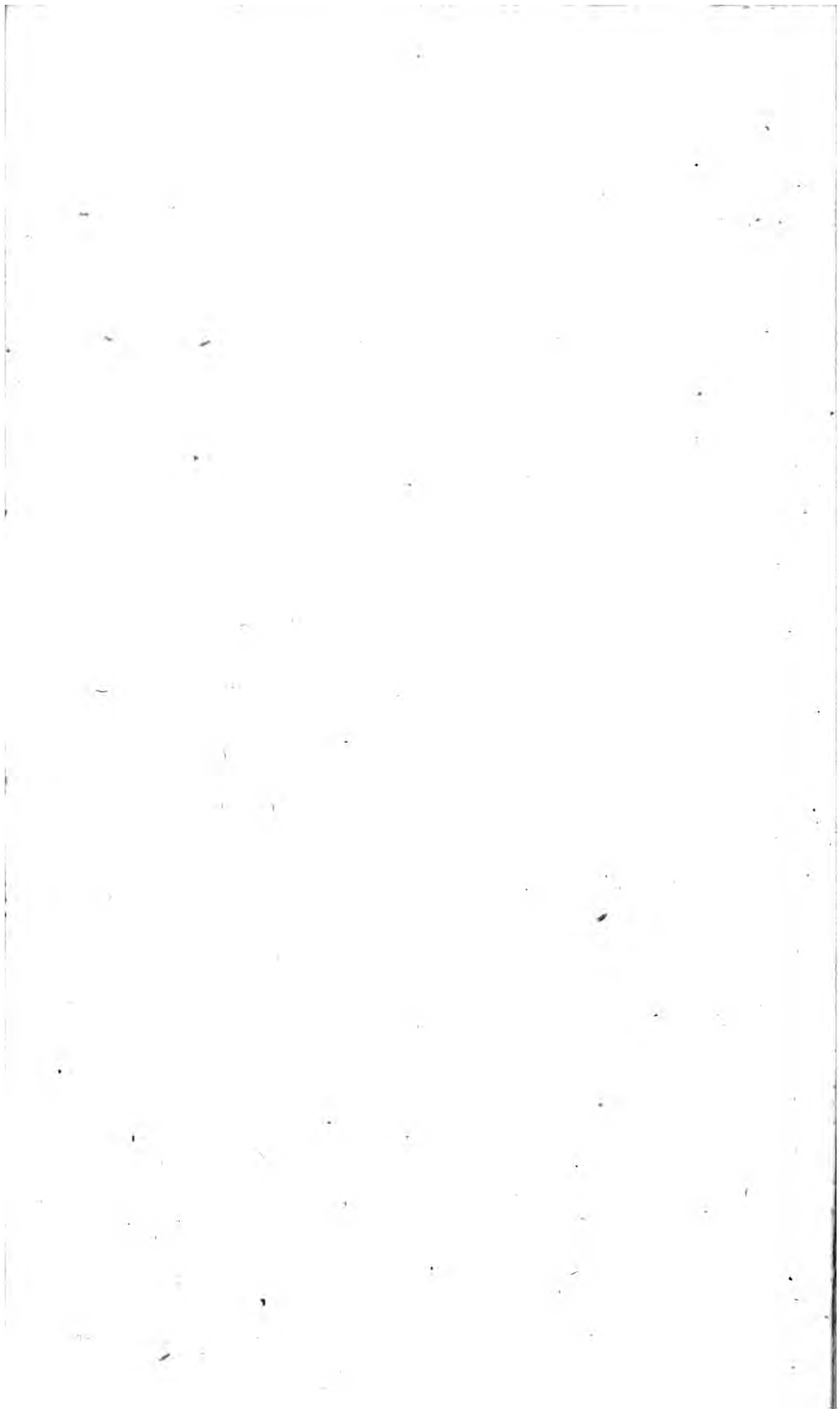
ZAHAROFF
FUND



Bought from F. Norman

coll.

Handwritten text, possibly a list or notes, including the word "old" and "Handwritten".



P O É S I E S

D E

M A L H E R B E .

Handwritten text, possibly a title or header, consisting of several lines of cursive script.

Handwritten text, possibly a date or a specific entry, consisting of several lines of cursive script.

P O É S I E S

D E

M A L H E R B E ,

Rangées par ordre chronologique :

A V E C L A V I E D E L ' A U T E U R ,
& de courtes Notes ,

Par A. G. M. Q.

*Nouvelle Édition , revue & corrigée avec
soin.*

Enfin MALHERBE vint.

BOIL. *Art Poët.* Ch. 1.



A L I E G E ,

Chez D. DE BOUBERS , Imprimeur-Libraire , rue
du Pont , à l'Homme Sauvage.

M. DCC. LXXVIII.



TAYLOR INSTITUTION

UNIVERSITY

30 JUL 1974

OF OXFORD

LIBRARY

AVERTISSEMENT.

ON a tout dit , il y a long-temps , de **MALHERBE** : depuis *Balzac* , tous les bons Critiques , ou les meilleurs Juges en Poésie , n'ont rien laissé à dire sur cet Écrivain , le vrai Restaurateur de la Langue & de la Poésie françoise.

” **FRANÇOIS MALHERBE** a vû le
” premier la route qui pouvoit conduire
” à la bonne versification. Parmi tous
” les égaremens & les ténèbres de l'ig-
” norance , il apperçut , il démêla le
” premier les vrais moyens d'éclairer cet
” Art , il satisfit en même temps l'oreille ,
” ce juge des Vers le plus absolu , le plus
” difficile de tous... C'est lui qui nous ap-
” prit ce que c'est d'écrire purement &
” suivant les loix d'une correction rigou-
” reuse , *cum religione scribere*. Il nous
” apprit que la véritable Éloquence a sa
” source dans le choix & des Pensées &
” des Mots... Enfin c'est lui qui , par
” un coup d'œil juste & pénétrant , qui ,
” par un goût sûr , épuré , a si bien réussi
” à former & à rectifier les esprits des

6 A V E R T I S S E M E N T.

» Écrivains de la Nation qu'on ne doit
» qu'aux leçons (qu'il a moins données
» par ses préceptes que par les exem-
» ples) tous ceux qui rendent aujour-
» d'hui la France si florissante & si cé-
» lebre. » (*)

Tel est le jugement que Balzac a porté de son Précurseur : car on peut dire que Malherbe a fait , pour perfectionner le stile des Vers , ou la Poésie en général , ce que l'éloquent Académicien a fait depuis pour la perfection du stile Oratoire. C'est à peu près ce même jugement que Despréaux nous présente en d'autres termes , ou traduit en Vers.

ENFIN Malherbe vint , & le premier en France,
Fit sentir dans les Vers une juste cadence ,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir ,
Et reduisit la Muse aux regles du devoir.
Par ce sage Écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber ,
Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix , & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems sert encor de modele.

(*) Lettre latine de Balzac à Silhon.

AVERTISSEMENT. 7

Marchez donc sur ses pas : Aimez sa pureté ,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Art Poëtiq. Ch. 1.

Voilà l'idée que deux grands Maitres nous donnent des obligations que la Langue & la Poésie françoise ont également à Malherbe.

M. de Voltaire , sans les contredire , semble borner tout le mérite de ce Poëte à quelques Stances bien tournées , mais faibles. Peut-être n'a-t-il lu Malherbe que dans sa jeunesse & rapidement. Il connoît trop au moins tous les âges & tous les degrés de notre Poésie , pour ne pas sentir la justesse de ce que Despréaux , après Balzac , a si bien remarqué dans Malherbe. S'il ne lui trouve pas toute la force qu'on pourroit en effet desirer dans une partie de ses Odes : c'est que Malherbe , entierement occupé du stile & du tour de ses Vers , vouloit assujettir la Poésie aux regles d'une élocution douce , pure , claire , aisée , & qu'il s'est beaucoup moins attaché à penser fortement qu'à s'exprimer avec grace. Quoi qu'il en soit , sans nous arrêter à faire l'apologie de Malherbe , que nous pourrions justifier même sur le fonds de la Poésie ,

8 A V E R T I S S E M E N T.

il est certain qu'il ne doit jamais être négligé parmi nous, & qu'un Écrivain qui, pour tout dire en un vers, parce que ce seul Vers comprend tout,

*D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
doit être incontestablement mis à la tête de nos Poètes Classiques.*

De toutes les Editions de Malherbe, la plus travaillée, la plus sçavante, & la plus complète, est sans contredit celle qu'a donné M. le Febvre de S. Marc, en 1757, à Paris, chez Barbou, in-8°. C'est donc cette même Édition que nous représentons ici, mais sous un format plus portatif, plus commode, & purgée de beaucoup de fautes qui s'étoient glissées dans le texte de 1757.

Nous avons suivi, pour l'ordre des Pièces, la Chronologie établie par M. de S. Marc, parce que nous avons pensé, d'après lui, que c'étoit mettre le Lecteur en état de comparer Malherbe avec lui-même, & de suivre ainsi ses progrès. Aussi trouvera-t-on qu'il y a loin du Poëme des Larmes de S. Pierre, à l'Ode au Roi Louis XIII, partant pour l'expédition de la Rochelle.

AVERTISSEMENT. 9

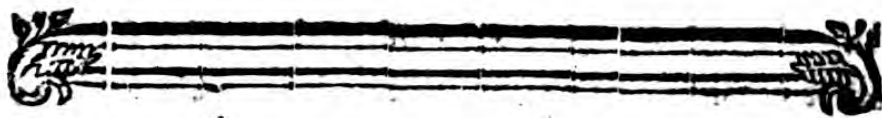
On vouloit éviter de faire un trop gros volume, & voici les retranchemens qu'on a faits sur l'Édition de 1757. 1°. Aux Mémoires pour la Vie de Malherbe par le Marquis de Racan, qui sont encore chargés de Notes, on a substitué une Vie de Malherbe plus concise & cependant très-entière, tirée de ces Mémoires mêmes & d'autres Ouvrages. 2°. On a totalement retranché le Discours sur les obligations que la Langue & la Poésie françoise ont à Malherbe. Ce n'est pas que ce morceau tout grammatical ne mérite d'être conservé; mais on a crû que notre Langue & notre Versification étant épurées, depuis long-temps, des fautes remarquées par Malherbe, ces Remarques n'intéressoient plus gueres que ceux qui s'occupent de ces sortes de recherches. 3°. Au lieu de la Table Raisonnée, où M. de S. Marc a jetté toutes ses Notes, critiques, historiques, grammaticales, & de pure érudition, on s'est contenté d'expliquer l'historique de certaines Pièces, les noms Géographiques & Mythologiques, & quelques termes surannés, par de courtes Notes mises au bas des pages.

Quoique l'ancienne Orthographe qu'a

10 A V E R T I S S E M E N T.

suivi M. de S. Marc ne soit pas toujours constante, on n'y a rien changé qu'en certains endroits, où il pouvoit en résulter de l'embarras pour quelques Lecteurs.

Pour dédommager un peu les personnes (pour qui rien d'érudit ou de ce qu'on produit sous un nom révéré dans les Lettres, n'est jamais fastidieux ou trop long) de ce que nous avons retranché en faveur de ceux qui, dans Malherbe, ne cherchent que le Poëte ou des Vers, on a joint à sa Vie une Lettre qu'il adressa au Roi, Louis XIII, à l'occasion de la mort de son fils, piece que M. de S. Marc s'est contenté d'indiquer. On a même eu, pour l'insérer, plus d'une raison. Cette Lettre est d'abord assez singuliere, & de plus contient quelques détails sur un fait qui tient à l'histoire de Malherbe. En second lieu, quoiqu'elle ait été imprimée en feuille volante, in-4°. & in-8°. elle ne se trouve dans aucune des Éditions de notre Poëte. Enfin, comme elle est des derniers temps de Malherbe, elle peut servir encore à donner une idée de son stile en prose.



V I E

DE

M A L H E R B E .

FRANÇOIS DE MALHERBE , nacquit à Caen , sous le regne d'Henri II , vers l'année ou dans l'année 1555. Il étoit de l'illustre Maison de *Malherbe-Saint-Aignan* qui porta les armes en Angleterre sous Robert III , Duc de Normandie , fils de Guillaume le Conquérant. (*) Ce Poëte dans sa Lettre au Roi Louis XIII. sur la mort de son fils , écrit que l'Écuffon des Armes de cette ancienne Maison (qui étoit le même que le sien ,) se voyoit encore dans une Salle de l'Abbaye de S. Étienne de Caen , mais quelle étoit tombée dans l'indigence depuis 200 ans. Cependant , selon *M. Huet* , sa fa-

(*) Un *Payen Malherbe* , pour avoir appelé (en duel) Louis , fils de Philippe-Auguste , perdit la Seigneurie de *Bocton-Malherbe* dans le Comté de Kents près de *Lenham*. *Cambden* , Roy d'armes Anglois , parle de la Maison de *Malherbe S. Aignan*.

mille possédoit depuis long-tems les premières Magistratures de cette ville.

Son Pere , Conseiller au Baillage , ou , selon Racan dans les Mémoires de sa Vie , Assesseur à Caen , lui destinant sa charge , le fit étudier dans l'Université de cette ville , où il eut pour Maître le célèbre Professeur , *Jean Roussel* , qui joignoit le talent de l'Éloquence & celui de la Poésie Latine à la connoissance de la Jurisprudence & des Loix. Il l'envoya ensuite en Allemagne & en Suisse , & il prit à Heidelberg & à Bâle les Leçons des plus habiles Professeurs. Revenu à Caen , il fréquenta , sans quitter l'épée , les Écoles publiques , & il s'exerçoit à y prononcer des Discours sur divers sujets.

Le Pere de Malherbe ayant embrassé le Calvinisme dans les derniers tems de sa Vie , le fils en eut tant de chagrin , qu'à l'âge d'environ dix-neuf ans il quitta le pays , pour passer en Provence , à la suite du Duc d'Angoulême , (fils naturel d'Henri II) , Grand Prieur de France , qui succéda , en 1579 , au Maréchal de Retz dans le Gouvernement de cette province.

La protection du Duc lui fit épouser *Madelaine de Coriolis* , Veuve d'un Conseiller , & fille d'un Président du Parlement d'Aix , & il en eut plusieurs Enfans tous morts avant lui.

Il fut attaché au Duc d'Angoulême , & resta

dans sa maison , jusqu'à la mort de ce Prince , qui fut tué à Aix en 1586 , par *Philippe Altoviti* , Gentilhomme Marseillois.

Malherbe suivit quelque tems la profession des armes. Pendant la Ligue , lui & un nommé de la Roque qui avoit été comme lui Gentilhomme du Duc d'Angoulême , poussèrent si vivement M. de Sully l'espace de deux ou trois lieues , que ce Ministre en garda toujours du ressentiment contre Malherbe.

Au partage d'un fourage ou d'un butin qu'il fit dans une de ses campagnes , il fut fort maltraité par un Capitaine d'infanterie , qui lui ôta son épée ; mais il eut raison de cette insulte , se battit avec l'Officier & le blessa dangereusement.

Comme il étoit fixé à Aix depuis la mort du Duc d'Angoulême , il fut commandé pour mener 200 hommes d'infanterie devant la Ville de Martigue , que les Espagnols assiégeoient par mer & les Provençaux par terre. Voilà tout ce que les Mémoires de Racan nous apprennent de sa Vie militaire , d'après ce qu'il lui en avoit raconté lui-même.

L'Ode adressée par Malherbe à Marie de Médicis sur sa bienvenue en France (*) lui avoit fait la plus grande réputation. Dans le voyage qu'Henri IV fit à Lyon en 1601 , le Cardinal du Perron parla de ce Poète au Roi , & voici à quelle occasion. Henri IV lui ayant un jour demandé s'il ne faisoit plus de

(*) Cette Ode est dans ce Volume.

Vers, le Cardinal répondit : „ Que depuis que Sa
 „ Majesté lui faisoit l'honneur de l'employer dans
 „ ses affaires, il avoit abandonné cet exercice, &
 „ que d'ailleurs il ne falloit plus que personne
 „ s'en mêlât, après un Gentilhomme de Norman-
 „ die établi en Provence, nommé Malherbe, qui
 „ avoit porté la Poésie françoise à un si haut
 „ point, que personne n'en pouvoit jamais appro-
 „ cher. Le Roi retint le nom de Malherbe; il en
 parloit même souvent à M. Desyvetaux, alors Pré-
 cepteur du Duc de Vendôme. M. Desyvetaux pro-
 posa plusieurs fois de le faire venir de Provence;
 mais on ne lui en donna point d'ordre; & Malherbe
 ne vint à la Cour que trois ou quatre ans après. Ses
 affaires particulieres l'amenerent à Paris en 1605,
 & M. Desyvetaux prit son tems pour en avertir le
 Roi qui aussitôt l'envoya chercher. Henri IV.
 étoit alors à la veille de partir pour le Limousin;
 il ordonna à notre Poëte de faire des Vers sur son
 voyage, & Malherbe au retour du Roi lui pré-
 senta les Stances qui commencent,

O Dieu, dont les bontés de nos larmes touchés. ()*

Henri IV. fut si content de ces Vers, que vou-
 lant retenir Malherbe à son service, il donna ordre
 au Duc de Bellegarde, son Grand Écuyer, d'avoir

(*) Ces Stances sont dans ce Volume.

soin de lui , jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état de ses Pensionnaires. C'est dès ce moment , suivant toutes les apparences , que Malherbe eut le titre de *Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi* , qu'il prenoit en toutes occasions. Le Duc de Bellegarde le logea chez lui , lui donna sa table avec mille livres de pension , & lui entretint un domestique & un cheval. Il fit chez le Grand Écuyer la connoissance de Racan , qui étoit alors de la Chambre. Celui-ci commençoit à faire des Vers , il s'attacha d'abord à Malherbe , avec lequel il cultiva ses dispositions pour la Poésie , & l'amitié qu'ils contracterent malgré la disproportion de l'âge , dura sans aucune altération entre le Maître & le Disciple jusqu'à la mort du premier.

Il perdit sa mere vers l'an 1615. dans un âge fort avancé , puisqu'il avoit lui-même alors 60 ans. La Reine Mere à cette occasion lui envoya un Gentilhomme , à qui , pour remerciement , il dit : *QU'IL ne pouvoit se revancher de l'honneur que lui faisoit la Reine , qu'en priant Dieu que le Roi son fils pleurât sa mort aussi vieux qu'il pleuroit celle de sa mere.*

Il avoit un frere aîné avec lequel il fut toujours en procès , & qui n'est connu que par ce trait-ci. On reprochoit à notre Poëte la mauvaise intelligence qui étoit entre eux , il répondit : *Puis-je en avoir avec les Turcs & les Moscovites avec qui je n'ai rien à partager ?*

Tous ses Enfans moururent jeunes. Une de ses filles âgée de 5 ou 6 ans mourut de la peste entre ses bras , & l'on trouve une Épitaphe de cet Enfant parmi les Poésies de la *Frenaye-Vauquelin* , où Malherbe est qualifié de *sieur de Digly*. Marc-Antoine , le seul fils qu'il pût élever , près d'être reçu Conseiller au Parlement d'Aix , fut tué en duel en 1627 par un Gentilhomme Provençal nommé *De Piles* , qui avoit pour second , selon l'usage du tems , *M. de Bormes* , fils de *M. Cauvet* , Conseiller au même Parlement & Beau-père de *De Piles*.

„ CETTE perte le toucha bien sensiblement , dit
 „ *Balzac* (*Entret. 37.*) Je le voyois tous les jours
 „ dans le fort de son affliction & je le vis agité de
 „ plusieurs pensées différentes. Il songea une fois à
 „ se battre contre celui qui avoit tué son fils : &
 „ comme nous lui représentâmes , *M. de Porcheres*
 „ d'Arbaud & moi , qu'il y avoit trop de dispropor-
 „ tion de son âge de 72 ans à celui d'un homme
 „ qui n'en avoit que 25 : *C'est à cause de cela que*
 „ *je veux me battre*, dit-il. *Ne voyez-vous pas que*
 „ *je ne hazarde qu'un denier contre une pistole ?*

Il fut donc inconsolable de cette mort , & il poursuivit vivement les meurtriers de son fils , comme on le verra par sa Lettre à Louis XIII , qui est à la suite de sa Vie , & par un *Sonnet* qu'on trouve dans ce Volume.

A ne juger du mérite de ce fils que par l'idée
 qu'en

qu'en avoit son Pere , il méritoit bien ses regrets. Il avoit du talent pour la Poësie , & il a laissé quelques Vers où il y a plus de feu , mais moins de correction que dans ceux de son Pere. (*)

Cependant des amis communs s'entremirent pour accommoder l'affaire : un Conseiller du Parlement de Provente lui porta parole pour dix mille écus. Malherbe rejetta d'abord la proposition ; mais comme on lui fit considérer que la vengeance qu'il désiroit n'étant guere possible , vû le crédit que sa Partie avoit à la Cour , il ne devoit pas refuser cette légère satisfaction , il consentit à l'accepter , en protestant qu'il ne garderoit pas une obole de cette somme de dix mille écus , & qu'elle seroit toute employée à construire un Mausolée pour son fils. Peu de tems après cette négociation (dont la mort prévint l'effet) il fit un voyage à la Cour , qui étoit alors devant la Rochelle , & il en rapporta la maladie dont il mourut 4 ou 5 jours avant la réduction de cette place , qui se rendit le 29 Octobre dans la même année 1627. Il étoit âgé

(*) Nous aurions bien désiré pouvoir joindre les Poësies du fils à celles du Pere , mais où les trouver ? Nous n'en parlons que sur la foi de M. l'Abbé Goujet , dont nous copions le témoignage tiré de sa Bibliothèque françoise, Tom. XV. pag. 179. Il senoit le peu qu'il en dit du feu Pere Bougerel , de l'Oratoire , qui avoit vu quelques-unes de ces Poësies.

d'environ 73 ans , & avoit vécu sous six de nos Rois.

Racan n'ayant pu se trouver aux derniers momens de son ami , parce qu'il étoit employé dans l'armée qui assiégeoit la Rochelle , apprit de Porcheres-d'Arbaud les circonstances de sa mort.

Malherbe avoit de la religion & remplissoit tous les devoirs de Chrétien. S'il lui échappa quelquefois de ces traits libres qui ne tirent point à conséquence pour les mœurs , sur-tout dans la bouche d'un Poète , toute sa vie (qui paroît avoir été fort réglée) en fut le correctif ou le désaveu. Il disoit souvent , à l'exemple de *Coeffeteau* , son contemporain , mais mort avant lui : *Bonus animus , bonus Deus , bonus Cultus* , courte profession de foi qui ne doit laisser aucun doute sur sa maniere de penser. Il mourut ainsi chrétiennement à Paris entre les mains du Vicaire de Saint Germain l'Auxerrois , & fut inhumé dans cette Église.

On dit qu'une heure avant de mourir , après une espece d'agonie , il se réveilla comme en sursaut pour reprendre sa Garde sur un mot qui lui choquoit l'oreille , & que son Confesseur lui en faisant une réprimande , il répondit , *qu'il défendrait jusqu'à la mort la pureté de la Langue Française.*

Il légua par son testament la moitié de sa Bibliothèque à *François d'Arbaud de Porcheres* , qui étoit cousin de sa femme.

Il n'est pas aisé d'établir rien de certain sur la

Fortune ou la condition de Malherbe. D'abord il ne paroît pas que l'estime qu'Henri IV avoit pour ce Poète eût contribué à l'enrichir, & Malherbe s'en prenoit à M. de *Sully* qui n'avoit jamais pu, disoit-il, lui pardonner l'acharnement de sa poursuite avec la Roque. Cependant il nous apprend lui même (Lettre 33 ,) que Louis XIII lui fit donner pour un Sonnet, 500 écus, qu'il toucha sur le champ. (*)

Mais, si l'on en croit M. *Huet*, ni la pension de la Reine Mere, ni les bienfaits des Grands, & sur-tout ceux de la Princesse de Conti, (Louise-Marguerite de Lorraine, fille d'Henri I, Duc de Guise) qui l'honoroit de son amitié & d'une confiance particuliere, ne le mirent pas plus à son aise. Aussi n'épargnoit-il pas sa veine, pour tâcher de se procurer plus de fortune : ce qui faisoit dire à *Vauquelin Desyvetaux*, *Qu'il demandoit l'aumône le Sonnet à la main.*

Racan marque, dans ses Mémoires, qu'il logeoit ordinairement en chambre garnie, qu'il étoit assez mal meublé, & qu'il n'avoit que 7 ou 8 chaises de paille ; en sorte que, quand elles étoient occupées, s'il lui survenoit quelqu'un, il crioit à travers la porte : *Attendez, il n'y a plus de chaises.*

Son Épitaphe par *Gombaud* (la seule qu'on

(*) Il auroit bien dû nous indiquer cet heureux Sonnet.

puisse rapporter) confirme l'idée que nous en donne
Racan :

*L'Apollon de nos jours , Malherbe ici repose.
Il a longtems vécu , sans beaucoup de support :
En quel siècle ! Passant , je n'en dis autre chose.
Il est mort pauvre , & moi je vis comme il est mort.*

Rien de tout cela vraisemblablement ne doit être pris à la lettre. Car enfin, comment concilier, non la pauvreté (ce seroit trop dire,) mais le peu d'aifance de Malherbe, avec toute la considération dont il jouissoit sous Henri IV ? On voit par les Pieces Galantes qu'il fit pour ce tendre Monarque, sous le nom d'*Alcandre*, qu'il entroit au moins pour quelque chose dans ces délicates confidences qui sont toujours bien récompensées. Si l'on joint à la prérogative d'être l'ingénieux interprète des plus doux sentimens de son Roi, les divertissemens que Malherbe faisoit de tems en tems pour la Cour, & tous les vers qui sont adressés, soit à Marie de Médicis pendant sa Régence, soit aux plus grands Seigneurs du Royaume, au Cardinal de Richelieu, à des Surintendans des Finances &c, on concevra difficilement qu'une Muse aussi bien accueillie, aussi employée que l'étoit celle de Malherbe n'ait pas été plus fructueuse. Le ressentiment du Ministre des finances peut avoir quelquefois arrêté pour lui la main bienfaisante du Maître; mais depuis la mort d'Henri IV, Mal-

herbe vécut & fit encore des vers pendant près de 17 ans : sa réputation étoit trop bien établie à la Cour , pour qu'on le perdit de vue. S'il est vrai d'ailleurs que sa Muse fut aussi intéressée que Désyvetaux l'infinuoit , c'est encore une raison de douter qu'elle l'eût toujours été sans succès.

Pour trancher sur cette discussion , disons que Malherbe vécut dans cette heureuse médiocrité qui bornoit les desirs d'Horace , & qui fait la richesse des sages : *Aurea mediocritas*.

Une preuve , au moins , de son économie , c'est le festin qu'il fit un jour à six de ses amis , & où il faisoit le septième. Il n'en avoit d'abord invité que quatre , du nombre desquels étoit *Patric* , dont on a quelques Poésies pleines de sens. Racan & un autre Gentilhomme qui revenoit avec lui de Touraine descendirent la veille chez Malherbe , & celui-ci les mit du dîner. En conséquence , il donna ordre à son valet d'acheter encore deux chapons pour les deux nouveaux convives , & tous le repas ne fut composé que de sept chapons bouillis , dont on servit à chacun le sien. Cette uniformité de mets surprit apparamment les conviés : mais il se tira bien d'affaire , en leur disant : *Messieurs , je vous aime tous également , c'est pourquoi je veux vous traiter tous de même , & ne prétens pas que vous ayez d'avantage l'un sur l'autre.*

Malherbe étoit vif & fort brusque dans sa conversation & dans ses manieres. Il disoit tout ce qu'il pensoit , tout ce qui lui venoit dans l'esprit avec une liberté , une franchise qui souvent alloit jusqu'au cynisme. Il étoit même un peu misantrope , & il avoit assez de mépris pour tous les hommes en général. Voici des traits de ce caractère.

Un jour parlant du meurtre d'Abel : VOILA ,
 „ disoit-il , un beau début ! Ils n'étoient que trois
 „ ou quatre hommes au monde , & l'un d'eux va
 „ tuer son frere. Que Dieu pouvoit-il espérer des
 „ hommes après cela ? N'eût-il pas mieux fait
 „ d'en éteindre dès l'heure même pour jamais l'en-
 „ geance ? „

On trouve encore dans ses Lettres , cette idée singuliere : „ Dieu qui s'est repenti d'avoir fait
 „ l'homme , ne s'est jamais repenti d'avoir fait la
 „ femme.

Pendant la prison du Prince de Condé à Vincennes , la Princesse sa femme (Charlotte de Montmorency , dont Henri IV fut si amoureux) y étant accouchée de deux enfans morts , un Conseiller du Parlement de Provence regrettoit pathétiquement la perte que l'État venoit de faire de deux Princes du Sang : EH , *Monsieur* , lui dit Malherbe , *vous ne manquerez jamais de mattres.*

Quelque tems après la mort du Maréchal d'Ancre , Malherbe allant rendre visite un matin à la

Duchesse de Bellegarde , on lui dit quelle étoit allée à la Messe : *Ala Messe !* répondit-il : *Que peut-elle demander à Dieu , après qu'il nous a délivrés du Maréchal d'Ancre ?*

L'Archevêque de Rouen (François de Harlai , oncle de celui qui fut Archevêque de Paris) l'invita à entendre un de ses sermons , & pour cet effet le retint à dîner. Malherbe s'endormit au sortir de table , & comme le Prélat le fit réveiller pour le mener au Sermon , il le pria de l'en dispenser , en disant : *Qu'il dormiroit bien sans cela.*

Un de ses Neveux le vint voir à la sortie du Collège où il avoit été neuf ans. Il lui demanda s'il étoit bien sçavant , & lui ouvrant un Ovide , il voulut lui en faire expliquer quelque chose. Le jeune homme se trouvant embarrassé , Malherbe lui dit : *Croyez-moi , mon Neveu , soyez brave ; vous ne valez rien à autre chose.*

Sa causticité s'épanchoit principalement contre les mauvais Poètes ou les mauvais ouvrages. Le Duc d'Angoulême (dont dépendoit alors sa fortune) lui ayant demandé son sentiment sur quelques vers de sa façon , Malherbe lui répondit : *Qu'il falloit les supprimer , parce qu'il ne convenoit pas à un Prince de donner un ouvrage , à moins qu'il ne fût parfait.*

Un homme de robbe & de condition lui apporta de méchans vers qu'il avoit faits pour une femme :

Malherbe , après les avoir lus , lui demanda , *S'il avoit été condamné à être pendu , ou à faire ces vers-là.*

Un Poëte de Province l'avoit prié de lui corriger une Ode au Roi. Quand il revint , Malherbe lui dit , qu'il n'y avoit que quatre mots à ajouter ; & sur les instances du Poëte , il mit au dessous du titre , *AU ROI pour sa chaise percée.* Ensuite ayant bien plié le papier , il le rendit au Poëte qui , sans regarder ce qu'il avoit écrit , l'accabla de remerciemens & de révérences.

Henri IV lui monroit un jour des vers qu'on lui avoit donnés , & qui commençoient ainsi :

*Toujours l'heur & la gloire
Soient à votre côté ;
De vos faits la mémoire
Dure à l'éternité.*

Malherbe , sans en lire d'avantage , les retourna sur le champ de cette façon :

*Que l'épée & la dague
Soient à votre côté.
Ne courez point la bague ,
Si vous n'êtes bossé.*

Ensuite il se retira sans dire autre chose.

Il avoit été ami du Poëte *Régner* , & se brouilla avec lui de cette manière. Étant allé dîner ensemble chez l'Abbé *Desportes* , oncle de *Régner* , ils

trouverent qu'on avoit déjà servi les potages. Desportes se leva de table, reçut très-poliment Malherbe, & voulut d'abord lui donner un exemplaire de ses Pseaumes qui étoient nouvellement imprimés. Comme il se mettoit en devoir de monter dans son cabinet pour l'aller chercher, Malherbe lui dit: *Qu'il les avoit déjà vus, que cela ne méritoit pas qu'il prît cette peine, & que son potage valoit mieux que ses Pseaumes.* Cette brusquerie piqua tellement Desportes, qu'il ne lui dit pas un mot durant tout le dîner. Aussi-tôt qu'ils furent sortis de table, ils se séparèrent, & ne se virent plus depuis. C'est ce qui donna lieu à Régnier de faire contre Malherbe la Satyre qui commence:

RAPIN, le favori d'Apollon & des Muses:

Meziriac, accompagné de quelques amis, lui ayant apporté l'*Arithmétique de Diophante* (ancien Mathématicien Grec,) qu'il venoit de publier avec un Commentaire savant; comme on vantoit fort le mérite & l'utilité de cet ouvrage, Malherbe demanda froidement, *S'il feroit amander le pain.*

Quelqu'un lui disant que *M. Gaulmin*, (homme fort versé dans les Langues Orientales) entendoit la Langue Punique, & qu'il avoit traduit le *Pater* en cette Langue, il dit brusquement qu'il y mettroit lui le *Credo*. A l'instant il prononça plusieurs mots barbares qu'il forgeoit à mesure, & il

ajouta : *Je vous soutiens que voilà le Credo en Langue Punique. Qui pourra me prouver le contraire ?*

Les Écrivains contemporains de Malherbe ou près de son tems , qui ont parlé de ce Poète , sont peu d'accord sur son érudition.

Racan écrit qu'il n'estimoit point les Grecs , & qu'il étoit sur-tout ennemi du galimatias de Pindare ; qu'à l'égard des Poètes Latins , Stace avoit chez lui le premier rang , & qu'ensuite ceux qu'il aimoit le plus , étoient Sénèque le Tragique , Horace , Juvenal , Martial , Ovide. Godeau , (dans son *Discours sur les Œuvres de Malherbe*) prétend au contraire , qu'il aimoit & Grecs & Romains , mais sans en être idolâtre , & qu'il s'étoit enrichi de leurs dépouilles , mais de maniere à se les rendre propres. (*) D'autres l'ont justifié sur le goût de préférence que Racan lui attribue pour Stace & Sénèque. Ils soutiennent encore qu'Horace étoit son auteur favori , & qu'il l'appelloit ordinairement *son Breviaire*.

A ne consulter que les écrits de Malherbe , il ne paroît pas que les Poètes Grecs lui fussent à beaucoup près aussi familiers que les Poètes Latins , mais il connoissoit bien ceux-ci. M. de Saint Marc qui a rassemblé , dans la *Table raisonnée* de son édition ,

(*) On voit au 2e Liv. de ses Lettres , par la 18e adressée à M. de Menzin , qu'il savoit le Grec.

la plus grande partie des imitations de Malherbe , prouve assez qu'il en étoit bien rempli ; & pour s'en convaincre d'ailleurs , il ne faut que lire avec un peu d'attention le Poète François.

Pour l'observer en passant , bien des gens peut-être ignorent que Malherbe est l'auteur de la belle Devise faite pour Louis XIII , dont le corps est une massue entre les deux écussons de France & de Navarre , avec ce mot : *ERIT hæc quoque cognita monstris.*

Il faisoit peu de cas des Poètes Italiens , sans même en excepter Pétrarque , dont il disoit que *tous les Sonnets étoient à la Grecque* , comme Mlle de Gournay l'avoit dit de quelques Épigrammes fort insipides qu'elle avoit faites. Il ne devoit pas du moins leur pardonner son Poème des *Larmes de Saint Pierre* , traduit d'un de leurs plus hupés Pointilleurs ou *Concettuosi* du seizième siècle.

Malherbe après tout ne se piquoit pas d'être sçavant. Il se bornoit à bien posséder la Langue Françoisise , à l'étudier continuellement , à l'épurer de plus en plus , & à débarrasser la Poésie du jargon barbare que les Poètes venus depuis Marot , pour la rendre ou plus érudite ou plus pittoresque , y avoient ridiculement introduit.

Toute la Cour , sous Henri IV , étoit devenue Gasconne ou parloit Gascon : *Peuple Caméléon , peuple singe du Maître !* Malherbe qui travailloit ,

disoit-il, à *dégasconner la Cour* ne passoit rien, & reprenoit librement jusqu'aux Princes mêmes, lorsqu'il en trouvoit l'occasion; aussi l'appelloit-on *le tyran des mots & des syllables*. Balzac qui se reconnoit son disciple & l'appelloit son pere, dit quelque part qu'il traitoit l'affaire des *Gérondis* & des *Participes*, comme il auroit fait celle de deux peuples voisins l'un de l'autre & jaloux de leurs frontieres. On raconte aussi qu'il avoit chez lui une vieille Servante dont il consultoit quelquefois l'oreille.

Henri IV lui montrant un jour la premiere lettre que le Dauphin (depuis Louis XIII) lui avoit écrite, Malherbe remarqua qu'il avoit signé *Lois*, au lieu de *Louis*. Il demanda au Roi, si M. le Dauphin avoit nom *Lois*. Le Roi surpris de cette demande en voulut sçavoir la cause, & Malherbe lui montra la signature du jeune Prince. On envoya chercher sur le champ celui qui lui monroit à écrire, pour lui enjoindre de lui faire mieux orthographier son nom. Delà Malherbe disoit être cause que le Roi, successeur d'Henri IV, s'appelloit *Louis*.

Il se faisoit presque tous les jours au soir, dans sa chambre, des conférences sur la Langue & sur la Poésie Française, où assistoient principalement *Colomby*, l'un de nos premiers Académiciens, *Racan* & *Maynard*.

Une preuve de l'étude assidue qu'il faisoit de l'une & de l'autre , c'est la façon dont il avoit lu *Ronsard & Desportes*. Il avoit effacé , ou , comme on dit , bâtonné plus de la moitié de son *Ronsard* , & à la marge il en marquoit les raisons. Un jour trois de ses amis le feuilletant sur la table , un d'eux lui demanda s'il approuvoit ce qu'il n'avoit point barré : *Pas plus que le reste* , dit-il. On lui représenta sur le champ que , si après sa mort on trouvoit ce livre , on croiroit que ce qu'il n'avoit pas effacé lui avoit sans doute paru bon. Il répondit : *Vous avez raison* , & à l'instant il barra le reste. Il avoit accommodé à peu près de même un exemplaire de *Desportes* , dont M. de Saint Marc a eu communication , & qui lui a bien servi à composer le *Discours sur les obligations que la Langue & la Poésie Françoisse ont à Malherbe*.

De tous nos anciens Poètes François , il n'estimoit un peu , dit *Racan* , que le seul *Bertaut*. Il n'avoit donc jamais lu *Marot* , entre lequel & Malherbe même il y a beaucoup moins de distance , pour le naturel ou la netteté de la versification & du style , qu'il n'y en a de la plupart de ses contemporains à lui.

Malherbe eut plusieurs disciples. Les plus célèbres furent *Colomby* , qu'il ne trouvoit point propre à la Poésie ; *Maynard* , celui de tous & l'homme de France , qui , à son avis , sçavoit le mieux faire des vers , mais qui manquoit de force ; & *Racan* , à

qui , selon notre Poète , il ne manquoit que de travailler un peu plus les siens. Pour lui , ce n'étoit qu'à force de travail qu'il parvenoit à terminer ses ouvrages. Il disoit qu'*après avoir fait un Poème de cent vers , ou un Discours de trois feuilles , il falloit se reposer dix ans.* Balzac a écrit qu'il employa une demi-rame de papier à faire & refaire une seule Stance. Il paroît enfin qu'il s'étoit fait une maniere peu expéditive & très-difficile. Cependant M. de Saint Marc observe qu'il avoit fait beaucoup plus de vers qu'il ne nous en reste. Mais comme ceux de son meilleur tems nous sont apparemment restés , ils suffisent pour nous consoler de ceux que nous avons perdus.

Il récitoit un jour à Racan des vers qu'il avoit nouvellement faits , & lui en demandoit son avis. Racan s'en excusa , disant qu'il ne les avoit pas bien entendus , & qu'il en avoit mangé la moitié. Malherbe qui ne pouvoit souffrir qu'on lui reprochât le défaut qu'il avoit de bégayer (& qui sans doute étoit colere , comme sont tous les Bégues ,) lui dit vivement : *Morbleu , si vous me fâchez , je les mangerai tous. Ils sont à moi , puisque je les ai faits ; j'en puis faire ce que je voudrai.* Au reste il étoit comme tous les gens vifs : il s'opiniâtroit d'abord contre le sentiment de ses amis , & puis y revenoit de lui-même.

Les Poètes ont toujours été en possession d'être

galans , sans galanterie , sans objet. L'Histoire des *Amours Poétiques* des prédécesseurs de Malherbe , en ne remontant que jusqu'à Marot , traitée , comme nous la concevons , par quelqu'un qui en auroit le loisir , pourroit devenir assez plaisante. Ce goût de galanterie que le bon Abbé de Tiron (*) & tant d'autres avant ou depuis ont allié intrépidement avec l'habit Ecclésiastique , subsistoit encore au tems de Malherbe. Ce fût pour se conformer à l'usage , que Racan & lui choisirent chacun une Dame de mérite & de qualité pour en faire le sujet de leurs vers. Le choix de Malherbe tomba sur Madame de Rambouillet (Catherine de Vivonne ,) & c'est pour elle qu'ont été faits tous les vers adressés à *Rhodante*.

Mais , si le plus ou le moins de goût qu'avoit Malherbe pour les femmes n'est pas une recherche fort intéressante , il est assez curieux de voir l'idée qu'il en donne lui même avec cette franchise qui faisoit le fond de son caractère , *Lettre 31. Liv. I.*

„ Je ne sçaurois nier , écrit-il , que lorsque
 „ j'étois jeune , je n'aye eu les chaleurs de foye
 „ qu'ont les jeunes gens , mais ce n'a jamais été
 „ jusqu'à pouvoir aimer une femme qui ne me ren-
 „ dît la pareille. Quand quelqu'une m'avoit donné
 „ dans la vüe , je m'en allois à elle. Si elle m'at-

(*) *Desportes.*

», tendoit , à la bonne heure. Si elle reculoit , je
 », la suivois cinq ou six pas & quelquefois dix ou
 », douze , selon l'opinion que j'avois de son mérite.
 », Si elle continuoit de fuir , quelque mérite
 », qu'elle eut je la laissois aller... , On voit donc
 qu'il ne lui falloit que des beautés faciles. Il con-
 tinue ainsi en vers :

*Et maintenant encore en cet âge penchant
 Où mon peu de lumiere est si près du couchant ,
 Quand je verrois Helene au monde revenue &c.*

Voyez le reste du fragment pour la Marquise de Ram-
 bouillet , qui est dans ce Volume.

Quelle qu'ait été sa maniere d'aimer (trop peu
 délicate , si l'on veut ,) il connoissoit au moins le
 prix de l'amour payé par l'amour. Aussi disoit-il que
 », De tout ce que nous possédons , les femmes sont
 », seules qui prennent plaisir d'être possédées : »,
 Réflexion assez fine. Lorsqu'il écrivoit à ses Mai-
 tresses , il finissoit toujours par leur *baiser les
 pieds.*

Quoique la Poésie parût faire toute l'occupation
 de Malherbe , il ne la mettoit pas à un si haut prix
 que ses vers pourroient le faire penser. Il disoit d'a-
 bord , que la Poésie Françoisé n'étoit propre que
 pour des Chançons & des Vaudevilles ; mais il au-
 roit certainement changé d'avis , s'il eût pu voir
 l'usage qu'en ont fait Corneille , Racine , la Fon-
 taine ,

taine , Despréaux , Rousseau , M. de Voltaire.

Un Poëte du tems qui travailloit auffi pour la Cour , appellé *Bordier* , se plaignoit à lui qu'il n'y avoit de récompense que pour ceux qui servoient le Roi dans les armées & dans les affaires , & qu'on abandonnoit les Gens de Lettres. Malherbe lui répondit : „ Que c'étoit fort sagement fait ; qu'il y „ avoit de la sottise à faire un métier de la Poésie ; „ qu'on n'en devoit point espérer d'autre récom- „ pense que son plaisir ; qu'enfin *un bon Poëte n'é- „ toit pas plus utile à l'état qu'un bon joueur de „ quilles.* „

Il eut pendant sa vie , comme tous les Écrivains distingués , des envieux , des ennemis , des cen- seurs. Outre la Satyre que Régnier fit contre lui pour venger Desportes , un Poëte appellé *Berthe- lor* , parodia d'une façon très-piquante sa Chanson à double refrain : *Cela se peut facilement , cela ne se peut nullement.* (*) Cette Parodie satyrique est rapportée dans le 15 Tome de la *Bibliothèque Françoisise* , p. 189 ; & pour ces sortes de Censures , nous renvoyons tant à cet ouvrage , qu'aux Notes de M. de Saint Marc sur les Mémoires de Racan.

Il écrivoit à un de ses amis : *Qui me voudra nutre , qu'il se hâte ; sinon il y a de l'apparence qu'il ne me trouvera pas au logis.*

(*) Cette Chanson est dans ce Volume.

Malherbe fut tout à la fois bon fils , bon pere , bon mari , bon ami , bon maître.

Il avoit un valet à qui il donnoit 10 sols par jour pour sa nourriture , ce qui étoit honnête dans ce tems-là , & 20 écus de gages par an. Quand ce valet lui avoit manqué , il lui faisoit ce petit sermon : *Mon ami , lorsqu'on offense son Maître , on offense Dieu ; & quand on offense Dieu , il faut , pour expier son péché , jeûner & donner l'aumône. C'est pourquoi je retiendrai cinq sols de votre dépense , & je les donnerai aux pauvres à votre intention. On ne peut plus dévotement , mais plus efficacement peut-être , punir ou corriger un domestique.*

Ce goût de Malherbe pour l'aumône ne regardoit que son Valet ; car d'ordinaire il n'étoit pas aisément la dupe des Pauvres.

Passant un jour dans les rues de Caën avec un de ses amis , un Pauvre presque tout nud vint leur demander l'aumône. *Voyez-vous bien ce coquin-là , dit Malherbe ? Il est velu depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête : Ergo aut robustus , aut dives , aut lascivus. S'il est fort , qu'il travaille. S'il est riche , il n'a besoin de rien. S'il est paillard , je ne dois pas payer ses plaisirs.*

Quand les Pauvres lui promettoient de prier Dieu pour lui , il leur répondoit en plaisantant : *Qu'il ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit au Ciel , vu le mauvais état où il les laissoit en ce monde , &*

*qu'il eût mieux aimé que M. de Luines, ou quel-
qu'autre favori, lui fit la même promesse.*

Malherbe ne manquoit pas de Philosophie. Quand on lui parloit des affaires d'État, il avoit toujours dans la bouche ce mot si digne d'un Citoyen sage & raisonnable ; *Qu'il ne falloit point se mêler de la conduite d'un vaisseau où l'on n'étoit que simple passager.*

SA Noblesse étoit de très-bon alloi, & datoit de beaucoup plus loin que celle de *Montagne*. Cependant plus philosophe en ce point que lui, il disoit souvent à Racan : „ QUE c'étoit une folie que de
„ vanter sa Noblesse ; que plus elle étoit ancienne,
„ plus elle étoit douteuse ; qu'il ne falloit qu'une
„ *Julie* pour pervertir le sang des Césars, &c. &c. „

Il étoit assez vain dans ses vers, à l'exemple de tous les Poètes qui le sont volontiers plus ou moins, mais hors de-là fort détaché de la gloriole poétique, comme on l'a déjà vu par sa réponse à *Bordier*. „ Si nos Vers vivent après nous, disoit-il
„ encore à Racan, toute la gloire que nous pou-
„ vons en espérer, est qu'on dira que nous avons
„ été deux excellens arrangeurs de syllabes ; que
„ nous avons eu une grande puissance sur les paro-
„ les, pour les placer si à propos chacune en leur
„ rang, & que nous avons été tous deux bien fous
„ de passer la meilleure partie de notre âge dans un
„ exercice si peu utile au Public & à nous-mêmes ;

„ au lieu de l'employer à nous donner du bon tems ,
 „ ou à penser à l'établissement de notre fortune „
 C'est ainsi qu'il philosophoit avec le meilleur de
 ses amis.

Racan , qui dans sa plus tendre jeunesse s'étoit
 attaché à Malherbe , le respectoit comme son pere ,
 & Malherbe , de son côté , le regardoit comme son
 fils. Le jeune Poëte , à son retour de Calais , où il
 alla porter les armes en sortant de Page , voulut
 consulter son Maître sur le parti qu'il avoit à pren-
 dre , & lui exposa quatre ou cinq genres de vie dif-
 férens , parmi lesquels il s'agissoit de choisir. Le
 premier & le plus honorable , étoit de suivre la pro-
 fession des armes ; mais comme il n'y avoit alors de
 guerre qu'en Suède & en Hongrie , il n'étoit pas en
 état de l'aller chercher si loin , à moins que de ven-
 dre tout son bien pour s'équiper , & pour fournir
 aux frais du voyage. Le second , étoit de se fixer à
 Paris pour arranger ses affaires qui étoient fort em-
 brouillées , & ce parti lui plaisoit le moins. Le troi-
 sième étoit de se marier dans l'espérance de trouver
 un bon parti par rapport à la succession de Madame
 de Bellegarde , qui ne pouvoit lui manquer ; mais
 il observoit que cette succession seroit peut-être
 longue à venir , & que , dans l'attente , épousant
 une femme à laquelle il auroit des obligations , il
 seroit contraint d'en souffrir , si elle étoit de mau-
 vaise humeur. Enfin il propoisoit de se retirer à la

campagne ; mais cette retraite ne lui sembloit pas convenir à un homme de son âge & de sa condition.

Malherbe , au lieu de répondre directement sur chacune de ces propositions lui conta l'ingénieux Apologue , qui a pour titre , *Le Meunier , son Fils , & l'Anc* , tel à peu près que la Fontaine l'a écrit en vers. (*) Il conclut ensuite que Racan n'avoit d'autre parti à prendre que celui que prit à la fin le Meunier. ,, FAITES de même , lui dit- ,, il. Car quoi que vous puissiez faire , vous ne ,, ferez jamais généralement approuvé de tout le ,, monde , & l'on trouvera toujours à redire à ,, votre conduite. ,,

Cet Apologue n'étoit pas de l'invention de Malherbe , il vient originairement d'Allemagne , ainsi qu'on l'apprend du *Pogge* qui l'a inféré dans ses *Facéties* long-tems avant que *Camerarius* le fit imprimer dans ses ouvrages sous ce titre simple , *Afinus vulgi*. C'est donc vraisemblablement ou du *Pogge* ou du *Camerarius* , que Malherbe avoit emprunté cette jolie Fable plus ancienne qu'eux , & peut-être même inventée par le peintre Allemand qui en avoit fait le sujet du tableau dont parle le *Pogge*. (§) Quel que soit l'Auteur de cette Fable

(*) *Liv. 3. Fab. I.*

(§) *Quidam . . . Fabulam retulit quam nuper in Alemannia pictam scriptamque vidisset.*

qui ne vient ni des Grecs ni des Latins , on peut voir dans le Journal Étranger du mois d'Avril 1756 , la maniere dont l'a traité Camerarius , comparée à celle de La Fontaine.

Un Écrivain Espagnol , qu'on lit sûrement beaucoup moins que le Pogge & Camerarius , a rendu cette même Fable , en 28 mots , & ce petit morceau nous paroît un Chef-d'œuvre de Laconisme. *Erant Senex , Puer , & Equus. Si neuter equitat , rident homines : Si uterque , occlamant : Si Puer solus , Patris imprudentiam : si Senex solus , Patris inclementiam accusant : & incriminantur quidquid fieret.* Caramuel.

Il nous resteroit à discuter les divers jugemens que l'on a portés de Malherbe ou de ses Ouvrages ; mais M. l'Abbé Goujet qui les a tous recueillis , avec son exactitude ordinaire , dans le 15e Tome de sa Bibliothèque Françoise , nous a prévenus & nous épargne cette tâche. Ainsi nous nous dispenserons de copier ici tous ces jugemens : il nous suffira de donner une idée générale & simple du Poëte que nous faisons reparoître.

MALHERBE , dont l'Ode est le genre , ou celui qui doit le caractériser , est sans contredit le premier de nos Poëtes Lyriques.

Il est encore , depuis Marot , le premier Poëte exact & châtié que l'on puisse lire avec fruit. C'est lui enfin qui a préparé la voie aux meilleurs Poë-

tes du belle âge de notre Poésie , ou du siècle heureux de Louis XIV.

Il a laissé , outre ses Vers , quelques Ouvrages en prose qui étoient lus de son tems , & dont la Postérité , qui ne les lit pas , doit au moins , par reconnaissance , lui tenir , à notre avis , quelque compte.

Ces Écrits sont : 1^o. des Lettres assez vuides , dont nous n'avons pû tirer que très-peu de choses ; 2^o. une Traduction du *Traité des Bienfaits* & d'une partie des *Épîtres de Sénèque à Lucilius* ; 3^o. Le *Trente-troisième Livre de Tite-Live* (qui venoit d'être trouvé dans une Bibliothèque d'Allemagne , & publié sous les auspices du Cardinal Borghese ,) aussi traduit en François , & dédié au Connétable de Luynes.

On lit dans une Affiche de Rouen du mois de Février 1776 un Rondeau composé (à ce qu'on prétend) par Malherbe , pour le prix de l'Immaculée Conception , & tiré d'un Manuscrit de la Bibliothèque du Roi. Ce Rondeau peut bien avoir été inconnu à tous les Éditeurs de Malherbe ; mais ce n'est qu'un galimathias mystique qui nous a paru très-peu digne d'être connu des amateurs de ce Poète. Ainsi notre Édition peut encore se passer de cet ornement.

SEGRAIS avoit tant d'estime & de vénération pour Malherbe qu'il lui fit élever une Statue de

40 *VIE DE MALHERBE.*

**pierre plus grande que nature , qu'il fit placer dans
une niche à la façade de sa maison , avec ces qua-
tre Vers :**

***MALHERBE , de la France éternel ornement ,
 Pour rendre hommage à ta mémoire ,
 Segrats , enchanté de ta gloire ,
 T'a consacré ce Monument.***





L E T T R E

D E

M A L T E R B E

AU ROI LOUIS XIII,

*A l'occasion de la mort de son fils, qui
fut tué en duel.*

S I R E ,

LEs Vers que Votre Majesté vient de lire (*)
passeront, s'il lui plaît, pour un très-humble re-
merciment de la promesse quelle m'a faite, de ne

(*) Cette Lettre étoit apparemment précédée de l'Ode
qui commence :

Donc un nouveau labeur à tes armes s'apprête ?
La même Ode, & le Sonnet commençant ainsi :
Que mon fils ait perdu sa dépouille mortelle,
sont insérés dans les deux Éditions de cette Lettre.

donner jamais d'abolition à ceux qui ont assassiné mon fils. Une bonté médiocre se fût contentée de me l'avoir dit une fois. La Vôtre, qui en l'amour de la justice & en la haine des crimes n'est semblable qu'à soi-même, après me l'avoir réitéré, y voulut encore ajouter ce favorable commandement, que je travaillasse à faire prendre les meurtriers, & que je ne me souciaffe point du demeurant. Il semble bien, SIRE, que des paroles prononcées de la bouche d'un Roi, le plus grand & le meilleur qui soit au monde, me doivent être en telle révérence, que, sans être criminel moi-même, je ne puisse faire doute de leur vérité. Mais, SIRE, sur quelle sûreté peut se reposer un esprit de qui le trouble est si grand & si déplorable comme le mien? Cauvet, Conseiller d'Aix, beaupere de de Piles, & pere de Bormes, qui sont les deux abominables assassins de mon pauvre fils, prêche par-tout la vertu de ses pistoles, & parle de la poursuite que j'en fais, non avec l'humilité d'un qui a besoin de miséricorde, mais avec la présomption d'un qui se tient assuré de triompher. C'est cela, SIRE, qui m'amene une seconde fois à vos pieds, pour vous faire souvenir de votre promesse, & vous en demander la confirmation. Pour ce qui est des faveurs dont Cauvet se promet d'être appuyé, je ne m'en mets point en peine. Il en sera ce qui pourra: mais je sçais bien qu'un homme d'honneur y pensera deux fois devant que de se ranger de son parti. Protéger une méchanceté, & la commettre, sont actions qui partent presque d'une même source: & qui fait l'un, SIRE, feroit l'autre, s'il en espéroit la même impunité. Puis, quand il se trouveroit des ames assez perdues pour l'assister, sur quelles apparences, s'ils ont quelque lumiere de bon sens, sauroient-ils fonder leur intercession? Si par les qualités mes parties se pensent rendre considérables à mon préjudice, qui est-ce qui ne sçait point qu'un nombre infini de personnes vivent encore

à Marseille , qui ont vu arriver le pere & l'oncle de Cauvet , & là , petits marchandots , avec des bales de canelle , poivre , gingembre , raisins , & autres denrées , commencer leur trafic , qui de deux ou trois mille livres qu'ils pouvoient avoir alors , est abouti à près de deux millions , que tout le monde croit qu'ils ayent aujourd'hui ? Je n'ai parlé que du pere & de l'oncle ; mais Cauvet , tout hardi qu'il est , oseroit-il nier qu'il n'ait fait le métier lui-même , & qu'assez de fois son nom n'ait été écrit au livre de l'écrivain du vaisseau ? Quant à de Piles , si un Secrétaire d'État appuyé d'une personne qui pouvoit tout auprès du feu Roi votre pere , ne lui eût fait donner la chétive Capitainerie du Château d'If , vacante par la mort d'un Valet de Chambre de Henri III , ensuite de laquelle il a fait depuis quelques autres petites grivelées , ne seroit-il pas à cette heure ou à Carpentras ou en Avignon , caché parmi ses parens dans les ordures de la honteuse condition où il est né ? Pour ce qui est de moi , SIRE , il est bien vrai que la maison des Malherbe - Saint Aignan dont je suis , & dont je porte le nom , est depuis deux cent ans en si mauvais termes qu'elle ne scauroit être pis , si elle n'étoit ruinée entièrement. Et quand je dis cela , je ne pense laisser rien à dire à mes ennemis. Mais il est vrai aussi que non-seulement dans l'histoire de Normandie , mais en la voix commune de tout le pays , elle est tenue pour l'une de celles qui suivirent il y a 600 ans le Duc Guillaume à la conquête d'Angleterre : & que pour le justifier , l'écusson de leurs armes est encore aujourd'hui parmi trente ou quarante des principales du tems en l'Abbaye de S. Etienne de Caen dans une Salle que la fortune plutôt qu'autre chose , exempta du ravage que fit la fureur des premiers troubles en tout le reste de cette maison. Si mes parties s'en veulent éclairer , qu'ils aillent sur le lieu : leur propre vue leur apprendra ce qui en est. Mais peut-être

s'imaginent-ils qu'ils donneront à ce crime une couleur qui en diminuera l'abomination. C'est chose qu'ils ont déjà tentée inutilement. S'ils y retournent, je ne crois pas que ce soit avec plus de succès. Cette maudite affaire ne fut pas sitôt arrivée, que Cauvet, qui voudroit avoir des Juges à sa fantaisie, ou plutôt qui n'en voudroit point avoir du tout, dépêcha par deça un des siens pour avoir une interdiction du Parlement de Provence, & en chemin faisant le chargea de conter la nouvelle de la façon qu'il lui étoit expédient qu'elle fût crue. Son homme s'acquitta de sa commission le mieux qu'il put; mais ce furent des ténèbres qui ne durèrent guere. Il arriva dans cinq ou six jours une infinité de lettres de Provence, qui par des narrations véritables, & non suspectes, démentirent ce que ridiculement ce messager avoit publié. M. de Guise même qui avoit été prévenu de cette imposture, me fit l'honneur de me venir voir, & m'avoua que du premier abord il avoit cru ce que l'homme de Cauvet avoit dit; mais que depuis, ceux qui font ses affaires en Provence lui avoient écrit au vrai comme la chose s'étoit passée, que l'action étoit très-vilaine, & que de bon cœur il m'affisteroit en ce qui dépendroit de lui. Voilà comme réussit à Cauvet le premier essai qu'en cette occasion il fit d'abuser le monde. A cette heure que la chose est décriée comme elle est, & que sur les informations faites par trois Juges différens, & les dépositions de plus de quarante témoins, les assassins ont été condamnés à mort, je ne vois pas avec quelle apparence il pourroit reprendre le même chemin. Aussi crois-je bien que ce n'est pas là que lui & les siens jettent les plus assurés fondemens de leur espérance. Ils me voyent en un âge, où il est mal aisé que ma vie soit plus guere longue, ils font ce qu'ils peuvent pour en attendre la fin; il ne se passe guere de semaine que sur des vétilles ils ne m'assignent au Conseil. Contre tous leurs artifi-

ces , M. le Garde des Sceaux est mon refuge. Les bonnes causes sous lui ne doivent rien craindre ni les mauvaises rien espérer. Son intégrité est une muraille d'airain ; il n'y a moyen d'y faire brèche. Tout le monde bénit l'élection que V. M. en a faite : je crois qu'il ne sera pas marry que j'en fasse de même , & qu'avec les autres je publie sa vertu , pour ce que véritablement elle est une des plus fortes & plus nécessaires pieces dont V. M. puisse composer la félicité de l'État. L'Ordonnance veut que toute audience soit déniée aux criminels que premièrement ils ne soient remis en prison. Je sçais bien que c'est ce que mes parties ne feront pas , & par conséquent je me dois rire d'eux si , quoi qu'ils fassent dire en leur absence , ils s'imaginent d'être écoutés dans le Conseil. Je suis trop long , SIRE , j'abuse de votre loisir. Mais si les plus faibles passions sont rebelles à la raison , il ne faut pas penser que les fortes demeurent dans l'obéissance. Je m'en vais finir , après que j'aurai dit à V. M. une chose que peut-être elle n'entendra pas sans étonnement. Mon pauvre fils ayant été tué à quatre lieues d'Aix , y fut apporté , pour selon son desir être inhumé en l'Église des Minimes , qui est au bout de l'un des Fauxbourgs. Le peuple ne sçut pas sitôt que le corps étoit arrivé , qu'il y courut en telle abondance , qu'il ne demeura au logis que les malades. Comme il fut question de le mettre en terre , ils dirent tous que résolument ils le vouloient voir encore une fois. Les Religieux en firent quelque difficulté , mais il fallut qu'ils cédaient. La biere fut ouverte , le drap découvert , & le peuple satisfait de ce qu'il avoit désiré. Quelles bénédictions furent alors données au pauvre défunt , & quelles imprécations faites contre les meurtriers ! c'est chose vue & attestée de trop de gens pour m'y arrêter. Il suffit , SIRE , que je supplie très-humblement V. M. de considérer quelles étoient les mœurs d'un homme que toute

une ville a regretté de cette façon. Ce n'est rien de nouveau de plaire à cinq ou six personnes , mais de plaire à tout un peuple , & lui plaire jusques à si haut point , il est mal aisé que ce soit que par le moyen d'une vertu bien reconnue , & dont les témoignages ayent une bien claire & bien générale approbation. Aussi ne douté-je point , SIRE, que V. M. qui a une aversion de toute sorte de crimes , ne trouve en cette circonstance extraordinaire , de quoi faire sentir à mes parties un extraordinaire courroux. Tuer qui que ce soit , est toujours un mauvais acte ; mais tuer un homme de bien , & le tuer poltronnement & traîtrement , c'est mettre le crime si haut qu'il ne puisse aller plus avant. J'ai certes de la peine à croire qu'il y ait homme qui osât parler pour ceux qui ont commis cettuy-cy. Toutes fois pour ce qu'il y a des esprits bossus & boiteux aussi bien que des corps , s'il venoit à quelque effronté d'en prendre la hardiesse. souvenez-vous SIRE, que ceux qui vous prient d'une injustice , vous tiennent capable de la faire , & là-dessus jugez quelle opinion vous devez avoir des personnes qui l'ont si mauvaise de V. M. Pour moi , qui ai accoutumé de nommer les choses par leur nom , je ne sçaurois dire sinon que je les tiens pour gens sans conscience , & à qui le succès de vos affaires bon ou mauvais est indifférent. Qu'on examine vos prospérités comme on voudra , il ne s'en trouvera point d'autre cause que la sainteté de votre vie. Je n'ôte rien à la gloire de votre épée. Vos mains avoient bien à peine la force de la mettre hors du fourreau , que V. M. en fit des choses qui furent admirées de toute l'Europe. Je n'ôte rien non plus aux soins incomparables qu'apporte M. le Cardinal de Richelieu à la direction de vos affaires , aux profusions excessives qu'il fait de son bien pour votre service , ni aux assiduités infatigables qu'il y rend avec un péril extrême de sa santé. Au contraire , j'estime ce très-grand Prélat jusque-là , que je ne le vois

Jamais tant soit peu indisposé, que je ne soupçonne quelque grande indignation de Dieu contre l'État. Mais, SIRE, qu'en cette occasion de l'Isle de Ré la mer se soit humiliée devant vous : que de si revêche qu'elle est, elle soit devenue si complaisante : c'est, pour en parler comme il faut, une affaire où il y a quelque chose de plus que de l'homme. Je sçais bien les dévotions qu'a faites pour vous la Reine votre mere : Reine aussi grande qu'elle est bonne mere : aussi bonne qu'elle est grande Reine : & telle en toutes ses qualités, que c'est ne sçavoir que c'est de perfection, que de croire qu'il y ait rien à désirer. Je n'ignore pas aussi celles que la Reine y a contribuées : Reine si belle & si vertueuse, que hors l'honneur qu'elle a eu dépoufer V. M. le monde ne lui pouvoit donner de mari qui la méritât. Mais quelque ardeur de priere qu'elles y eussent apporté l'une & l'autre, eussent-elles obtenu pour un Prince de piété commune ce qu'elles ont obtenu pour vous ? Non non, SIRE, il n'y a personne qui raisonnablement se puisse plaindre, quand je dirai que V. M. n'a mis ses affaires au bon état où elles sont, que par le soin de plaire à Dieu, & la crainte de l'offenser. Continuez, SIRE, de marcher dans un chemin si assuré. Haïssiez toujours le mal, Dieu vous fera toujours du bien. Je ne crois pas qu'il y ait chose au monde que vous désiriez, & qui vous soit si désirable comme d'être pere. Vous le ferez, SIRE, par beaucoup de raisons ; mais ce n'en fera pas une des moindres, que la compassion que vous aurez eue d'un pere affligé comme je le suis, & dans peu de jours V. M. remettra tellement les Rébelles dans leur devoir, que ce que j'ai dit sera véritable :

*ENFIN mon ROI les a mis bas,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matieres,*

*La Rochelle est en poudre, & ses champs désertés
N'ont face que de Cimetieres.
Où gissent les TICANS qui les ont habités.*

C'est-là, SIRE, que tendent les vœux de tous
les gens de bien, & autant que de nul autre, ceux
de Votre très-humble, très-obéissant & très-affec-
tionné Sujet & Serviteur

M A L H E R B E.



POÉSIES



P O É S I E S

D E

M A L H E R B E .

L I V R E P R E M I E R ,
Contenant les Pièces composées avant 1605.



É P I G R A M M E

*Sur le Portrait d'Estienne Pasquier, Avocat au
Parlement de Paris, que l'on avoit peint sans
mains, (*) 1585.*

IL ne faut qu'avec le visage
L'on tire tes mains au pinceau ;
Tu les montres dans ton ouvrage,
Et les caches dans le tableau.

(*) Ce Portrait fit éclore beaucoup de Vers Grecs, La-
cins, François, Italiens & Provençaux, dont Pasquier,

D

 S T A N C E S. 1586.

SI des maux renaissans avec ma patience
 N'ont pouvoir d'arrêter un esprit si hautain,
 Le temps est médecin d'heureuse expérience ;
 Son remède est tardif, mais il est bien certain.

Le temps à mes douleurs promet une allégeance,
 Et de voir vos beautés se passer quelque jour ;
 Lors je serai vengé, si j'ai de la vengeance
 Pour un si beau sujet pour qui j'ai tant d'amour.

Vous aurez un mari sans être guère aimée.
 Ayant de ses desirs amorti le flambeau ;
 Et de cette prison de cent chaînes formée
 Vous n'en sortirez point que par l'huis du tombeau.

Tant de perfections qui vous rendent superbe,
 Les restes d'un mari, sentiront le reclus ;
 Et vos jeunes beautés flétriront comme l'herbe,
 Que l'on a trop foulée & qui ne fleurit plus.

Vous aurez des enfans, des douleurs incroyables,

*fit imprimer en 1584 à Paris, un Recueil in-4°. sous ce
 titre : La Main, ou Œuvres Poétiques faites sur la
 main d'Estienne Pasquier, &c.*

Qui feront près de vous & crieront à l'entour;
Lors fuiront de vos yeux les soleils agréables,
Y laissant pour jamais des étoiles autour.

Si je passe en ce temps dedans vostre Province,
Vous voyant sans beautez & moi rempli d'honneur,
Car peut-estre qu'alors les bienfaits d'un grand
Prince (*)

Marieront ma fortune avecque le bonheur.

Ayant un souvenir de ma peine fidelle,
Mais n'ayant point à l'heure autant que j'ai d'ennuis;
Je dirai : Autrefois cette femme fut belle,
Et je fus autrefois plus sot que je ne suis.

(*) *Henri d'Angoulême, dont Malherbe avoit été Général d'Armée, mort au mois de Juin 1586.*



L E S L A R M E S
D E S A I N T P I E R R E ,

Imitées du Tansille, ()*

A U R O I H E N R I I I I . 1587.

CE n'est pas en mes vers qu'une amante abusée
Des appas enchanteurs d'un parjure Thésée,
Après l'honneur ravi de sa pudicité,
Laisée ingratement en un bord solitaire,
Fait de tous les assauts que la rage peut faire
Une fidelle preuve à l'infidélité.

Les ondes que j'épans d'une éternelle veine
Dans un courage faint ont leur sainte fontaine;
Où l'amour de la terre & le soin de la chair
Aux fragiles pensers ayant ouvert la porte,
Une plus belle amour se rendit la plus forte,
Et le fit repentir aussi-tôt que pécher.

(*) *Mauvaise imitation d'un mauvais modele. L'ouvrage Italien a pour titre : Lagrime di Sancto Pietro dal Signor Luigi Tansillo. Le Tansille étoit un Gentilhomme de Nole, ville du Royaume de Naples, mort en 1569.*

HENRI, de qui les yeux & l'image sacrée
Font un visage d'or à cette âge ferrée,
Ne refuse à mes vœux un favorable appui ;
Et si pour ton autel ce n'est chose assez grande,
Pense qu'il est si grand, qu'il n'auroit point d'offrande
S'il n'en recevoit point que d'égales à lui.

La foi qui fut au cœur d'où fortirent ces larmes,
Est le premier essai de tes premières armes,
Pour qui tant d'ennemis à tes pieds abatus,
Pâles ombres d'enfer, pouffière de la terre,
Ont connu ta fortune, & que l'art de la guerre
A moins d'enseignemens que tu n'as de vertus.

De son nom de rocher, comme d'un bon augure,
Un éternel état l'Église se figure ;
Et croit par le destin de tes justes combats,
Que ta main relevant son épaule courbée,
Un jour, qui n'est pas loin, elle verra tombée
La troupe qui l'assaut & la veut mettre bas.

Mais le coq a chanté pendant que je m'arrête
A l'ombre des lauriers qui t'embrassent la tête,
Et la source déjà commençant à s'ouvrir
A lâché les ruisseaux qui font brüire leur trace
Entre tant de malheurs estimant une grace,
Qu'un Monarque si grand les regarde courir.

Ce miracle d'amour, ce courage invincible,
Qui n'espéroit jamais une chose possible

Que rien finit sa foi que le même trépas ,
 De vaillant fait couard , de fidele fait traître ,
 Aux portes de la peur abandonne son maître ,
 Et jure impudemment qu'il ne le connoît pas.

A peine la parole avoit quitté sa bouche ,
 Qu'un regret aussi prompt en son ame le touche :
 Et mesurant sa faute à la peine d'autrui ,
 Voulant faire beaucoup , il ne peut davantage !
 Que soupirer tout bas , & se mettre au visage
 Sur le feu de sa honte une cendre d'ennui.

Les arcs qui de plus près sa poitrine joignirent ,
 Les traits qui plus avant dans le sein l'atteignirent ,
 Ce fut quand du Sauveur il se vit regardé ;
 Les yeux furent les arcs , les ceilladès les fleches
 Qui percerent son ame , & remplirent de breches
 Le rempart qu'il avoit si lâchement gardé.

Cet assaut comparable à l'éclat d'une foudre ,
 Pousse & jette d'un coup ses défenses en poudre ;
 Ne laissant rien chez lui que le même penser
 D'un homme qui , tout nu de glaive & de courage ,
 Voit de ses ennemis la menace & la rage ,
 Qui le fer en la main le viennent offenser.

Ces beaux yeux souverains qui traversent la terre
 Mieux que les yeux mortels ne traversent le verre ,
 Et qui n'ont rien de clos à leur juste courroux ,
 Entrent victorieux en son ame étonnée ,

Comme dans une place au pillage donnée,
Et lui font recevoir plus de morts que de coups.

La mer a dans son sein moins de vagues courantes,
Qu'il n'a dans le cerveau de formes différentes,
Et n'a rien toutefois qui le mette en repos;
Car aux flots de la peur sa navire qui tremble
Ne trouve point de port, & toujours il lui semble
Que des yeux de son maître il entend ce propos.

Eh bien! Où maintenant est ce brave langage?
Cette roche de foi? Cet acier de courage?
Qu'est le feu de ton zèle au besoin devenu?
Où sont tant de sermens qui juroient une fable?
Comme tu fus menteur, suis-je pas véritable?
Et que t'ai-je promis qui ne soit advenu?

Toutes les cruautés de ces mains qui m'attachent,
Le mépris effronté que ces bouches me crachent,
Les preuves que je fais de leur impiété,
Pleines également de fureur & d'ordure,
Ne me font une pointe aux entrailles si dure,
Comme le souvenir de ta déloyauté.

Je sçai bien qu'au danger les autres de ma suite
Ont eu peur de la mort, & se sont mis en fuite;
Mais toi, que plus que tous j'aimai parfaitement,
Pour rendre en me niant ton offense plus grande,
Tu suis mes ennemis, t'assembles à leur bande,
Et des maux qu'ils me font prens ton ébatement.

Le nombre est infini des paroles empreintes
 Que regarde l'Apôtre en ces lumières saintes ;
 Et celui seulement que sous une beauté
 Les feux d'un œil humain ont rendu tributaire ,
 Jugera sans mentir quel effet a pu faire
 Des rayons immortels l'immortelle clarté.

Il est bien assuré que l'angoisse qu'il porte
 Ne s'emprisonne pas sous les clefs d'une porte ,
 Et que de tous côtés elle suivra ses pas ;
 Mais pour ce qu'il la voit dans les yeux de son maître ,
 Il se veut absenter , espérant que peut-être
 Il la sentira moins en ne la voyant pas.

La place lui déplaît , où la troupe maudite
 Son Seigneur attaché par outrages dépîte ;
 Et craint tant de tomber en un autre forfait ,
 Qu'il estime déjà ses oreilles coupables
 D'entendre ce qui sort de leurs bouches damnables ,
 Et ses yeux d'assister aux tourmens qu'on lui fait.

Il part , & la douleur qui d'un morne silence
 Entre les ennemis couvroit sa violence ,
 Comme il se voit dehors à si peu de compas ,
 Qu'il demande tout haut que le sort favorable ,
 Lui fasse rencontrer un ami secourable ,
 Qui touché de pitié lui donne le trépas.

En ce piteux état il n'a rien de fidelle
 Que sa main qui le guide où l'orage l'appelle ;

Ses pieds, comme ses yeux, ont perdu leur vigueur ;
Il a de tout conseil son ame dépourvuë ,
Et dit , en soupirant , que la nuit de sa vue
Ne l'empêche pas tant que la nuit de son cœur.

Sa vie auparavant si cherement gardée ,
Lui semble trop long-tems ici bas retardée ;
C'est elle qui le fâche , & le fait consumer ,
Il la nomme parjure , il la nomme cruelle ,
Et toujours se plaignant que sa faute vient d'elle ,
Il n'en veut faire compte , & ne la peut aimer.

Va , laisse moi , dit-il , va déloyale vie ;
Si de te retenir autrefois j'eus l'envie ,
Et si j'ai désiré que tu fusses chez moi ,
Puisque tu m'as été si mauvaise compagne ,
Ton infidelle foi maintenant je dédaigne ;
Quitte moi , je te quitte , & ne veux plus de toi.

Sont-ce tes beaux desseins, mensongere & méchante ,
Qu'une seconde fois ta malice m'enchante ,
Et que pour retarder une heure seulement
La nuit déjà prochaine à ta courte journée ,
Je demeure en danger que l'ame , qui est née
Pour ne mourir jamais , meure éternellement.

Non , ne m'abuse plus d'une lâche pensée ;
Le coup encore frais de ma chute passée
Me doit avoir appris à me tenir debout ,
Et sçavoir discerner de la trêve la guerre ,

Des richesses du ciel les fanges de la terre,
Et d'un bien qui s'envole un qui n'a point de bout.

Si quelqu'un d'avanture en délices abonde,
Il se perd aussi-tôt & déloge du monde ;
Qui te porte amitié , c'est à lui que tu nuis ;
Ceux qui te veulent mal, sont ceux que tu conserves ;
Tu vas à qui te fuit , & toujours le réserves
A souffrir , en vivant , davantage d'ennuis.

On voit par ta rigueur tant de blondes jeuneses ,
Tant de riches grandeurs, tant d'heureuses vieilleses,
En fuyant le trépas , au trépas arriver ;
Et celui qui chétif aux miseres succombe ,
Sans vouloir autre bien que celui de la tombe,
N'ayant qu'un jour à vivre , il ne peut l'achever.

Que d'hommes fortunez en leur âge première,
Trompés de l'inconstance à nos ans coutumière,
Du depuis se sont vus en étrange langueur ;
Qui fussent morts contents , si le ciel amiable
Ne les abusant pas en ton sein variable ,
Au temps de leur repos eût coupé ta longueur.

Quiconque du plaisir a son ame assouvie ,
Plein d'honneur & de bien , non sujet à l'envie ,
Sans jamais en son aise un mal-aise éprouver ,
S'il demande à ses jours davantage de terme ,
Que fait-il ignorant , qu'attendre de pied ferme ?
De voir à son beau temps un orage arriver.

Et moi , si de mes jours l'importune durée
Ne m'eût en vieillissant la cervelle empirée ,
Ne devois-je être sage , & me ressouvenir
D'avoir vû la lumiere aux aveugles renduë ,
Rebaillet aux muets la parole perduë ,
Et faire dans les corps les ames revenir ?

De ces faits non communs la merveille profonde ,
Qui par la main d'un seul étonnoit tout le monde ,
Et tant d'autres encor , me devoient avertir
Que , si pour leur auteur j'endurois de l'outrage ,
Le même qui les fit , en faisant davantage ,
Quand on m'offenseroit me pourroit garantir.

Mais, troublé par les ans, j'ai souffert que la crainte ,
Loin encore du mal , ait découvert ma feinte ,
Et sortant promptement de mon sens & de moi ,
Ne me suis appercû qu'un destin favorable
M'offroit en ce danger un sujet honorable
D'acquérir par ma perte un triomphe à ma foi.

Que je porte d'envie à la troupe innocente
De ceux qui , massacrez d'une main violente ,
Virent dès le matin leur beau jour accourci,
Le fer qui les tua leur donna cette grace ,
Que si de faire bien ils n'eurent pas l'espace ,
Ils n'eurent pas le temps de faire mal aussi.

De ces jeunes guerriers la flotte vagabonde
Alloit courre fortune aux orages du monde.

Et déjà pour voguer abandonnoit le bord ,
 Quand l'aguët d'un pirate arrêta leur voyage ;
 Mais leur sort fut si bon , que d'un même naufrage
 Ils se virent sous l'onde & se virent au port.

Ce furent de beaux lis qui , mieux que la nature ,
 Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture
 Que tira de leur sein le couteau criminel ,
 Devant que d'un hiver la tempête & l'orage
 A leur teint délicat pussent faire dommage ,
 S'en allerent fleurir au printemps éternel.

Ces enfans bienheureux (créatures parfaites ,
 Sans l'imperfection de leurs bouches muettes)
 Ayant Dieu dans le cœur ne le pûrent louer ,
 Mais leur sang leur en fut un témoin véritable ;
 Et moi , pouvant parler , j'ai parlé , misérable ,
 Pour lui faire vergogne , & le désavoüer.

Le peu qu'ils ont vécu leur fut grand avantage ,
 Et le trop que je vis ne me fait que dommage ;
 Cruelle occasion du souci qui me nuit !
 Quand j'avois de ma foi l'innocence première ,
 Si la nuit de la mort m'eût privé de lumière ,
 Je n'aurois pas la peur d'une immortelle nuit.

Ce fut en ce troupeau que , venant à la guerre
 Pour combattre l'enfer & défendre la terre ,
 Le Sauveur inconnu sa grandeur abaissa ;
 Par eux il commença la première mêlée ,

Et furent eux aussi que la rage aveuglée
Du contraire parti les premiers offensa.

Qui voudra se vanter avec eux se compare,
D'avoir reçu la mort par un glaive barbare,
Et d'être allé soi-même au martyre s'offrir ;
L'honneur leur appartient d'avoir ouvert la porte
A quiconque osera, d'une ame belle & forte,
Pour vivre dans le ciel, en la terre mourir.

O désirable fin de leurs peines passées !
Leurs pieds, qui n'ont jamais les ordures pressées
Un superbe planché des étoiles se font ;
Leur salaire payé les services précède ;
Premier que d'avoir mal ils trouvent le remède,
Et devant le combat ont les palmes au front.

Que d'applaudissemens, de rumeur & de presse,
Que de feux, que de jeux, que de traits de careffe,
Quand là-haut en ce point on les vit arriver !
Et quel plaisir encore à leur courage tendre,
Voyant Dieu devant eux en ses bras les attendre,
Et pour leur faire honneur les Anges se lever !

Et vous femmes, trois fois, quatre fois bienheureuses,
De ces jeunes Amours les meres amoureuses,
Que faites-vous pour eux, si vous les regrettez ?
Vous fâchez leur repos, & vous rendez coupables,
Ou de n'estimer pas leurs trépas honorables,
Ou de porter envie à leurs félicités.

Le soir fût avancé de leurs belles journées ;
 Mais qu'eussent-ils gagné par un siècle d'années ?
 Ou que leur avint-il en ce vite départ ,
 Que laisser promptement une basse demeure ,
 Qui n'a rien que du mal , pour avoir de bonne heure
 Aux plaisirs éternels une éternelle part ?

Si vos yeux pénétrants jusqu'aux choses futures
 Vous pouvoient enseigner leurs belles aventures ,
 Vous auriez tant de bien en si peu de malheurs ,
 Que ne voudriez pas pour l'empire du monde
 N'avoir eu dans le sein la racine féconde
 D'où naquit entre nous ce miracle de fleurs.

Mais moi , puisque les loix me défendent l'outrage ;
 Qu'entre tant de langueurs me commande la rage ,
 Et qu'il ne faut soi-même éteindre son flambeau ;
 Que m'est-il demeuré pour conseil & pour armes ,
 Que d'écouler ma vie en un fleuve de larmes ;
 Et la chassant de moi l'envoyer au tombeau ?

Je sçai bien que ma langue ayant commis l'offense ;
 Mon cœur incontinent en a fait pénitence.
 Mais quoi ! Si peu de cas ne me rend satisfait.
 Mon regret est si grand , & ma faute si grande ,
 Qu'une mer éternelle à mes yeux je demande
 Pour pleurer à jamais le péché que j'ai fait.

Pendant que le chétif en ce point se lamente ,
 S'arrache les cheveux , se bat & se tourmente ,

En tant d'extrémités cruellement réduit ,
Il chemine toujours ; mais rêvant à sa peine ,
Sans donner à ses pas une règle certaine ,
Il erre vagabond où le pied le conduit.

A la fin égaré (car la nuit qui le trouble
Par les eaux de ses pleurs son ombrage redouble)
Soit un cas d'aventure , ou que Dieu l'ait permis ,
Il arrive au jardin , où la bouche du traître ,
Profanant d'un baiser la bouche de son maître ,
Pour en priver les bons aux méchants l'a remis.

Comme un homme dolent , que le glaive contraire
A privé de son fils & du titre de pere ,
Plaignant de-çà , de-là son malheur avénu ,
S'il arrive en la place où s'est fait le dommage ;
L'ennui renouvelé plus rudement l'outrage
En voyant le sujet à ses yeux revenu.

Le vieillard , qui n'attend une telle rencontre ,
Si-tôt qu'au dépourvu sa fortune lui montre
Le lieu qui fut témoin d'un si lâche méfait ,
De nouvelles fureurs se déchire & s'entame ,
Et de tous les pensers qui travaillent son ame
L'extrême cruauté plus cruelle se fait.

Toutefois il n'a rien qu'une tristesse peinte ;
Ses ennuis sont des jeux , son angoisse une feinté ;
Son malheur un bonheur , & ses larmes un ris ,
Au prix de ce qu'il sent , quand sa vue abaissée

Remarque les endroits où la terre pressée
A des pieds du Sauveur les vestiges écrits.

C'est alors que ses cris en tonneres éclatent ;
Ses soupirs se font vents , qui les chênes combattent ,
Et ses pleurs , qui tantôt descendoient mollement ,
Ressemblent un torrent qui , des hautes montagnes ,
Ravageant & noyant les voisines campagnes ,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Il y fiche ses yeux , il les baigne , il les baise ,
Il se couche dessus , & feroit à son aise ,
S'il pouvoit avec eux à jamais s'attacher.
Il demeure muet du respect qu'il leur porte :
Mais enfin la douleur , se rendant la plus forte ,
Lui fait encore un coup une plainte arracher.

Pas adorés de moi , quand par accoûtumance
Je n'aurois , comme j'ai , de vous la connoissance ,
Tant de perfections vous découvrent assez ;
Vous avez une odeur des parfums d'Assyrie ;
Les autres ne l'ont pas , & la terre flétrie
Est belle seulement où vous êtes passez.

Beaux pas de ces seuls pieds que les astres connoissent ,
Comme ores à mes yeux vos marques apparoissent !
Telle autrefois de vous la merveille me prit ,
Quand , déjà demi-clos sous la vague profonde ,
Vous ayant appelés , vous affermites l'onde ,
Et m'assurant les pieds m'étonnâtes l'esprit.

Mais

Mais , ô de tant de biens indigne récompense !

O dessus les sablons inutile sémence !

Une peur , ô Seigneur , m'a séparé de toi ;

Et d'une ame semblable à la mienne parjure ,

Tous ceux qui furent tiens , s'ils ne t'ont fait injure ,

Ont laissé ta présence & t'ont manqué de foi.

De douze , deux fois cinq étonnez de courage ,

Par une lâche fuite éviterent l'orage ,

Et tournerent le dos quand tu fus affailli ;

L'autre qui fut gagné d'une sale avarice ,

Fit un prix de ta vie à l'injuste supplice ;

Et l'autre , en te niant , plus que tous a failli.

C'est chose à mon esprit impossible à comprendre ,

Et nul autre que toi ne me la peut apprendre ,

Comme a pû ta bonté nos outrages souffrir.

Et qu'attend plus de nous ta longue patience ,

Sinon qu'à l'homme ingrat la seule conscience

Doit être le couteau qui le fasse mourir ?

Toutefois tu sçais tout , tu connois qui nous sommes ,

Tu vois quelle inconstance accompagne les hommes ,

Paciles à fléchir quand il faut endurer.

Si j'ai fait , comme un homme , en faisant une offense ,

Tu feras , comme Dieu , d'en laisser la vengeance ,

Et m'ôter un sujet de me désespérer.

Au moins , si les regrets de ma faute avenue

M'ont de ton amitié quelque part retenue ,

Pendant que je me trouve au milieu de tes pas,
 Désireux de l'honneur d'une si belle tombe,
 Afin qu'en autre part ma dépouille ne tombe,
 Puisque ma fin est près, ne la recule pas.

En ces propos mourans ses complaints se meurent :
 Mais vivantes sans fin ses angoisses demeurent,
 Pour le faire en langueur à jamais consumer.
 Tandis la nuit s'en va, ses lumieres s'éteignent,
 Et déjà devant lui les campagnes se peignent
 Du safran que le jour apporte de la mer.

L'aurore d'une main, en sortant de ses portes,
 Tient un vase de fleurs languissantes & mortes,
 Elle verse de l'autre une cruche de pleurs ;
 Et d'un voile tissu de vapeur & d'orage
 Couvrant ses cheveux d'or, découvre en son visage
 Tout ce qu'un ame sent de cruelles douleurs.

Le soleil, qui dédaigne une telle carrière,
 Puisqu'il faut qu'il déloge, éloigne sa barrière ;
 Mais comme un criminel qui chemine au trépas,
 Montrant que dans le cœur ce voyage le fâche,
 Il marche lentement, & désire qu'on sçache
 Que, si ce n'étoit force, il ne le feroit pas.

Ses yeux par un dépit en ce monde regardent,
 Ses chevaux tantôt vont, & tantôt se retardent,
 Eux-mêmes ignorans de la course qu'ils font ;
 Sa lumiere pâlit, sa couronne se cache,

D E M A L H E R B E. Liv. I. 67

Aussi n'en veut-il pas , cependant qu'on attache
A celui qui l'a fait des épines au front.

Au point accoutumé les oiseaux qui sommeillent ,
Apprêtez à chanter dans les bois se réveillent ;
Mais , voyant ce matin des autres différent ,
Remplis d'étonnement ils ne daignent paroître ;
Et font à qui les voit ouvertement connoître
De leur peine secrète un regret apparent.

Le jour est déjà grand , & la honte plus claire
De l'Apôtre ennuyé l'avertit de se taire ,
Sa parole se lasse , & le quitte au besoin ;
Il voit de tous côtés qu'il n'est vû de personne ;
Toutefois le remord que son ame lui donne ,
Témoigne assez le mal qui n'a point de témoin.

Aussi l'homme qui porte une ame belle & haute ,
Quand seul en une part il a fait une faute ,
S'il n'a de jugement son esprit dépourvû ,
Il rougit de lui-même ; & , combien qu'il ne sente
Rien que le ciel présent & la terre présente ,
Pense qu'en se voyant tout le monde l'a vû.



S T A N C E S

Pour M. le Duc de Montpensier, () qui demandoit en mariage Madame Catherine, Princesse de Navarre, sœur d'Henri IV.*

1591 OU 1592.

BEAU ciel, par qui mes jours sont troubles ou
sont calmes,
Seule terre où je prens mes cyprès & mes palmes,
CATHERINE, dont l'œil ne luit que pour les Dieux,
Punissez vos beautez plustôt que mon courage,
Si, trop haut s'élevant, il adore un visage
Adorable par force à quiconque a des yeux.

Je ne suis pas ensemble aveugle & téméraire,
Je connois bien l'erreur que l'amour m'a fait faire,
Cela seul ici bas surpassoit mon effort ;
Mais mon ame qu'à vous ne peut être asservie,
Les Destins n'ayant point établi pour ma vie
Hors de cet océan de naufrage & de port.

Beauté, par qui les Dieux, las de notre dommage,
Ont voulu réparer les défauts de notre âge,

(*) *Henri de Bourbon.*

Je mourrai dans vos feux , éteignez-les ou non.
Comme le fils d'Alcmene , en me brûlant moi-même ,
Il suffit qu'en mourant dans cette flâme extrême ,
Une gloire éternelle accompagne mon nom.

On ne doit point , sans sceptre , aspirer où j'aspire ;
C'est pourquoi , sans quitter les loix de votre empire ,
Je veux de mon esprit tout espoir rejeter.
Qui cesse d'espérer , il cesse aussi de craindre ;
Et , sans atteindre au but où l'on ne peut atteindre ,
Ce m'est assez d'honneur que j'y voulois monter.

Je maudis le bonheur où le ciel m'a fait naître ,
Qui m'a fait désirer ce qu'il m'a fait connoître :
Il faut ou vous aimer , ou ne vous faut point voir.
L'astre qui luit aux grands en vain à ma naissance
Épandit dessus moi tant d'heur & de puissance ,
Si pour ce que je veux j'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir , & vaut mieux se résoudre ,
En aspirant au ciel , être frappé de foudre ,
Qu'aux desseins de la terre assuré se ranger.
J'ai moins de repentir , plus je pense à ma faute ,
Et la beauté des fruits d'un palme si haute
Me fait par le désir oublier le danger.

O D E.

AU ROI HENRI LE GRAND,

*Sur la réduction de Marseille à l'obéissance de ce
Roi, sous les ordres du Duc de Guise, Gouverneur de Provence. 1596.*

ENFIN, après tant d'années,
Voici l'heureuse saison,
Où nos misères bornées
Vont avoir leur guérison.
Les Dieux, longs à se résoudre,
Ont fait un coup de leur foudre,
Qui montre aux ambitieux,
Que les fureurs de la terre
Ne font que paille & que verre
A la colere des cieux.

Peuples, à qui la tempête
A fait faire tant de vœux,
Quelles fleurs à cette fête
Couronneront vos cheveux ?
Quelle victime assez grande
Donnerez-vous pour offrande ?

Et quel Indique séjour
Une perle fera naître
D'assez de lustre, pour être
La marque d'un si beau jour !

Cet effroyable colosse,
Cazaux, l'appui des mutins, (*)
A mis le pied dans la fosse
Que lui cavoient les destins.
Il est bas, le parricide.
Un Alcide, fils d'Alcide, (s)
A qui la France a prêté
Son invincible génie,
A coupé sa tyrannie
D'un glaive de liberté.

Les aventures du monde
Vont d'un ordre mutuel,
Comme on voit au bord de l'onde
Un reflux perpétuel.
L'aise & l'ennui de la vie
Ont leur course entrefaivie

(*) Charles Cazaux, Consul de Marseille, s'étant rendu maître absolu dans cette ville, avec Louis d'Aix, avoir appelé les Espagnols à son secours pour se maintenir contre les forces du Roi, commandées par le Duc de Guise.

(s) Charles, fils d'Henri, Duc de Guise, surnommé le Balafre.

Aussi naturellement
 Que le chaud & la froidure,
 Et rien, afin que tout dure,
 Ne dure éternellement.

Cinq ans Marseille volée
 A son juste possesseur,
 Avoit languï désolée
 Aux mains de cet oppresseur.
 Enfin le temps l'a remise
 En sa première franchise ;
 Et les maux qu'elle enduroit
 Ont eu ce bien pour échange,
 Qu'elle a vû parmi la fange
 Fouler ce qu'elle adoroit.

Déjà tout le peuple More
 A ce miracle entendu ;
 A l'un & l'autre Bosphore
 Le bruit en est répandu ;
 Toutes les plaines le sçavent,
 Que l'Inde & l'Euftrate lavent ;
 Et déjà pâle d'effroi
 Memphis se pense captive,
 Voyant si près de sa rive
 Un neveu de Godefroi. (*)

(*) Le Duc de Guise sorti de la Maison de Lorraine, qui
 prétend tirer son origine de Godefroi de Bouillon.

F R A G M E N S.

D'UNE ODE

AU ROI HENRI LE GRAND,

Sur le même sujet que la précédente. 1596.

SOIT que de tes lauriers la grandeur poursuivant,
D'un cœur où l'ire juste & la gloire commande,
Tu passes, comme un foudre, en la terre Flamande,
D'Espagnols abattus la campagne pavant ;
Soit qu'en sa dernière tête
L'Hydre civile t'arrête :
Roi, que je verrai jouïr
De l'empire de la terre,
Laisse le soin de la guerre
Et pense à te réjouïr.

Nombre tous les succès où ta fatale main,
Sous l'appui du bon droit aux batailles conduite,
De tes peuples mutins la malice a détruite,
Par un heur éloigné de tout penser humain,
Jamais tu n'as vû journée
De si douce destinée ;
Non celle où tu rencontras

Sur la Dordogne en désordre
L'orgueil à qui tu fis mordre
La poussière de Coutras.

Cazaux, ce grand Titan, qui se moquoit des cieux,
A vû par le trépas son audace arrêtée,
Et sa rage infidelle aux étoiles montée,
Du plaisir de sa chute a fait rire nos yeux.

* * * * *
* * * * *
* * * * *

Ce dos chargé de pourpre & rayé de clinquans,
A dépouillé sa gloire au milieu de la fange,
Les Dieux qu'il ignoroit ayant fait cet échange
Pour vanger en un jour les crimes de cinq ans.

La mer en cette furie

A peine a sauvé Dorie ; (*)

Et le funeste remors,

Que fait la peur des supplices

A laissé tous ses complices

Plus morts que s'ils étoient morts.

(*) Charles Doria, Génois, qui commandoit les Galères d'Espagne que Cazaux devoit introduire dans le Port de Marseille.

S T A N C E S. 1596.

ENFIN cette beauté m'a la place renduë,
Qu'elle avoit contre moi si long - temps défenduë ;
Mes vainqueurs sont vaincus ; ceux qui m'ont fait
la loi,
La reçoivent de moi.

J'honore tant la palme acquise en cette guerre,
Que, si victorieux des deux bouts de la terre,
J'avois mille lauriers de ma gloire témoins,
Je les priserois moins.

Au repos où je suis tout ce qui me travaille,
C'est le doute que j'ai qu'un malheur ne m'affaille,
Qui me sépare d'elle, & me fasse lâcher
Un bien que j'ai si cher.

Il n'est rien ici bas d'éternelle durée ;
Une chose qui plaît n'est jamais assurée ;
L'épine sur la rose, & ceux qui sont contents
Ne le sont pas long-temps.

Et puis qui ne fait point que la mer amoureuse
En sa bonace même est souvent dangereuse,
Et qu'on y voit toujours quelques nouveaux rochers,
Inconnus aux rochers ?

Déjà de toutes parts tout le monde m'éclaire ;
 Et bien-tôt les jaloux , ennuyez de se taire ,
 Si les vœux que je fais n'en détournent l'affaut ,
 Vont médire tout haut.

Peuple , qui me veux mal , & m'imputes à vice
 D'avoir été payé d'un fidele service ,
 Où trouves-tu qu'il faille avoir semé son bien ,
 Et ne recueillir rien ?

Voudrois-tu que ma Dame , étant si bien servie ,
 Réfusât le plaisir où l'âge la convie ,
 Et qu'elle eût des rigueurs à qui mon amitié
 Ne sçut faire pitié ?

Ces vieux contes d'honneur , invincibles chimeres ,
 Qui naissent aux cerveaux des maris & des meres ,
 Étoient-ce impressions qui pûssent aveugler
 Un jugement si clair ?

Non , non , elle a bien fait de m'être favorable ,
 Voyant mon feu si grand & ma foi si durable ;
 Et j'ai bien fait aussi d'affervir ma raison
 En si belle prison.

C'est peu d'expérience à conduire sa vie ,
 De mesurer son aise au compas de l'envie ,
 Et perdre ce que l'âge a de fleur & de fruit ,
 Pour éviter un bruit.

De moi , que tout le monde à me nuire s'apprête ,

Le ciel à tous ses traits fasse un but de ma tête ;
Je me suis résolu d'attendre le trépas,
Et ne la quitter pas.

Plus j'y vois de hazard, plus j'y trouve d'amorce:
Où le danger est grand, c'est-là que je m'efforce;
En un sujet aisé moins de peine apportant,
Je ne brûle pas tant.

Un courage élevé toute peine surmonte ;
Les timides conseils n'ont rien que de la honte;
Et le front d'un guerrier aux combats étonné,
Jamais n'est couronné.

Soit la fin de mes jours contrainte ou naturelle,
S'il plaît à mes destins que je meure pour elle,
Amour en soit loué : je ne veux un tombeau
Plus heureux ni plus beau.



 S T A N C E S .

CONSOLATION A CARITÉE , (*) 1599 .

A INSI quand Mausole fut mort ;
 Artemise accusa le fort ,
 De pleurs se noya le visage ,
 Et dit aux astres innocens
 Tout ce que fait dire la rage ;
 Quand elle est maîtresse des fous .

Ainsi fut sourde au reconfort ,
 Quand elle eut trouvé dans le port
 La perte qu'elle avoit songée ;
 Celle de qui les passions
 Firent voir à la mer Égée
 Le premier nid des Alcions . (§)

Vous n'êtes seule en ce tourment
 Qui témoignez du sentiment ,
 O trop fidelle CARITÉE !
 En toutes ames l'amitié

(*) C'étoit selon Ménage , la Veuve d'un Gentilhomme
 de Provence (M. Levesque , Seigneur de Saint Étienne .)

(§) Alcione , femme de Ceix .

Des mêmes ennuis agitée,
Fait les mêmes traits de pitié.

De combien de jeunes maris,
En la querelle de Paris,
Tomba la vie entre les armes,
Qui fussent retournés un jour,
Si la mort se payoit de larmes,
A Mycenes faire l'amour.

Mais le destin qui fait nos lois,
Est jaloux qu'on passe deux fois
Au-deçà du rivage blême ;
Et les Dieux ont gardé ce don
Si rare que Jupiter même
Ne le sçût faire à Sarpedon.

Pourquoi donc, si peu sagement
Démentant votre jugement,
Passez-vous en cette amertume
Le meilleur de votre saison,
Aimant mieux plaindre par coûtume,
Que vous consoler par raison ?

Nature fait bien quelque effort
Qu'on ne peut condamner qu'à tort :
Mais que direz-vous pour défendre
Ce prodige de cruauté,
Par qui vous semblez entreprendre
De ruiner votre beauté ?



Que vous ont fait ces beaux cheveux,
 Dignes objets de tant de vœux,
 Pour endurer votre colere ?
 Et devenus vos ennemis,
 Recevoir l'injuste salaire
 D'un crime qu'ils n'ont point commis ?

Quelles aimables qualitez
 En celui que vous regrettez,
 Ont pû mériter qu'à vos roses
 Vous ôtiez leur vive couleur,
 Et livriez de si belles choses
 A la merci de la douleur ?

Remettez-vous l'ame en repos,
 Changez ces funestes propos,
 Et, par la fin de vos tempêtes,
 Obligeant tous les beaux esprits,
 Conservez au siècle où vous êtes
 Ce que vous lui donnez de prix.

Amour, autrefois en vos yeux
 Plein d'appas si délicieux,
 Devient mélancolique & sombre,
 Quand il voit qu'un si long ennui
 Vous fait consumer pour une ombre
 Ce que vous n'avez que pour lui.

S'il vous ressouvient du pouvoir
 Que ses traits vous ont fait avoir,

Quand

Quand vos lumieres étoient calmes :
Permettez-lui de vous guérir,
Et ne différez point les palmes
Qu'il brûle de vous acquérir.

Le temps d'un infensible cours
Nous porte à la fin de nos jours ;
C'est à notre sage conduite ,
Sans murmurer de ce défaut ,
De nous consoler de sa fuite ,
En le ménageant comme il faut.

STANCES. 1598.

BEAUTÉ, mon cher fouci, de qui l'ame incertaine
A, comme l'Océan, son flus & son reflux,
Pensez de vous résoudre à soulager ma peine,
Ou je me résoudrai de ne la souffrir plus.

Vos yeux ont des appas que j'aime & que je prise,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté,
Mais pour me retenir, s'ils font cas de ma prise,
Il leur faut de l'amour autant que de beauté.

Quand je pense être au point que cela s'accomplisse,
Quelque excuse toujours en empêche l'effet ;
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulisse,

Dont l'ouvrage du soir au matin se défait.

Madame , avisez-y , vous perdrez votre gloire
De me l'avoir promis & vous rire de moi.
S'il ne vous en souvient , vous manquez de mémoire ;
Ou s'il vous en souvient , vous n'avez point de foi.

J'avois toujours fait compte , aimant chose si haute ,
De ne m'en séparer qu'avecque le trépas ;
S'il arrive autrement , ce sera votre faute ,
De faire des sermens & ne les tenir pas.

S T A N C E S. 1599.

CONSOLATION A M. DU PERIER. (*)

LA douleur, DU PERIER, sera donc éternelle ?
Et les tristes discours,
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle,
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas ,

(*) Charles Du Perier , Gentilhomme d'Aix en Provence , dont nous avons une Vie écrite par le P. Bougerel , de l'Oratoire. C'est de Marguerite Du Perier , sa fille , qu'il s'agit.

Est-ce quelque dédale, où ta raison perdue

Ne se retrouve pas ?

Je sçai de quels appas son enfance étoit pleine ;

Et n'ai pas entrepris,

Injurieux ami, de soulager ta peine

Avecque son mépris.

Mais elle étoit du monde, où les plus belles choses,

Ont le pire destin ;

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,

L'espace d'un matin.

Puis quand ainsi seroit que, selon ta priere,

Elle auroit obtenu

D'avoir en cheveux blancs terminé sa carrière,

Qu'en fût-il advenu ?

Penses-tu que plus vieille, en la maison céleste

Elle eût eu plus d'accueil ?

Ou qu'elle eût moins senti la poussière funeste

Et les vers du cercueil ?

Non, non, mon DU PERIER, aussi-tôt que la Parque

Ote l'ame du corps,

L'âge s'évanouit au-deça de la barque,

Et ne suit point les morts.

Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale ;

Et Pluton aujourd'hui,

Sans égard du passé, les mérites égale

D'Archemore (*) & de lui.

Ne te lasse donc plus d'inutiles plaintes :
 Mais , sage à l'avenir ,
 Aime une ombre comme ombre , & des cendres éteintes
 Éteins le souvenir.

C'est bien , je le confesse , une juste coutume ,
 Que le cœur affligé ,
 Par le canal des yeux versant son amertume ,
 Cherche d'être allégé.

Même quand il avient que la tombe sépare
 Cè que nature a joint ,
 Celui qui ne s'émeut , a l'ame d'un barbare ,

(*) *Lycurgue , Roi de Némée , eut un fils nommé Opheltes , qu'il fit élever par Hypsipile. Les sept Princes Grecs qui alloient assiéger Thèbes ayant rencontré Hypsipile qui tenoit entre ses bras le petit Opheltes , la prierent de leur montrer quelque fontaine ou quelque ruisseau pour faire boire leur armée qui mourroit de soif. Elle les mena vers une fontaine , & afin de marcher plus à son aise , elle laissa son nourrisson sur l'herbe. Un serpent mordit Opheltes qui mourut sur le champ de cette morsure. Lycurgue imputant la mort de son fils à Hypsipile voulut la faire mourir. Les Princes Grecs qui étoient cause de cet accident l'en empêcherent , & pour consoler Lycurgue , ils instituerent les Jeux Néméens en l'honneur d'Opheltes qu'ils surnommerent Archemore. Stace, Thebaid, L. 4 & 5.*

Ou n'en a du tout point.

Mais d'être inconsolable & dedans sa mémoire

Enfermer un ennui,

N'est-ce pas se haïr pour acquérir la gloire

De bien aimer autrui ?

Priam qui vit ses fils abattus par Achille,

Dénué de support,

Et hors de tout espoir du salut de sa ville,

Reçut du reconfort.

François, quand la Castille, inégale à ses armes,

Lui vola son Dauphin, (*)

Sembloit d'un si grand coup devoir jeter des larmes,

Qui n'eussent jamais fin.

Il les sécha pourtant, & comme un autre Alcide

Contre fortune instruit,

Fit qu'à ses ennemis d'un acte si perfide

La honte fut le fruit.

Leur camp, qui la Durance avoit presque tarié

De bataillons épais,

Entendant sa constance, eut peur de sa furie,

(*) François, Dauphin de France, fils aîné de François I. Il mourut empoisonné le 28 Février 1536, âgé de 18 ans, & l'on attribua cette mort si prématurée à la Cour de Madrid, qui redoutoit les talens que ce jeune Prince faisoit voir pour la guerre.

Et demanda la paix. (*)

De moi, déjà deux fois d'une pareille foudre
Je me suis vû perclus ;
Et deux fois la raison m'a si bien fait résoudre,
Qu'il ne m'en souvient plus.

Non, qu'il ne me soit mal que la tombe possède
Ce qui me fut si cher ;
Mais en un accident qui n'a point de remède,
Il n'en faut point chercher.

LA MORT a des rigueurs à nulle autre pareilles :
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre
Et sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre,
N'en défend point nos Rois.

De murmurer contre elle & perdre patience,
Il est mal à propos ;
Vouloir ce que Dieu veut, est la seule science
Qui nous met en repos.

(*) En la même année (1536) Charlesquint fit une irruption en Provence, mais son armée s'y détruisit ; ce qui l'obligea l'année suivante de faire une trêve de quelques mois, suivie en 1538. d'une autre trêve pour dix ans.

O D E

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,
SUR SA BIEN-VENUE EN FRANCE;

Présentée à Aix, l'année 1600.

PEUPLÉS, qu'on mette sur la tête
Tout ce que la terre a de fleurs;
Peuples, que cette belle fête
A jamais tarisse nos pleurs.
Qu'aux deux bouts du monde se voie
Luire le feu de notre joie,
Et soient dans les coupes noyez
Les foudris de tous ces orages,
Que pour nos rebelles courages
Les Dieux nous avoient envoyez.

A ce coup iront en fumée
Les vœux que faisoient nos mutins,
En leur ame encore affamée
De massacres & de butins.
Nos doutes seront éclaircies, (*)

(*) Doutes est maintenant masculin.

Et mentirons les Prophéties
De tous ces visages pâlis,
De qui le cerveau s'alembique
A chercher l'an climatérique
De l'éternelle fleur de lis.

Aujourd'hui nous est amenée
Cette Princesse, que la foi
D'un saint & loyal Hymenée
Destine au lit de notre Roi.
La voici la belle MARIE,
Belle merveille d'Hébrurie,
Qui fait confesser au Soleil,
Quoi que l'âge passé raconte,
Que du ciel, depuis qu'il y monte,
Ne vint jamais rien de pareil.

Telle n'est point la Cytherée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse & parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des mois l'inégale courrière ;
Et telle deffous l'horison
L'Aurore au matin ne s'étale,
Quand les yeux même de Céphale
En feroient la comparaison.

L'antique sceptre de sa race,
Où l'heur aux mérites est joint,

Lui met le respect en la face,
Mais il ne l'enorgueillit point.
Nulle vanité ne la touche ;
Les graces parlent par sa bouche,
Et son front , témoin assuré
Qu'au vice elle est inaccessible,
Ne peut que d'un cœur insensible
Etre vû sans être adoré.

Quantesfois, lorsque sur les ondes
Ce nouveau miracle flottoit,
Neptune en ses caves profondes
Plaignit-il le feu qu'il sentoit ?
Et quantesfois en sa pensée,
De vives atteintes blessée,
Sans l'honneur de la royauté
Qui lui fit celer son martyre,
Eût-il voulu de son empire
Faire échange à cette beauté ?

Dix jours ne pouvant se distraire
Du plaisir de la regarder,
Il a par un effort contraire
Essayé de la retarder.
Mais à la fin, soit que l'audace
Au meilleur avis ait fait place,
Soit qu'un autre Démon plus fort
Aux vents ait imposé silence,
Elle est hors de sa violence,

Et la voici dans notre port.

La voici, Peuples, qui nous montre
 Tout ce que la gloire a de prix ;
 Les fleurs naissent à sa rencontre
 Dans les cœurs & dans les esprits.
 Et la présence des merveilles,
 Qu'en oyoient dire nos oreilles,
 Accuse la témérité
 De ceux qui nous l'avoient décrite,
 D'avoir figuré son mérite
 Moindre que n'est la vérité.

O toute parfaite Princesse,
 L'étonnement de l'univers !
 Astre par qui vont avoir cesse
 Nos ténèbres & nos hivers :
 Exemple sans autres exemples,
 Future image de nos temples,
 Quoi que notre foible pouvoir
 En votre accueil ose entreprendre,
 Peut-il espérer de vous rendre
 Ce que nous vous allons devoir ?

Ce fera vous, qui de nos villes
 Ferez la beauté refleurir ;
 Vous, qui de nos haines civiles
 Ferez la racine mourir.
 Et par vous la paix assurée
 N'aura pas la courte durée

Qu'esperent infidelement,
Non laissez de notre souffrance,
Ces François qui n'ont de la France
Que la langue & l'habillement.

Par vous un Dauphin nous va naître,
Que vous-même verrez un jour
De la terre entiere le maître,
Ou par armes ou par amour.
Et ne tarderont ses conquêtes,
Dans les oracles, déjà prêtes,
Qu'autant que le premier coton,
Qui de jeunesse est le message,
Tardera d'être en son visage
Et de faire ombre à son menton.

O ! Combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de Sultanes captives !
Et que de meres à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage & de sa lance,
Aux funerailles de leurs fils !

Cependant notre grand Alcide,
Amolli par vos doux appas,
Perdra la fureur qui sans bride

L'emporte à chercher le trépas ;
 Et cette valeur indomptée
 De qui l'honneur est l'Euristhée, (*)
 Puisque rien n'a sçû l'obliger
 A ne nous donner plus d'alarmes,
 Au moins pour épargner vos larmes,
 Aura peur de nous affliger.

Si l'espoir qu'aux bouches des hommes
 Nos beaux faits seront recitez,
 Est l'aiguillon par qui nous sommes
 Dans les hazards précipitez ;
 Lui, de qui la gloire semée,
 Par les voix de la Renommée,
 En tant de parts s'est fait ouïr,
 Que tout le siecle en est un livre,
 N'est-il pas indigne de vivre,
 S'il ne vit pour se réjouir ?

Qu'il lui suffise que l'Espagne,
 Réduite par tant de combats
 A ne l'oser voir en campagne,
 A mis l'ire & les armes bas.

(*) Euristhée, fils de Sthenelus, Roi de Mycenes, qui pour servir la haine de Junon, abusant de l'empire qu'un destin bizarre lui avoit donné sur Hercule, parce qu'il étoit né avant lui, lui ordonna tous les travaux qui l'exposeroient à tant de dangers.

Du mauvais sort contre sa vie ;
Qu'il ne provoque point l'envie
Et puisque , selon son dessein ,
Il a rendu nos troubles calmes ,
S'il veut davantage de palmes ,
Qu'il les acquierre en votre sein.

C'est-là qu'il faut qu'à son génie ,
Seul arbitre de ses plaisirs ,
Quoi qu'il demande , il ne dénie
Rien qu'imaginent ses desirs.
C'est-là qu'il faut que les années
Lui coulent comme des journées ,
Et qu'il ait de quoi se vanter ,
Que la douceur qui tout excède
N'est point ce que sert Ganymede
A la table de Jupiter.

Mais d'aller plus à ces batailles ,
Où tonnent les foudres d'Enfer ;
Et lutter contre des murailles ,
D'où pleuvent la flâme & le fer :
Puisqu'il sçait qu'en ses destinées
Les nôtres seront terminées ,
Et qu'après lui notre discord
N'aura plus qui dompte sa rage ,
N'est-ce pas nous rendre au naufrage ,
Après nous avoir mis à bord ?
Cet Achille , de qui la pique

Faifoit aux braves d'Ilion
 La terreur que fait en Afrique
 Aux troupeaux l'assaut d'un lion,
 Bien que sa mere eût à ses armes
 Ajoûté la force des charmes,
 Quand les destins l'eurent permis,
 N'eut-il pas sa trame coupée
 De la moins redoutable épée
 Qui fut parmi ses ennemis ?

Les Parques d'une même foie
 Ne devident pas tous nos jours ;
 Ni toujours par semblable voie
 Ne font les planettes leur cours.
 Quoi que promette la Fortune,
 A la fin quand on l'importune,
 Ce qu'elle avoit fait prospérer
 Tombe du faite au précipice ;
 Et , pour l'avoir toujours propice,
 Il la faut toujours révéler. (*)

Je sçai bien que sa Carmagnole (§)
 Devant lui se représentant,
 Telle qu'une plaintive idole,

(*) *Expression d'Aufone : Fortunam reverenter habe.*

(§) *Il s'agit de la guerre de Savoye commencée en 1600 pour recouvrer le Marquisat de Saluces dont le Duc de Savoye s'étoit emparé en 1398. Carmagnole en est la Capitale.*

Va son courroux sollicitant,
Et l'invite à prendre pour elle
Une légitime querelle.
Mais doit-il vouloir que pour lui
Nous ayons toujours le teint blême :
Cependant qu'il tente lui-même
Ce qu'il peut faire par autrui ?

Si vos ieux sont toute sa braise,
Et vous la fin de tous ses vœux,
Peut-il pas languir à son aise
Dans la prison de vos cheveux ;
Et commettre aux dures corvées
Toutes ces ames relevées,
Que d'un conseil ambitieux
La faim de gloire persuade
D'aller sur les pas d'Encelade
Porter des échelles aux cieux ? (*)

Apollon n'a point de mystere,
Et sont profanes ses chansons :
Ou, devant que le Sagittaire
Deux fois ramene les glaçons,
Le succès de leurs entreprises,
De qui deux provinces conquises
Ont déjà fait preuve à leur dam,
Favorisé de la victoire,

(*) *Mauvaise allusion aux montagnes de Savoye.*

Changera la fable en histoire
De Phaëton en l'Eridan.

Nice, payant avecque honte
Un siège autrefois repouffé, (*)
Cessera de nous mettre en compte
Barberouffe qu'elle a chassé.
Guise (§) en ses murailles forcées
Remettra les bornes passées
Qu'avoit notre empire marin ; (†)
Et Soissons , fatal aux superbes ,
Fera chercher parmi les herbes
En quelle place fut Turin.

(*) C'est celui qui fut fait en 1543 du côté de la terre par le Comte d'Enguien, avec l'armée françoise, & du côté de la Mer par une flotte Turque, que commandoit Barberouffe. Philippe Doria, Genois, commandant la flotte de Charlesquint, fit lever ce siège.

(§) Charles Duc de Guise.

(†) Nice appartenoit autrefois aux François, comme faisant partie du Comté de Provence.



SONNET

SONNET

A JEAN RABEL PEINTRE,

Sur un Livre de Fleurs qu'il avoit peintes.

1602 ou 1603.

QUELQUES louanges nompareilles
Qu'ait Apelle encore aujourd'hui,
Cet ouvrage plein de merveilles
Met Rabel au dessus de lui.

L'art y surmonte la nature ;
Et, si mon jugement n'est vain,
Flore lui conduisoit la main,
Quand il faisoit cette peinture.

Certes il a privé mes yeux
De l'objet qu'ils aiment le mieux ;
N'y mettant point de *Marguerite* :

Mais pouvoit-il estre ignorant
Qu'une fleur de tant de mérite
Auroit terni le demeurant ?

1604.

S T A N C E S.

PROSOPOPÉE D'OSTENDE,

Imitée du Latin d'Hugue Grotius. ()*

TROIS ans déjà passez , théâtre de la guerre,
 J'exerce de deux chefs les funestes combats,
 Et fais émerveiller tous les yeux de la terre,
 De voir que le malheur ne m'ose mettre à bas.

(*) Voici les Vers de Grotius.

*Area parva Ducum , totus quam respicit orbis ,
 Celsior una malis , & quam damnare ruinæ
 Nunc quoque fata timent , alieno in littore resto.
 Tertius annus abis , toties mutavimus hostem ;
 Sæviti hyemspelago , morbisque furentibus æstas ;
 Et minimum est quod fecit Iber. Crudelior armis ,
 In nos orta lues : nullum est sine funere fanus ,
 Nec perimit mors una semel. Fortuna , quid hæres ?
 Quâ mercede tenes mistos in sanguine manes ?
 Quis tumulos moriens hos occupet , hoste perempto ,
 Quaritur , & sterili tantùm de pulvere pugna est.*

A la merci du ciel en ces rives je reste,
Où je souffre l'hyver froid à l'extrémité ;
Lorsque l'été revient, il m'apporte la peste,
Et le glaive est le moins de ma calamité.

Tout ce dont la Fortune afflige cette vie,
Pêle-mêle assemblé, me presse tellement,
Que c'est parmi les miens estre digne d'envie,
Que de pouvoir mourir d'une mort seulement.

Que tardez-vous, Destins ? Ceci n'est pas matière
Qu'avecque tant de doute il faille décider.
Toute la question n'est que d'un cimetiére :
Prononcez librement qui le doit posséder.



STANCES
AUX OMBRES DE DAMON.

FRAGMENT. 1604.

* * * * *

L'ORNE (*) comme autrefois nous reverroit
encore,

Ravis de ces penfers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas & nos discours ;
Et couchez sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébat les heures consumées,
Que les soleils nous feroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté, que tout ce que nous sommes
Issus de peres Rois & de peres Bergers,
La Parque également sous la tombe nous ferre ;
Et les mieux établis aux repos de la terre,

(*) Riviere qui passe à Caen : d'où Ménage conjecture
que ce Damon étoit compatriote de Malherbe.

N'y font qu'hôtes & passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillemens de pourpre & de suite de Pages,
Quand le terme est échû, n'allonge point nos jours ;
Il faut aller tous nus où le destin commande ;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande,
C'est qu'il faut laisser nos amours :

Amours qui la plupart infidelles & feintes,
Font gloire de manquer à nos cendres éteintes,
Et qui plus que l'honneur estimant les plaisirs,
Sous le masque trompeur de leurs visages blêmes,
Acte digne de foudre ! en nos obsèques mêmes
Conçoivent de nouveaux désirs.

Elles sçavent assez alléguer *Artemise*,
Disputer du devoir & de la foi promise ;
Mais tout ce beau langage est de si peu d'effet,
Qu'à peine en leur grand nombre une seule se treuve
De qui la foi survive, & qui fasse la preuve
Que ta *Carinice* te fait.

Depuis que tu n'es plus, la campagne déserte
A dessous deux hyvers perdu sa robe verte,
Et deux fois le printemps l'a repeinte de fleurs,
Sans que d'aucun discours sa douleur se console,
Et que ni la raison ni le temps qui s'envole,
Puisse faire tarir ses pleurs.

Le silence des nuits, l'horreur des cimetières.

De son contentement font les seules matières :
 Tout ce qui plaît, déplaît à son triste penser ;
 Et si tous ses appas sont encore en sa face ,
 C'est que l'Amour y loge , & que rien qu'elle fasse
 N'est capable de l'en chasser.

* * * * *

Mais quoi ! c'est un chef-d'œuvre où tout mérite
 abonde

Un miracle du ciel, une perle du monde ,
 Un esprit adorable à tous autres esprits ;
 Et nous sommes ingrats d'une telle aventure ,
 Si nous ne confessons que jamais la nature
 N'a rien fait de semblable prix.

J'ai vû maintes beautez à la Cour adorées ,
 Qui des vœux des amans à l'envi désirées ,
 Aux plus audacieux ôtoient la liberté :
 Mais de les approcher d'une chose si rare ,
 C'est vouloir que la rose au pavot se compare ,
 Et le nuage à la clarté.

Celle à qui dans mes vers , sous le nom de Nérée ,
 J'allois bâtir un temple éternel en durée ,
 Si sa déloyauté ne l'avoit abattu ,
 Lui peut bien ressembler du front , ou de la joue :
 Mais quoi ! puisqu'à ma honte il faut que je l'avoue .
 Elle n'a rien de sa vertu.

L'ame de cette ingrante est une ame de cire ,

**Matiere à toute forme , incapable d'élire ,
Changeant de passion auffi-tôt que d'objet ;
Et de la vouloir vaincre avecque des services ,
Après qu'on a tout fait , on trouve que ses vices
Sont de l'effence du fujet.**

**Souvent de tes confeils la prudence fidelle
M'avoit follicité de me féparer d'elle ,
Et de m'affujettir à de meilleures loix :
Mais l'aife de la voir avoit tant de puiffance ,
Que cet ombrage faux m'ôtoit la connoiffance
Du vrai bien où tu m'appellois.**

Enfin après quatre ans une juſte colere

* * * * *

**Que le flus de ma peine a trouvé fon reflux ;
Mes ſens qu'elle aveugloit ont connu leur offenſe ,
Je les en ai purgez , & leur ai fait défenſe
De me la ramentevoir plus.**

**La femme eſt une mer aux naufrages fatale :
Rien ne peut applanir ſon humeur inégale.
Ses flames d'aujourd'hui ſeront glaces demain ;
Et ſ'il ſ'en rencontre une à qui cela n'avienne ,
Fais compte, cher eſprit , qu'elle a comme la tienna
Quelque choſe de plus qu'humain.**

STANCES.

PARAPHRASE

DU PSEAUME VII. 1604.

O Sageffe éternelle , à qui cet univers
 Doit le nombre infini des miracles divers
 Qu'on voit également sur la terre & sur l'onde !
 Mon Dieu , mon Créateur ,
 Que ta magnificence étonne tout le monde ,
 Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur !
 Quelques blasphémateurs , oppresseurs d'innocens ,
 A qui l'excès d'orgueil a fait perdre le sens ,
 De prophanes discours ta puissance rabaissent :
 Mais la naïveté
 Dont mêmes au berceau les enfans te confessent ,
 Clôt-elle pas la bouche à leur impiété ?
 De moi , toutes les fois que j'arrête les yeux
 A voir les ornemens dont tu pares les cieux ,
 Tu me sembles si grand , & nous si peu de chose ,
 Que mon entendement
 Ne peut s'imaginer quelle amour te dispose
 A nous favoriser d'un regard seulement.

Il n'est foiblesse égale à nos infirmités ;
Nos plus sages discours ne sont que vanités ,
Et nos sens corrompus n'ont goût qu'à des ordures.

Toutefois, ô bon Dieu ,
Nous te sommes si chers, qu'entre tes créatures,
Si l'ange a le premier, l'homme a le second lieu.

Quelles marques d'honneur se peuvent ajouter
A ce comble de gloire où tu l'as fait monter ?
Et, pour obtenir mieux, quel souhait peut-il faire,
Lui que, jusqu'au ponant,
Depuis où le soleil vient dessus l'hémisphère,
Ton absolu pouvoir a fait son lieutenant ?

Si-tôt que le besoin excite son désir,
Qu'est-ce qu'en ta largesse il ne trouve à choisir ?
Et par ton règlement, l'air, la mer & la terre
N'entretiennent-ils pas
Une secrète loi de se faire la guerre
A qui de plus de mets fournira ses repas ?

Certes je ne puis faire, en ce ravissement,
Que rappeler mon ame, & dire bassement :
O Sagesse éternelle, en merveilles féconde !

Mon Dieu, mon Créateur,
Que ta magnificence étonne tout le monde,
Et que le ciel est bas au prix de ta hauteur.



LIVRE SECOND.

Contenant les Pièces composées depuis 1605,
jusqu'à la mort d'HENRI IV. en 1610.

S T A N C E S

*Pour les Paladins de France , assaillans dans un
Combat de Barriere. 1605.*

EH quoi donc ? La France féconde
En incomparables guerriers ,
Aura jusques au bout du monde
Planté des forêts de lauriers ,
Et fait gagner à ses armées
Des batailles si renommées ,
Afin d'avoir cette douleur
D'ouïr démentir ses victoires ;
Et nier ce que les histoires
Ont publié de sa valeur ?

Tant de fois le Rhin & la Meuse,
Par nos redoutables efforts,
Auront vû leur onde écumeuse
Regorger de sang & de morts ;
Et tant de fois nos destinées
Des Alpes & des Pyrénées
Les sommets auront fait branler,
Afin que je ne sçai quels Scythes,
Bas de fortune & de mérites,
Présument de nous égaler !

Non, non : s'il est vrai que nous sommes
Issus de ces nobles ayeux,
Que la voix commune des hommes
A fait asseoir entre les Dieux :
Ces arrogans, à leur dommage,
Apprendront un autre langage,
Et dans leur honte ensevelis,
Feront voir à toute la terre
Qu'on est brisé comme du verre,
Quand on choque les fleurs de lys.

HENRI, l'exemple des Monarques
Les plus vaillans & les meilleurs,
Plein de mérites & de marques
Qui ne seront jamais ailleurs ;
Belle astre vraiment adorable,
De qui l'ascendant favorable
En tous lieux nous sert de rempart,

Si vous aimez votre louange,
Désirez-vous pas qu'on la vange
D'une injure où vous avez part ?

Ces arrogans , qui se défient
De n'avoir pas de lustre assez ,
Impudemment se glorifient
Aux fables des siècles passez ;
Et d'une audace ridicule ,
Nous content qu'ils sont fils d'Hercule ,
Sans toutefois en faire foi :
Mais qu'importe qui puissent être
Ni leur pere ni leur ancêtre ,
Puisque vous êtes notre Roi ?

Contre l'aventure funeste
Que leur garde notre courroux ,
Si quelque espérance leur reste
C'est d'obtenir grace de vous ,
Et confesser que nos épées ,
Si fortes & si bien trempées
Qu'il faut leur céder ou mourir ,
Donneront à votre couronne
Tout ce que le ciel environne ,
Quand vous le voudrez acquérir.

S O N N E T

A Mde. LA PRINCESSE DOUAIRIERE, (*)

Pour l'inviter à revenir de Provence à Paris. 1605.

Q UOI donc ! Grande Princesse en la terre adorée,
Et que même le ciel est contraint d'admirer,
Vous avez résolu de nous voir demeurer
En une obscurité d'éternelle durée ?

La flame de vos yeux , dont la Cour éclairée
A vos rares vertus ne peut rien préférer,
Ne se lasse donc point de nous désespérer,
Et d'abuser les vœux dont elle est désirée ?

Vous êtes en des lieux , où les champs toujours verts,
Pour ce qu'ils n'ont jamais que de tièdes hyvers,
Semblent en apparence avoir quelque mérite :

Mais si c'est pour cela que vous causez nos pleurs,
Comment faites-vous cas de chose si petite,
Vous de qui chaque pas fait naître mille fleurs ?

(*) *Charlotte Catherine de la Tremoille, veuve de Henri I. de Bourbon, Prince de Condé, mort à S. Jean d'Angely, le 5 de Mars 1588.*

S T A N C E S.

*Prière pour le Roi Henri le Grand , allant en
Limosin. 1605.*

O DIEU, dont les bontez de nos larmes touchées
Ont aux vaines fureurs les armes arrachées,
Et rangé l'insolence aux pieds de la raison !
Puisqu'à rien d'imparfait ta louange n'aspire,
Acheve ton ouvrage au bien de cet Empire,
Et nous rends l'embonpoint comme la guérison.

Nous sommes sous un Roi si vaillant & si sage,
Et qui si dignement a fait l'apprentissage
De toutes les vertus propres à commander,
Qu'il semble que cet heur nous impose silence,
Et qu'assûrez par lui de toute violence,
Nous n'avons plus sujet de te rien demander.

Certes quiconque a vû pleuvoir dessus nos têtes
Les funestes éclats des plus grandes tempêtes
Qu'exciterent jamais deux contraires partis,
Et n'en voit aujourd'hui nulle marque paroître,
En ce miracle seul il peut assez connoître
Quelle force à la main qui nous a garantis.

Mais quoi! de quelque soin qu'incessamment il veille,

DE MALHERBE. Liv. II. III

Quelque gloire qu'il ait à nulle autre pareille ,
Et quelque excès d'amour qu'il porte à notre bien ,
Comme échapperons-nous en des nuits si profondes
Parmi tant de rochers qui lui cachent les ondes ,
Si ton entendement ne gouverne le sien ?

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes ,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'il vivoient des miseres publiques ,
Pour les renouveler, il font tant de pratiques ,
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

En ce facheux état ce qui nous reconforte ,
C'est que la bonte cause est toujours la plus forte ,
Et qu'un bras si puissant t'ayant pour son appui ,
Quand la rebellion plus qu'une hydre féconde
Auroit pour le combattre assemblé tout le monde ,
Tout le monde assemblé s'enfuiroit devant lui.

Conforme donc , Seigneur , ta grace à nos pensées ;
Ote-nous ces objets , qui des choses passées
Ramenent à nos yeux le triste souvenir ;
Et comme sa valeur , maîtresse de l'orage ,
A nous donner la paix a montré son courage ,
Fais luire sa prudence à nous l'entretenir.

Il n'a point son espoir au nombre des armées ,
Étant bien assuré que ces vaines fumées
N'ajoutent que de l'ombre à nos obscurités.

L'aide qu'il veut avoir , c'est que tu le conseilles ;
Si tu le fais , Seigneur , il fera des merveilles ,
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.

Les fuites des méchans , tant soient-elles secretes ,
Quand il les poursuivra , n'auront point de cachettes ;
Aux lieux les plus profonds ils seront éclairés ;
Il verra sans effet leur honte se produire ,
Et rendra les desseins qu'ils feront , pour lui nuire ;
Aussi-tôt confondus comme délibérez.

La rigueur de ses loix , après tant de licence ,
Redonnera le cœur à la foible innocence ,
Que dedans la misere on faisoit envieillir.
A ceux qui l'oppressoient il ôtera l'audace ;
Et sans distinction de richesse ou de race ,
Tous de peur de la peine auront peur de faillir.

La terreur de son nom rendra nos villes fortes ;
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes ,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours.
Le fer mieux employé cultivera la terre ;
Et le peuple qui tremble aux frayeurs de la guerre ,
Si ce n'est pour danser , n'orra (*) plus de tambours.

Loïn des mœurs de son siècle il bannira les vices ,
L'oïfive nonchalance & les molles délices ,
Qui nous avoient portez jusqu'aux derniers hafards.

(*) *N'entendra.*

Les vertus reviendront de palmes couronnées ,
Et ses justes faveurs aux mérites données ,
Feront ressusciter l'excellence des arts.

La foi de ses ayeux , ton amour & ta crainte ,
Dont il porte dans l'ame une éternelle empreinte ,
D'actes de piété ne pourront l'affouvir.

Il étendra sa gloire autant que sa puissance ,
Et n'ayant rien si cher que ton obéissance ,
Où tu le fais regner , il te fera servir.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années ,
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des
pleurs.

Toute sorte de biens comblera nos familles ;
La moisson de nos champs lassera les faucilles ,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

La fin de tant d'ennuis dont nous fûmes la proie ,
Nous ravira les sens de merveille & de joie ;
Et d'autant que le monde est ainsi composé ,
Qu'une bonne fortune en craint une mauvaise ,
Ton pouvoir absolu , pour conserver notre aise ,
Conservera celui qui nous l'aura causé.

Quand un Roi fainéant , la vergogne des Princes ,
Laisant à ses flatteurs le soin de ses provinces ,
Entre les voluptez indignement s'endort ,
Quoique l'on dissimule , on en fait peu d'estime ;

114 P O É S I E S

Et si la vérité se peut dire sans crime ,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Mais ce Roi , des bons Rois l'éternel exemplaire ,
Qui de notre salut est l'ange tutélaire ,
L'infaillible refuge & l'affûré secours ,
Son extrême douceur ayant dompté l'envie ,
De quels jours assez longs peut-il borner sa vie ,
Que notre affection ne les juge trop cours ?

Nous voyons les esprits nez à la tyrannie ,
Ennuyez de couvrir leur cruelle manie ,
Tourner tous leurs conseils à notre affliction ;
Et lisons clairement dedans leur conscience ,
Que s'ils tiennent la bride à leur impatience ,
Nous n'en sommes tenus qu'à sa protection.

Qu'il vive donc , Seigneur , & qu'il nous fasse vivre !
Que de toutes ces peurs nos ames il délivre ;
Et rendant l'univers de son heur étonné ,
Ajoute chaque jour quelque nouvelle marque
Au nom qu'il s'est acquis du plus rare Monarque
Que sa bonté propice ait jamais couronné !

Cependant son Dauphin d'une vitesse prompte ,
Des ans de sa jeunesse accomplira le compte ;
Et suivant de l'honneur les aimables appas ,
De faits si renommez ourdira son histoire ,
Que ceux qui dedans l'ombre éternellement noire
Ignorent le soleil, ne l'ignoreront pas.

Par sa fatale main qui vangerà nos pertes,
L'Espagne pleurera ses provinces désertes,
Ses châteaux abattus & ses camps déconfits;
Et si de nos discords l'infâme vitupère
A pû la dérober aux victoires du père,
Nous la verrons captive aux triomphes du fils.

O D E

*Au sujet de l'attentat commis sur le Pont-neuf,
en la Personne de Henri le Grand, le 19 de
Décembre 1605, par Etienne de Lisle, pro-
cureur à Senlis. (*) 1606.*

QUE direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?
Lirez-vous, sans rougir de honte,
Que notre impiété surmonte

(*) Ce de Lisle se jettant sur le Roi, comme il passoit à cheval sur le Pont-neuf, le tira par son manteau qu'il fit tomber. Il fut pris aussi-tôt & mené à la Bastille, mais comme, par ses interrogatoires, il parut aliéné d'esprit, le Roi lui pardonna. Ménage.

Les faits les plus audacieux ,
Et les plus dignes du tonnerre
Qui firent jamais à la terre
Sentir la colere des cieux ?

O que nos fortunes prosperes
Ont un change bien apparent !
O que du siècle de nos peres
Le nôtre s'est fait différent !
La France , devant ces orages ,
Pleine de mœurs & de courages
Qu'on ne pouvoit assez louer ,
S'est faite aujourd'hui si tragique ,
Qu'elle produit ce que l'Afrique
Auroit vérgogne d'avoüer.

Quelles preuves incomparables
Peut donner un Prince de soi ,
Que les Rois les plus adorables
N'en quittent l'honneur à mon Roi.
Quelle terre n'est parfumée
Des odeurs de sa renommée !
Et qui peut nier qu'après Dieu ,
Sa gloire qui n'a point d'exemples ,
N'ait mérité que dans nos temples
On lui donne le second lieu ?

Qui ne sçait point qu'à sa vaillance
Il ne se peut rien ajouter ;
Qu'on reçoit de sa bienveillance

Tout ce qu'on en doit souhaiter ;
Et que si de cette Couronne ,
Que sa tige illustre lui donne
Les loix ne l'eussent revêtu ,
Nos peuples d'un juste suffrage
Ne pouvoient , sans faire naufrage ,
Ne l'offrir point à sa vertu ?

Toutefois , ingrats que nous sommes ,
Barbares & dénaturez ,
Plus qu'en ce climat où les hommes
Par les hommes sont dévorez ,
Toujours nous assaillons sa tête
De quelque nouvelle tempête ;
Et d'un courage forcené
Rejettant son obéissance ,
Lui défendons la jouissance
Du repos qu'il nous a donné.

La main de cet esprit farouche ,
Qui sorti des ombres d'enfer
D'un coup sanglant frappa sa bouche , (*)
A peine avoit laissé le fer ;
Et voici qu'un autre perfide ,
Où la même audace réside ,
(Comme si détruire l'Etat
Tenoit lieu de juste conquête ,)

(*) Jean Châtel.

De pareilles armes s'apprête
A faire un pareil attentat.

O soleil , ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculâs vers le matin ,
Et d'un émerveillable change
Te couchâs aux rives du Ganga :
D'où vient que ta sévérité
Moindre qu'en la faute d'Atrée ,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité ?

Non , non , tu luis sur le coupable ,
Comme tu fais sur l'innocent ;
Ta nature n'est point capable
Du trouble qu'une ame ressent ;
Tu dois ta flamme à tout le monde ;
Et ton allure vagabonde ,
Comme une servile action
Qui dépend d'une autre puissance ,
N'ayant aucune connoissance ,
N'a point aussi d'affection.

Mais , ô planète belle & claire
Je ne parle pas sagement ;
Le juste excès de la colère
M'a fait perdre le jugement.
Ce traître , quelque frénésie

Qui travaillât sa fantaisie ,
Eut encore assez de raison
Pour ne vouloir rien entreprendre ,
Bel astre , qu'il n'eût vû descendre
Ta lumière sous l'horizon.

Au point qu'il écuma sa rage ,
Le Dieu de Seine étoit dehors
A regarder croître l'ouvrage
Dont ce Prince embellit ses bords. (*)
Il se resserra tout à l'heure
Au plus bas lieu de sa demeure ;
Et ses Nymphes dessus les eaux ,
Toutes sans voix & sans haleine ,
Pour se cacher furent en peine
De trouver assez de roseaux.

La terreur des choses passées
A leurs yeux se ramentevant ,
Faisoit prévoir à leurs pensées
Plus de malheurs qu'auparavant ;
Et leur étoit si peu croyable ,
Qu'en cet accident effroyable ,
Personne les pût secourir ,
Que , pour en estre dégagées ,
Le ciel les auroit obligées ,
S'il leur eût permis de mourir.

(*) Cet Ouvrage étoit la grande Gallerie du Louvre.

Revenez , belles fugitives :
De quoi versez-vous tant de pleurs ?
Assûrez vos ames craintives ,
Remettez vos chapeaux de fleurs.
Le Roi vit , & ce misérable ,
Ce monstre vraiment déplorable ,
Qui n'avoit jamais éprouvé
Que peut un visage d'Alcide ,
A commencé le parricide ,
Mais il ne l'a pas achevé.

Pucelles , qu'on se réjouisse ;
Mettez-vous l'esprit en repos ;
Que cette peur s'évanouisse ,
Vous la prenez mal-à-propos ;
Le Roi vit , & les destinées
Lui gardent un nombre d'années
Qui fera maudire le fort
A ceux dont l'aveugle manie
Dresse des plans de tyrannie ,
Pour bâtir quand il sera mort.

O bienheureuse Intelligence !
Puissance , quiconque tu sois ,
Dont la fatale diligence
Préside à l'Empire François !
Toutes ces visibles merveilles
De soins , de peines & de veilles ,
Qui jamais ne t'ont pu lasser ,

N'ont-elles pas fait une histoire,
Qu'en la plus ingrate mémoire
L'oubli ne scauroit effacer ?

Ces Archers aux casques peintes
Ne peuvent pas n'estre surpris ,
Aiant à combattre les-feintes
De tant d'infideles esprits.
Leur présence n'est qu'une pompe ;
Avecque peu d'art on les trompe.
Mais de quelle d'extérité
Se peut déguiser une audace ,
Qu'en l'ame , aussi-tôt qu'en la face ,
Tu n'en fises la vérité ?

Grand Démon d'éternelle marque ,
Fais qu'il te souviennne toujours
Que tous nos maux en ce Monarque
Ont leur refuge & leur secours ;
Et qu'arrivant l'heure prescrite ,
Que le trépas , qui tout limite ,
Nous privera de sa valeur ,
Nous n'avons jamais eu d'allarmes
Où nous ayons versé des larmes
Pour une semblable douleur.

Je scais bien que par la justice ,
Dont la paix accroit le pouvoir ,
Il fait demeurer la malice

Aux bornes de quelque devoir ;
 Et que son invincible épée
 Sous telle influence est trempée ,
 Qu'elle met la frayeur par-tout ,
 Aussi-tôt qu'on la voit reluire.
 Mais quand le malheur nous veut nuire ,
 De quoi ne vient-il point à bout ?

Soit que l'ardeur de la prière
 Le tienne devant un autel ;
 Soit que l'honneur à la barrière
 L'appelle à débattre un cartel ;
 Soit que dans la chambre il médite ,
 Soit qu'aux bois la chasse l'invite :
 Jamais ne t'écarte si loin ,
 Qu'aux embûches qu'on lui peut tendre
 Tu ne sois prêt à le défendre ,
 Si-tôt qu'il en aura besoin.

Garde sa compagne fidelle ,
 Cette Reine , dont les bontez
 De notre foiblesse mortelle
 Tous les défauts ont surmontez.
 Fais que jamais rien ne l'ennuie ;
 Que toute infortune la fuie ;
 Et qu'aux roses de sa beauté ,
 L'age , par qui tout se consume ,
 Redonne contre sa coutume
 Les graces de la nouveauté.

Serre d'une étreinte si ferme
Le nœud de leurs chastes amours,
Que la seule mort soit le terme
Qui puisse en arrêter le cours.
Bénis les plaisirs de leur couche,
Et fais renaître de leur souche
Des scions si beaux & si verts,
Que de leur feuillage sans nombre
A jamais ils puissent faire ombre
Aux peuples de tout l'univers.

Sur-tout pour leur commune joie
Devide aux ans de leur Daupin,
A longs filets d'or & de soie,
Un bonheur qui n'ait point de fin.
Quelques vœux que fasse l'Envie,
Conserve-leur sa chere vie ;
Et tiens par elle ensevelis
D'une bonace continue
Les Aquilons, dont la venue
A garanti les fleurs de lis.

Conduis-le sous leur assurance
Promptement jusques au sommet
De l'inévitable espérance
Que son enfance leur promet.
Et pour achever leurs journées,
Que les oracles ont bornées
Dedans le Trône impérial,

Avant que le Ciel les appelle,
Fais leur ouïr cette nouvelle,
Qu'il a rasé l'Escorial.

S T A N C E S

Aux Dames pour les demi-Dieux Marins conduits par Neptune, dans le Caroussel des quatre Elémens, en Mars 1606. ()*

Ô ! Qu'une sagesse profonde
Aux aventures de ce monde
Préside souverainement ;
Et que l'audace est mal apprise
De ceux qui font une entreprise
Sans douter de l'événement !

Le renom que chacun admire
Du Prince qui tient cet Empire,
Nous avoit fait ambitieux
De mériter sa bienveillance,
Et donner à notre vaillance

(*) Ce Caroussel fut fait à l'occasion de l'accouchement de la Reine, qui le 20. de Février précédent, avoit mis au monde Mde Chrétienne ou Christins, depuis Duchesse de Savoye. Mém. de Bassompierre.

Le témoignage de ses yeux.

**Nos forces par-tout reconnues ,
Faisoient monter jusques aux nues
Les desseins de nos vanitez ;
Et voici qu'avecque des charmes ,
Un enfant qui n'avoit point d'armes
Nous a ravi nos libertez.**

**Belles merveilles de la terre ,
Doux sujets de paix & de guerre ,
Pouvons-nous avecque raison
Ne bénir pas les destinées ,
Par qui nos ames enchainées
Servent en si belle prison ?**

**L'aïse nouveau de cette vie
Nous ayant fait perdre l'envie
De nous en retourner chez nous ,
Soit notre gloire ou notre honte ,
Neptune peut bien faire compte
De nous laisser avecque vous.**

**Nous sçavons quelle obéissance
Nous oblige notre naissance
De porter à sa Royauté ;
Mais est-il ni crime ni blâme
Dont vous ne dispensiez une ame
Qui dépend de votre beauté ?**

Qu'il s'en aille à ses Néréides,
 Dedans ses cavernes humides,
 Et vive misérablement
 Confiné parmi ses tempêtes !
 Quant à nous étant où vous êtes
 Nous sommes en notre élément.

O D E

AU ROI HENRI LE GRAND

*Sur l'heureux succès du voyage de Sedan, entre-
 pris pour réduire le Duc de Bouillon, en Mars
 & Avril 1606.*

ENFIN après les tempêtes
 Nous voici rendus au port ;
 Enfin nous voyons nos têtes
 Hors de l'injure du sort.
 Nous n'avons rien qui menace
 De troubler notre bonace ;
 Et ces matieres de pleurs,
 Massacres, feux & rapines,
 De leurs funestes épines
 Ne gâteront plus nos fleurs.
 Nos prieres sont ouïes ;

Tout est reconcilié ;
Nos peurs sont évanouies ,
Sédan s'est humilié.
A peine il a vû le foudre
Parti pour le mettre en poudre ,
Que faisant comparaison
De l'espoir & de la crainte ,
Pour éviter la contrainte
Il s'est mis à la raison.

Qui n'eût crû que ses murailles ,
Que défendoit un Lion ,
Eussent fait des funérailles
Plus que n'en fit Ilion ?
Et qu'avant qu'estre à la fête
De si pénible conquête ,
Les champs se fussent vêtus
Deux fois de robe nouvelle ,
Et le fer eût en javelle
Deux fois les bleds abattus ?

Et toutefois , ô merveille !
Mon Roi , l'exemple des Rois ,
Dont la grandeur n'ont pareille
Fait qu'on adore ses loix ,
Accompagné d'un Génie ,
Qui les volontez manie ,
L'a scû tellement presser
D'obéir & de se rendre ,

Qu'il n'a pas eu pour le prendre
Loisir de le menacer.

Tel qu'à vagues épanduës
Marche un fleuve impétueux,
De qui les neiges fonduës
Rendent le cours furieux :
Rien n'est sûr en son rivage ,
Ce qu'il treuve il le ravage ;
Et traînant comme buissons
Les chênes & leurs racines ,
Ote aux campagnes voisines
L'espérance des moissons.

Tel , & plus épouvantable ,
S'en alloit ce Conquérant ,
A son pouvoir indomptable
Sa colere mesurant.

Son front avoit une audace
Telle que Mars en la Thrace ;
Et les éclairs de ses yeux
Etoient comme d'un tonnerre ,
Qui gronde contre la terre ,
Quand elle a fâché les cieux.

Quelle vaine résistance
A son puissant appareil ,
N'eût porté la pénitence
Qui suit un mauvais conseil ;
Et vû sa faute bornée

D'une

D'une châte infortunée ,
Comme la rébellion ,
Dont la fameuse folie
Fit voir à la Theffalie
Olympe sur Pélion !

Voyez comme en son courage ,
Quand on se range au devoir ,
La pitié calme l'orage
Que l'ire a fait émouvoir.
A peine fut réclamée
Sa douceur accoûtumée,
Que d'un sentiment humain
Frappé non moins que de charmes,
Il fit la paix , & les armes
Lui tomberent de la main.

Arriere , vaines chimeres
De haines & de rancueurs ;
Soupçons de choses ameres,
Éloignez-vous de nos cœurs.
Loin , bien loin , tristes pensées,
Où nos miseres passées
Nous avoient ensevelis.
Sous HENRI, c'est ne voir goutte ,
Que de révoquer en doute
Le salut des fleurs de lis.

O Roi , qui du rang des hommes
T'exceptes par ta bonté ,

Roi qui de l'âge où nous sommes
Tout le mal as surmonté :
Si tes labeurs d'où la France
A tiré sa délivrance ,
Sont écrits avecque foi ,
Qui fera si ridicule
Qu'il ne confesse qu'Hercule
Fut moins Hercule que toi ?

De combien de tragédies ,
Sans ton assuré secours ,
Étoient les trames ourdies
Pour ensanglanter nos jours !
Et qu'auroit fait l'innocence ,
Si l'outrageuse licence ,
De qui le souverain bien
Est d'opprimer & de nuire ,
N'eût treuvé pour la détruire
Un bras fort comme le tien ?

Mon Roi, connois ta puissance ;
Elle est capable de tout.
Tes desseins n'ont pas naissance
Qu'on en voit déjà le bout ;
Et la fortune amoureuse
De ta vertu généreuse ,
Treuve de si doux appas
A te servir & te plaire ,
Que c'est la mettre en colere

DE MALHERBE. Liv. II. 130
Que de ne l'employer pas.

Use de sa bienveillance,
Et lui donnes ce plaisir,
Qu'elle suive ta vaillance
A quelque nouveau desir.
Où que tes bannieres aillent,
Quoi que tes armes assaillent,
Il n'est orgueil endurci,
Que, brisé comme du verre,
A tes pieds elle n'attere,
S'il n'implore ta merci.

Je sçais bien que les oracles
Prédifent tous qu'à ton fils
Sont réservés les miracles
De la prise de Memphis;
Et que c'est lui, dont l'épée
Au sang barbare trempée,
Quelque jour apparoisant,
A la Grece qui soupire,
Fera décroître l'empire
De l'infidèle Croissant.

Mais tandis que les années
Pas à pas font avancer
L'âge où de ses destinées
La gloire doit commencer,
Que fais-tu, que d'une armée
A te vanger animée,

Tu ne mets dans le tombeau
Ces voisins, dont les pratiques
De nos rages domestiques
Ont allumé le flambeau ?

Quoique les Alpes chenuës
Les couvrent de toutes parts,
Et fassent monter aux nuës
Leurs effroyables remparts ;
Alors que de ton passage
On leur fera le message,
Qui verront-elles venir
Envoyé sous tes auspices,
Qu'aussi-tôt leurs précipices
Ne se laissent applanir ?

Crois-moi, contente l'envie
Qu'ont tant de jeunes guerriers
D'aller exposer leur vie
Pour t'acquérir des lauriers ;
Et ne tiens point ocieuses
Ces ames ambitieuses,
Qui jusques où le matin
Met les étoiles en fuite,
Oseront sous ta conduite
Aller quérir du butin.

Déjà le Tésin tout moine
Consulte de se cacher,
Voulant garantir sa corne,

Que tu lui dois arracher ;
Et le Pô , tombe certaine
De l'audace trop hautaine ,
Tenant baissé le menton
Dans sa caverne profonde ,
S'apprête à voir en son onde
Cheoir un autre Phaëton.

Va , Monarque magnanime ,
Souffre à ta juste douleur
Qu'en leurs rives elle imprime
Les marques de ta valeur.

L'astre , dont la course ronde
Tous les jours voit tout le monde ,
N'aura point achevé l'an ,
Que tes conquêtes ne rasent
Tout le Piémont , & n'écrasent
La couleuvre (*) de Milan.

Ce fera là que ma Lyre ,
Faisant son dernier effort ,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un Cygne près de sa mort ;
Et se rendant favorable
Ton oreille incomparable
Te forcera d'avouer ,
Qu'en l'aïse de la victoire
Rien n'est si doux que la gloire

(*) *Allusion aux armes du Duché de Milan.*

De se voir si bien louer.

Il ne faut pas que tu penses
Trouver de l'éternité
En ces pompeuses dépenses
Qu'invente la vanité :
Tous ces chefs-d'œuvres antiques
Ont à peine leurs reliques.
Par les Muses seulement,
L'homme est exempt de la Parque ;
Et ce qui porte leur marque
Demeure éternellement.

Par elles traçant l'Histoire
De tes faits laborieux ,
Je défendrai ta mémoire
Du trépas injurieux ;
Et quelque assaut que te fasse
L'oubli , par qui tout s'efface ,
Ta louange dans mes vers
D'amarante couronnée ,
N'aura sa fin terminée
Qu'en celle de l'univers.



CHANSON

Faite conjointement avec la Duchesse de Bellegarde & le Marquis de Racan. 1606.

QU'AUTRES que vous soient desirées,
Qu'autres que vous soient adorées,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit des beautez pareilles
A vous, merveille des merveilles,
Cela ne se peut nullement.

Que chacun sous votre puissance
Captive son obéissance,
Cela se peut facilement :
Mais qu'il soit un amour si forte
Que celle-là que je vous porte,
Cela ne se peut nullement.

Que le fâcheux nom de cruelles
Semble doux à beaucoup de belles,
Cela se peut facilement :
Mais qu'en leur ame treuve place
Rien de si froid que votre glace,
Cela ne se peut nullement.

Qu'autres que moi soient misérables

Par vos rigueurs inexorables ,
Cela se peut facilement :
Mais que la cause de leurs plaintes
Porte de si vives atteintes ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'on serve bien , lorsque l'on pense
En recevoir la récompense ,
Cela se peut facilement :
Mais qu'une autre foi que la mienne
N'espere rien & se maintienne ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'à la fin la raison essaie
Quelque guérison à ma plaie ,
Cela se peut facilement :
Mais que d'un si digne servage
La remontrance me dégage ,
Cela ne se peut nullement.

Qu'en ma seule mort soient finies
Mes peines & vos tyrannies ,
Cela se peut facilement :
Mais que jamais par le martyre
De vous servir je me retire ,
Cela ne se peut nullement.

STANCES

*Pour M. le Duc de Bellegarde, à une femme qui
s'étoit imaginé qu'il étoit amoureux d'elle.*

1606.

PHILIS qui me voit le teint blême,
Les sens ravis hors de moi-même,
Et les yeux trempés tout le jour,
Cherchant la cause de ma peine,
Se figure, tant elle est vaine,
Qu'elle m'a donné de l'amour.

Je suis marri que la colere
Me porte jusqu'à lui déplaire;
Mais pourquoi ne m'est-il permis
De lui dire qu'elle s'abuse,
Puisqu'à ma honte elle s'accuse
De ce qu'elle n'a point commis?

En quelle école n'importe
Auroit-elle appris la merveille
De si bien charmer ses appas,
Que je pûsse la trouver belle,
Pâlir, transir, languir pour elle,
Et ne m'en appercevoir pas?

•! qu'il me seroit desirable

Que je ne fusse misérable
 Que pour être en telle prison !
 Mon mal ne m'étonneroit gueres ,
 Et les herbes les plus vulgaires
 M'en donneroient la guérison.

Mais , ô rigoureuse aventure !
 Un chef-d'œuvre de la nature ,
 Au lieu du monde le plus beau ,
 Tient ma liberté si bien close ,
 Que le mieux que je m'en propose ,
 C'est d'en sortir par le tombeau.

Pauvre PHILIS mal avisée ,
 Cessez de servir de risée ,
 Et souffrez que la vérité
 Vous témoigne votre ignorance ,
 Afin que perdant l'espérance ,
 Vous perdiez la témérité.

C'est de Glicere que procedent
 Tous les ennuis qui me possèdent ,
 Sans remede & sans reconfort.
 Glicere fait mes destinées ;
 Et , comme il lui plaît , mes années
 Sont ou près ou loin de la mort.

C'est bien un courage de glace ,
 Où la pitié n'a point de place ,
 Et que rien ne peut émouvoir.

Mais quelque défaut que j'y blâme,
Je ne puis l'ôter de mon ame,
Non plus que vous y recevoir.

SONNET

AU ROI HENRI LE GRAND. (*)

1607.

JE le connois, DESTINS, vous avez arrêté
Qu'aux deux fils de mon Roi se partage la terre,
Et qu'après le trépas ce miracle de guerre
Soit encore effroyable en sa postérité.

Leur courage aussi grand que leur prospérité
Tous les forts orgueilleux brisera comme verre;
Et qui de leurs combats attendra le tonnerre,
Aura le châtement de sa témérité.

Le cercle imaginé qui de même intervalle
Du Nord & du Midi les distances égale, (§)
De pareille grandeur bornera leur pouvoir.

(*) *A l'occasion de la naissance du second fils d'Henri IV, N. Duc d'Orléans, né le 6 d'Avril 1607 & mort en 1611. C'est le même dont on lit l'Épigramme Liv. III.*

(§) *L'Équateur.*

Mais étant fils d'un pere où tant de gloire abonde,
 Pardonnez-moi, DESTINS, quoi qu'ils puissent
 avoir,
 Vous ne leur donnez rien, s'ils n'ont chacun un
 monde.

S O N N E T

AU ROI HENRI LE GRAND.

1607 ou 1608.

MON ROI, s'il est ainsi que des choses futures
 L'école d'Apollon apprend la vérité,
 Quel ordre merveilleux de belles aventures
 Va combler de lauriers votre postérité !

Que vos jeunes Lions vont amasser de proie,
 Soit qu'aux rives du Tage ils portent leurs combats,
 Soit que de l'Orient mettant l'Empire bas
 Ils veulent rebâtir les murailles de Troie ! (*)

Ils seront malheureux seulement en un point :
 C'est que, si leur courage à leur fortune joint
 Avoit assujetti l'un & l'autre hémisphère,

(*) *Allusion à l'ancienne fable qui fait descendre les François d'un prétendu fils d'Hector nommé Francus ou Francion.*

Votre gloire est si grande en la bouche de tous ,
Que toujours on dira qu'ils ne pouvoient moins faire,
Puisqu'ils avoient l'honneur d'estre sortis de vous.

CHANSON

Sur le départ de la Vicomtesse d'Auchy. ()*

1668.

ILs s'en vont ces Rois de ma vie ,

Ces yeux , ces beaux yeux ,
Dont l'éclat fait pâlir d'envie
Ceux même des cieux.

DIEUX , *amis de l'innocence ,*
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?

Elle s'en va cette merveille ,
Pour qui nuit & jour ,
Quoi que la raison me conseille ,
Je brûle d'amour.

DIEUX , *amis de l'innocence ,*

(*) *Charlotte des Ursins. C'est la Calliste du troisième Livre des Lettres de Malherbe. On a d'elle une Paraphrase sur l'Épître de S. Paul aux Hébreux.*

*Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?*

En quel effroi de solitude
Asez écarté
Mettrai-je mon inquiétude.
En sa liberté ?

*DIEUX, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?*

Les affligés ont en leur peine
Recours à pleurer :
Mais quand mes yeux seroient fontaine
Que puis-je espérer ?

*DIEUX, amis de l'innocence,
Qu'ai-je fait pour mériter
Les ennuis où cette absence
Me va précipiter ?*



O D E

*A M. le Duc de Bellegarde , grand Écuyer de
France. 1608.*

A La fin c'est trop de silence

En si beau sujet de parler :

Le mérite qu'on veut celer ,

Souffre une injuste violence.

BELLEGARDE , unique support

Où mes vœux ont treuvé leur port ,

Que tarde ma paresse ingratae ,

Que déjà ton bruit nompareil

Aux bords du Tage & de l'Euftrate

N'a vû l'un & l'autre soleil ?

Les Muses hautaines & braves

Tiennent le flater odieux ,

Et comme parentes des Dieux

Ne parlent jamais en esclaves.

Mais auffi ne font-elles pas

De ces beautez dont les appas

Ne font que rigueur & que glace ;

Et de qui le cerveau léger ,

Quelque service qu'on leur fasse ,

Ne se peut jamais obliger.

La vertu , qui de leur étude
 Est le fruit le plus précieux
 Sur tous les actes vicieux
 Leur fait haïr l'ingratitude ;
 Et les agréables chansons ,
 Par qui leurs doctes nourrifions
 Sçavent charmer les destinées ,
 Récompensent un bon accueil ,
 De loüanges que les années
 Ne mettent point dans le cercueil.

Les tiennes par moi publiées ,
 (Je le jure sur les autels)
 En la mémoire des mortels
 Ne feront jamais oubliées ;
 Et l'éternité que promet
 La montagne au double sommet
 N'est que mensonge & que fumée ,
 Ou je rendrai cet univers
 Amoureux de ta renommée ,
 Autant que tu l'es de mes vers.

Comme en cueillant une guirlande
 L'homme est d'autant plus travaillé
 Que le parterre est émaillé
 D'une diversité plus grande :
 Tant de fleurs de tant de côtez
 Faisant paroître en leurs beautez ,
 L'artifice de la nature ,

Qu'il

Qu'il tient suspendu son desir ,
Et ne sçait en cette peinture
Ni que laisser ni que choisir.

Ainsi quand pressé de la honte
Dont me fait rougir mon devoir ,
Je veux une œuvre concevoir
Qui pour toi les âges surmonte ,
Tu me tiens les sens enchantez
De tant de rares qualitez ,
Où brille un excès de lumiere ,
Que plus je m'arrête à penser
Laquelle fera la premiere ,
Moins je sçais par où commencer.

Si nommer en son parentage
Une longue suite d'ayeux (*)
Que la gloire a mis dans les cieux ,
Est réputé grand avantage ;
De qui n'est-il point reconnu
Que toujours les tiens ont reçu
Les charges les plus honorables ,
Dont le mérite & la raison ,
Quand les Destins sont favorables ,
Parent une illustre maison ?

(*) *Le Duc de Bellegarde étoit de la Maison de saint Lari , (c. d. d. suivant les titres Latins , de S. Hilaire , de Sancto Hilario ,) Le Maréchal de Bellegarde étoit son oncle.*

Qui ne sçait de quelles tempêtes
Leur fatale main autrefois ,
Portant la foudre de nos Rois ,
Des Alpes a battu les têtes ? (*)
Qui n'a vû deffous leurs combats
Le Pô mettre les cornes bas ;
Et les peuples de ses deux rives ,
Dans la frayeur ensevelis ,
Laisser leurs dépouilles captives
A la merci des fleurs de lis ?

Mais de chercher aux sépultures
Des témoignages de valeur ,
C'est à ceux qui n'ont rien du leur
Estimable aux races futures ;
Non pas à toi , qui revêtu
De tous les dons que la Vertu
Peut recevoir de la Fortune ,
Connois ce qui vraiment est bien ,
Et ne veut pas , comme la Lune ,
Luire d'autre feu que du tien.

Quand le monstre infâme d'Envie ,
A qui rien de l'autrui ne plait ,
Tout lâche & perfide qu'il est ,
Jette les yeux dessus ta vie ,

(*) Ceci regarde le Maréchal de Termes allié à la
Maison de Bellegarde.

DE MALHERBE. Liv. II. 147

Et te voit emporter le prix
Des grands cœurs & des beaux esprits,
Dont aujourd'hui la France est pleine ;
Est-il pas contraint d'avouer,
Qu'il a lui-même de la peine
A s'empêcher de te louer ?

Soit que l'honneur de la carrière
T'appelle à monter un cheval,
Soit qu'il se présente un rival,
Pour la lice ou pour la barrière ;
Soit que tu donnes ton loisir
A prendre quelque autre plaisir,
Éloigné des molles délices :
Qui ne sçait que toute la Cour,
A regarder tes exercices
Comme à des théâtres accourt ?

Quand tu passas en Italie,
Où tu fus querir pour ton Roi
Ce joyau d'honneur & de foi
Dont l'Arne à la Seine s'allie ;
Thétis ne suivit-elle pas
Ta bonne grace & tes appas
Comme un objet émerveillable,
Et jura qu'avecque Jason
Jamais Argonaute semblable
N'alla conquérir la Toison ?

Tu menois le blond Hyménée,

Qui devoit solennellement
De ce fatal accouplement
Célébrer l'heureuse journée.
Jamais il ne fut si paré :
Jamais en son habit doré
Tant de richesses n'éclaterent.
Toutefois les Nymphes du lieu ,
Non sans apparence , douterent
Qui de vous deux étoit le Dieu.

De combien de pareilles marques ,
Dont on ne peut me démentir ,
Ai-je de quoi te garantir
Contre les menaces des Parques !
Si ce n'est qu'un si long discours
A de trop pénibles détours ,
Et qu'à bien dispenser les choses ,
Il faut mêler pour un guerrier
A peu de myrthe & peu de roses
Force palme & force laurier.

Achille étoit haut de corsage ,
L'or éclatoit en ses cheveux ;
Et les dames avecque vœux
Soupiroient après son visage.
Sa gloire à danser & chanter ,
Tirer de l'arc , sauter , lutter ,
A nulle autre n'étoit seconde :

Mais s'il n'eût rien eu de plus beau ,
Son nom qui vole par le monde ,
Seroit-il pas dans le tombeau ?

S'il n'eût par un bras homicide ,
Dont rien ne repouffoit l'effort ,
Sur Ilion vangé le tort

Qu'avoit reçu le jeune Atride :
De quelque adresse qu'au giron
Ou de Phénix , ou de Chiron ,
Il eût fait son apprentissage ,
Notre âge auroit-il aujourd'hui
Le mémorable témoignage
Que la Grece a donné de lui ?

C'est aux magnanimes exemples ,
Qui sous la bannière de Mars
Sont faits au milieu des hazards ,
Qu'il appartient d'avoir des temples ;
Et c'est avecque ces couleurs ,
Que l'histoire de nos malheurs
Marquera si bien ta mémoire ,
Que tous les siècles à venir
N'auront point de nuit assez noire ,
Pour en cacher le souvenir.

En ce long temps, où les manies ,
D'un nombre infini de mutins ,
Pouffez de nos mauvais destins ,

Ont affouvi leurs félonnies ,
Par quels faits d'armes valeureux ,
Plus que nul autre aventureux ,
N'as-tu mis ta gloire en estime ;
Et déclaré ta passion
Contre l'espoir illégitime
De la rebelle ambition !

Tel que d'un effort difficile
Un fleuve au travers de la mer ,
Sans que son goût devienne amer ,
Passe d'Elite en la Sicile :
Ses flots , par moyens inconnus ,
En leur douceur entretenus
Aucun mélange ne reçoivent ,
Et dans Syracuse arrivant
Sont treuvez de ceux qui les boivent
Aussi peu salez que devant.

Tel entre ces esprits tragiques ,
Ou plutôt Démons insensez ,
Qui de nos dommages passez
Tramoient les funestes pratiques ,
Tu ne t'es jamais diverti
De suivre le juste parti ;
Mais blâmant l'impure licence
De leurs déloyales humeurs ,
As toujours aimé l'innocence ,
Et pris plaisir aux bonnes mœurs.

Depuis que pour sauver sa terre ,
Mon Roi , le plus grand des humains ,
Eut laissé partir de ses mains
Le premier trait de son tonnerre ,
Jusqu'à la fin de ses exploits ,
Que tout eût reconnu ses loix ,
A-t-il jamais défait armée ,
Pris ville , ni forcé rempart ,
Où ta valeur accoutumée
N'ait eu la principale part ?

Soit que près de Seine & de Loire
Il pavât les plaines de morts ,
Soit que le Rhône outre ses bords
Lui vît faire éclater sa gloire ,
Ne l'as-tu pas toujours suivi ?
Ne l'as-tu pas toujours servi ,
Et toujours par dignes ouvrages
Témoigné le mépris du sort
Que sçait imprimer aux courages
Le soin de vivre après la mort ?

Mais quoi ! ma barque vagabonde
Et dans les Syrtes bien avant ,
Ét le plaisir la décevant ,
Toujours l'emporte au gré de l'onde .
BELLEGARDE , les matelots
Jamais ne méprisent les flots ,
Quelque phare qui les éclaire :

Je ferai mieux de relâcher ,
Et borner le soin de te plaire ,
Par la crainte de te fâcher.

L'unique but où mon attente
Croit avoir raison d'aspirer ,
C'est que tu veuilles m'assurer
Que mon offrande te contente.
Donne-m'en d'un *clin* de tes yeux
Un témoignage gracieux ;
Et si tu la trouves petite ,
Ressouviens-toi qu'une action
Ne peut avoir peu de mérite ,
Ayant beaucoup d'affection.

Ainsi de tant d'or & de soie
Ton âge dévide son cours ,
Que tu reçoives tous les jours
Nouvelles matieres de joie ;
Ainsi tes honneurs fleurissans
De jour en jour aillent croissans ,
Malgré la fortune contraire ;
Et ce qui les fais trébucher ,
De toi ni de TERMES , ton frere ,
Ne puisse jamais approcher.

Quand la faveur à pleines voiles ,
Toujours compagne de vos pas ,
Vous feroit devant le trépas
Avoir le front dans les étoiles ,

Et remplir de votre grandeur
Ce que la terre a de rondeur :
Sans être menteur , je puis dire
Que jamais vos prospéritez
N'iront jusques où je désire ,
Ni jusques où vous méritez.

S O N N E T

A M. de Flurance , sur son livre de l'Art d'embellir. () 1608.*

V OYANT ma CALISTE si belle ,
Que l'on n'y peut rien désirer ,

(*) Livre tout moral dont l'objet est déterminé par le titre : L'Art d'embellir tiré du sens de ce sacré Paradoxe , la sagesse de la personne embellit sa face , étendu en toute sorte de beauté & es moyens de faire que le corps retire en effet son embellissement des belles qualités de l'ame , dédié à la Reyne , par le sieur de Flurance-Rivault. Paris 1608. Cet Auteur étoit de Laval. Il fit d'abord profession des armes , fut fait par Henry IV , Gentilhomme de sa Chambre , puis Souprécepteur de Louis XIII. & son Lecteur en Mathématiques : ensuite après la mort de Desyveaux & de Nicolas Lefebvre qui furent successivement Précepteurs du Roy , il obtint cette place. Il mourut à Tours au mois de Janvier 1616 , âgé de 45 ans.

Je ne me pouvois figurer
Que ce fût chose naturelle.

J'ignorois qui ce pouvoit être
Qui lui coloroit ce beau teint,
Où l'Aurore même n'atteint,
Quand elle commence de naître.

Mais, FLURANCE, ton docte écrit
M'ayant fait voir qu'un bel esprit
Est la cause d'un beau visage ;

Ce ne m'est plus de nouveauté,
Puisqu'elle est parfaitement sage,
Qu'elle soit parfaite en beauté.

S O N N E T

Sur l'absence de la Vicomtesse d'Auchy. 1608.

QUEL astre malheureux ma fortune a bâtie ?
A quelles dures loix m'a le ciel attaché,
Que l'extrême regret ne m'ait point empêché
De me laisser résoudre à cette départie ?

Quelle sorte d'ennuis fut jamais ressentie
Égale au déplaisir dont j'ai l'esprit touché ?
Qui vit jamais coupable expier son péché,

D'une douleur si forte & si peu divertie.

On doute en quelle part est le funeste lieu
Que réserve aux Damnez la justice de Dieu,
Et de beaucoup d'avis la dispute en est pleine.

Mais, sans estre sçavant & sans philosopher,
(Amour en soit loué,) je n'en suis point en peine:
Où CALISTE n'est point, c'est-là qu'est mon enfer.

STANCES

Pour la même. 1608.

LAISSE-moi, RAISON importune,
Cesse d'affliger mon repos,
En me faisant mal à propos
Désespérer de ma fortune;
Tu perds tems de me secourir,
Puisque je ne veux point guérir.

Si l'Amour en tout son Empire,
Au jugement des beaux esprits,
N'a rien qui ne quitte le prix
A celle pour qui je soupire;
D'où vient que tu me veux ravir
L'aïse que j'ai de la servir?

A quelles roses ne fait honte
De son teint la vive fraîcheur ?
Quelle neige à tant de blancheur
Que sa gorge ne la surmonte ?
Et quelle flamme luit aux cieux
Claire & nette comme ses yeux ?

Soit que de ses douces merveilles
Sa parole enchante les sens ,
Soit que sa voix de ses accens
Frappe les cœurs par les oreilles ,
A qui ne fait-elle avoüer
Qu'on ne la peut assez louer ?

Tout ce que d'elle on me peut dire ,
C'est que son trop chaste penser ,
Ingrat à me récompenser ,
Se moquera de mon martyre :
Supplice qui jamais ne faut
Aux desirs qui volent trop haut.

Je l'accorde , il est véritable ,
Je devois bien moins désirer :
Mais mon humeur est d'aspirer
Où la gloire est indubitable.
Les dangers me font des appas :
Un bien sans mal ne me plaît pas.

Je me rends donc sans résistance
A la merci d'elle & du Sort ;

Auffi-bien par la seule mort
Se doit faire la pénitence
D'avoir osé délibérer
Si je la devois adorer.

S O N N E T

Pour la même. 1608.

IL n'est rien de si beau comme CALISTE est belle,
C'est une œuvre où Nature a fait tous ses efforts ;
Et notre âge est ingrat qui voit tant de trésors ,
S'il n'éleve à sa gloire une marque éternelle.

La clarté de son teint n'est pas chose mortelle :
Le baume est dans sa bouche , & les roses dehors ;
Sa parole & sa voix ressuscitent les morts ,
Et l'art n'égale point sa douceur naturelle.

La blancheur de sa gorge éblouit les regards ;
Amour est dans ses yeux , il y trempe ses dards ,
Et la fait reconnoître un miracle visible.

En ce nombre infini de graces & d'appas ,
Qu'en dis-tu , ma Raison ? Crois-tu qu'il soit possible
D'avoir du jugement , & ne l'adorer pas ?

S T A N C E S

Sur l'éloignement prochain de la Comtesse de La Roche, ou de la Vicomtesse d'Auchy. 1608.

LE dernier de mes jours est dessus l'horizon ;
 Celle dont mes ennuis avoient leur guérison
 S'en va porter ailleurs ses appas & ses charmes.
 Je fais ce que je puis , l'en pensant divertir ;
 Mais tout m'est inutile , & semble que mes larmes
 Excitent sa rigueur à la faire partir.

Beaux yeux , à qui le ciel & mon consentement ,
 Pour me combler de gloire , ont donné justement
 Dessus mes volontez un empire suprême ,
 Que ce coup m'est sensible , & que tout à loisir
 Je vais bien éprouver qu'un déplaisir extrême
 Est toujours à la fin d'un extrême plaisir !

Quel tragique succès ne dois-je redouter
 Du funeste voyage où vous m'allez ôter
 Pour un terme si long tant d'aimables délices ;
 Puisque votre présence étant mon élément ,
 Je pense estre aux enfers & souffrir leurs supplices ,
 Lorsque je m'en sépare une heure seulement !
 Au moins si je voyois cette fiere beauté ,

Préparant son départ , cacher sa cruauté
Dessous quelque tristesse , ou feinte , ou véritable ;
L'espoir qui volontiers accompagne l'amour ,
Soulageant ma langueur , la rendroit supportable ,
Et me consoleroit jusques à son retour.

Mais quel aveuglement me le fait désirer ?
Avec quelle raison me puis-je figurer
Que cette ame de roche une grace m'octroie ;
Et qu'ayant fait dessein de ruiner ma foi ,
Son humeur se dispose à vouloir que je croie
Quelle a compassion de s'éloigner de moi ?

Puis étant son mérite infini comme il est ,
Dois-je pas me résoudre à tout ce qui lui plaît ,
Quelques loix qu'elle fasse & quoi qu'il m'en avienne ,
Sans faire cette injure à mon affection ,
D'appeller sa douleur au secours de la mienne ,
Et chercher mon repos en son affliction ?

Non , non , qu'elle s'en aille à son contentement ,
Ou dure ou pitoyable , il n'importe comment.
Je n'ai point d'autre vœu que ce qu'elle souhaite :
Et quand de mes travaux je n'aurois jamais rien ,
Le sort en est jetté , l'entreprise en est faite ,
Je ne sçaurois brûler d'autre feu que le sien.

Je ne ressemble point à ces foibles esprits ,
Qui bientôt délivrez , comme ils sont bientôt pris ,
En leur fidélité n'ont rien que du langage ;

Toute sorte d'objets les touche également.
 Quant à moi , je dispute avant que je m'engage :
 Mais quand je l'ai promis , j'aime éternellement.

S O N N E T

A la Vicomtesse d'Auchy. 1608.

BEAUTÉ , de qui la grace étonne la nature ,
 Il faut donc que je cede à l'injure du Sort ,
 Que je vous abandonne , & loin de votre port
 M'en aille au gré du vent suivre mon aventure.

Il n'est ennui si grand que celui que j'endure ;
 Et la seule raison qui m'empêche la mort ,
 C'est le doute que j'ai que ce dernier effort
 Ne fût mal employé pour une ame si dure.

CALISTE , où pensez-vous ? Qu'avez-vous entrepris ?
 Vous résoudrez-vous point à borner ce mépris ,
 Qui de ma patience indignement se jouë ?

Mais, ô de mon erreur étrange nouveauté !
 Je vous souhaite douce , & toutefois j'avouë
 Que je dois mon salut à votre cruauté.

SONNET

S O N N E T

Fait à Fontainebleau, sur l'absence de la même.

1608.

BEAUX & grands bâtimens d'éternelle structure
Superbes de matiere & d'ouvrages divers,
Où le plus digne Roi qui soit en l'univers,
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc & beaux jardins, qui dans votre clôture
Avez toujours des fleurs & des ombrages verts,
Non sans quelque Démon qui défend aux hyvers
D'en effacer jamais l'agréable peinture ;

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs,
Bois, fontaines, canaux, si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage triste :

Ce n'est point qu'en effet vous n'ayez des appas.
Mais quoi que vous ayez, vous n'avez point **CALISTE**,
Et moi je ne vois rien quand je ne la vois pas.

S O N N E T

*Sur le même sujet que le précédent, & fait sans
doute au même lieu. 1608.*

CALISTE, en cet exil j'ai l'ame si gênée,
Qu'au tourment que je souffre il n'est rien de pareil;
Et ne sçaurois ouïr ni raison ni conseil,
Tant je suis dépité contre ma destinée.

J'ai beau voir commencer & finir la journée :
En quelque part des cieux que luise le soleil,
Si le plaisir me fuit, aussi fait le sommeil,
Et la douleur que j'ai n'est jamais terminée.

Toute la Cour fait cas du séjour où je suis,
Et pour y prendre goût, je fais ce que je puis :
Mais j'y deviens plus sec, plus j'y vois de verdure

En ce piteux état si j'ai du reconfort,
C'est, ô rare Beauté ! que vous êtes si dure,
Qu'autant près, comme loin, je n'attens que la mort.

S O N N E T

A la même. 1608.

C'EST fait, belle CALISTE, il n'y faut plus penser;
Il se faut affranchir des loix de votre empire.
Leur rigueur me dégoûte, & fait que je soupire
Que ce qui s'est passé n'est à recommencer.

Plus en vous adorant je me pense avancer,
Plus votre cruauté, qui toujours devient pire,
Me défend d'arriver au bonheur où j'aspire,
Comme si vous servir étoit vous offenser.

Adieu donc, ô Beauté, des beautés la merveille!
Il faut qu'à l'avenir ma raison me conseille,
Et dispose mon ame à se laisser guérir.

Vous m'étiez un trésor aussi cher que la vie:
Mais puisque votre amour ne se peut acquérir,
Comme j'en pers l'espoir, j'en veux perdre l'envie.



 S T A N C E S

A Madame la Princesse de Conty, () pour
M. le Duc de Bellegarde. 1608.*

DURE contrainte de partir,
A quoi je ne puis consentir,
Et dont je ne m'ose défendre,
Que ta rigueur a de pouvoir ;
Et que tu me fais bien apprendre
Quel tyran c'est que le devoir !

J'aurai donc nommé ces beaux yeux
Tant de fois mes Rois & mes Dieux,
Pour aujourd'hui n'en tenir compte ;
Et permettre qu'à l'avenir
On leur impute cette honte
De n'avoir sçû me retenir ?

Ils auront donc ce déplaisir,
Que je meurs après un desir
Où la vanité me convie ;
Et qu'ayant juré si souvent
D'être auprès d'eux toute ma vie,
Mes sermens s'en aillent au vent ?

(*) Fille de Henry Duc de Guise, dit le Balafre.

Vraiment je puis bien avoüer
Que j'aurois tort de me louer
Par dessus le reste des hommes ;
Je n'ai point d'autre qualité
Que celle du siècle où nous sommes ,
La fraude & l'infidélité.

Mais , à quoi tendent ces discours ,
O Beauté , qui de mes amours
Etes le port & le naufrage ?
Ce que je dis contre ma foi ,
N'est-ce pas un vrai témoignage
Que je suis déjà hors de moi ?

Votre esprit , de qui la beauté
Dans la plus sombre obscurité
Se fait une insensible voie ,
Ne vous laisse pas ignorer
Que c'est le comble de ma joie
Que l'honneur de vous adorer.

Mais pourrois-je n'obéir pas
Au Destin , de qui le compas
Marque à chacun son aventure ;
Puisqu'en leur propre adverfité
Les Dieux , tout-puissans de nature ,
Cedent à sa nécessité ?

Pour le moins j'ai ce reconfort ,
Que les derniers traits de la mort

Sont peints en mon visage blême,
 Et font voir assez clair à tous,
 Que c'est m'arracher à moi-même
 Que de me séparer de vous.

Un lâche espoir de revenir
 Tâche en vain de m'entretenir,
 Ce qu'il me propose m'irrite ;
 Et mes vœux n'auront point de lieu ;
 Si par le trépas je n'évite
 La douleur de vous dire adieu.

S O N N E T

*À l'occasion de la Goutte dont Henri le Grand fut
 attaqué, au mois de Janvier 1609.*

Q UOI donc! c'est un arrêt qui n'épargne personne
 Que rien n'est ici-bas heureux parfaitement ;
 Et qu'on ne peut au monde avoir contentement,
 Qu'un funeste malheur aussi-tôt n'empoisonne ?

La santé de mon Prince en la guerre étoit bonne,
 Il vivoit aux combats comme en son élément ;
 Depuis que dans la paix il regne absolument,
 Tous les jours la douleur quelque atteinte lui donne.

D I E U X , à qui nous devons ce miracle des Rois,

D E M A L H E R B E. Liv. II. 167
Qui du bruit de sa gloire & de ses justes loix
Invite à l'adorer tous les yeux de la terre ;

Puisque seul , après vous, il est notre soutien ,
Quelques malheureux fruits que produise la guerre,
N'ayons jamais la paix , & qu'il se porte bien ?

S T A N C E S

*De la Renommée au Roi Henri le Grand , dans le
Ballet de la Reine , dansé au mois de Mars
1609.*

PLEINE de langues & de voix ,
O R O I, le miracle des Rois ,
Je viens de voir toute la terre ,
Et publier en ses deux bouts ,
Que pour la paix ni pour la guerre
Il n'est rien de pareil à vous.

Par ce bruit je vous ai donné
Un renom , qui n'est terminé
Ni de fleuve , ni de montagne ;
Et par lui j'ai fait désirer
A la troupe que j'accompagne
De vous voir & vous adorer.

Ce sont douze rares Beautés ,

Qui de si dignes qualités
Tirent un cœur à leur service,
Que leur souhaiter plus d'appas,
C'est vouloir avec injustice
Ce que les ciëux ne peuvent pas.

L'Orient qui de leurs aïeux
Sçait les titres ambitieux,
Donne à leur sang un avantage
Qu'on ne leur peut faire quitter,
Sans estre issu du parentage,
Ou de vous, ou de Jupiter.

Tout ce qu'à façonner un corps
Nature assemble de trésors
Est en elles sans artifice ;
Et la force de leurs esprits,
D'où jamais n'approche le vice,
Fait encore accroître leur prix.

Elles souffrent bien que l'Amour
Par elles fasse chaque jour
Nouvelles preuves de ses charmes ;
Mais si-tôt qu'il les veut toucher,
Il reconnoît qu'il n'a point d'armes
Qu'elles ne fassent reboucher.

Loin des vaines impressions
De toutes folles passions,
La vertu leur apprend à vivre,
Et dans la Cour leur fait des loix.

Que Diane auroit peine à suivre
Au plus grand silence des bois.

Une Reine qui les conduit
De tant de merveilles relate,
Que le soleil qui tout surmonte,
Quand même il est plus flamboyant,
S'il étoit sensible à la honte,
Se cacheroit en la voyant.

Aussi le temps à beau courir,
Je la ferai toujours fleurir
Au rang des choses éternelles ;
Et non moins que les Immortels,
Tant que mon dos aura des ailes,
Son image aura des autels.

GRAND ROI, faites-leur bon accueil
Loïez leur magnanime orgueil
Que vous seul avez fait ployable ;
Et vous acquérez sagement,
Afin de me rendre croyable,
La faveur de leur jugement.

Jusqu'ici vos faits glorieux
Peuvent avoir des envieux :
Mais quelles ames si farouches
Oseront douter de ma foi,
Quand on verra leurs belles bouches
Les raconter avecque moi ?

 S T A N C E S

*Pour Henri le Grand , sous le nom d' Alcandre ,
 au sujet de l'absence de la Princesse de Condé ,
 (*) sous le nom d'Oranthe.*

1609.

DONC cette merveille des cieux ,
 Parce qu'elle est chere à mes yeux ,
 En fera toujours éloignée ;
 Et mon impatiente amour ,
 Par tant de larmes témoignée ,
 N'obtiendra jamais son retour !

Mes vœux donc ne servent de rien !
 Les Dieux ennemis de mon bien ,
 Ne veulent plus que je la voye ;
 Et semble que de rechercher
 Qu'ils me permettent cette joye ,

(*) *Charlotte Marguerite de Montmorency , femme de
 Henri de Bourbon , premier Prince du Sang , & fille du
 dernier Connétable de Montmorency. Comme Henry IV.
 en étoit amoureux , M. le Prince avoit quitté la Cour
 qui se tenoit alors à Fontainebleau , pour se retirer à
 Moret avec la Princesse,*

Les invite à me l'empêcher.

O Beauté, reine des beautez !
Seule de qui les volontez
Président à ma destinée ,
Pourquoi n'est comme la Toison
Votre conquête abandonnée
A l'effort d'un autre Jason ?

Quels feux, quels dragons, quels taureaux,
Quelle horreur de monstres nouveaux,
Et quelle puissance de charmes,
Pourroient empêcher qu'aux enfers
Je n'allasse avecque les armes
Rompre vos chaînes & vos fers!

N'ai-je pas le cœur aussi haut,
Et pour oser tout ce qu'il faut
Un aussi grand desir de gloire,
Que j'avois lorsque je couvri
D'exploits d'éternelle mémoire
Les plaines d'Arques & d'Ivry ?

Mais quoi ! ces loix dont la rigueur
Retient mes souhaits en langueur,
Regnent avec un tel empire,
Que si le ciel ne les dissout,
Pour pouvoir ce que je desire,
Ce n'est rien que de pouvoir tout.

Je ne veux point en me flattant,

Croire que le **Sort** inconstant
 De ces tempêtes me délivre ;
 Quelque espoir qui se puisse offrir ,
 Il faut que je cesse de vivre ,
 Si je veux cesser de souffrir.

Arriere donc ces vains discours :
 Qu'après les nuits viennent les jours ,
 Et le repos après l'orage.
 Autre sorte de reconfort
 Ne me satisfait le courage ,
 Que de me résoudre à la mort.

C'est-là que de tout mon tourment
 Se bornera le sentiment ;
 Ma foi seule , aussi pure & belle
 Comme le sujet en est beau ,
 Sera ma compagne éternelle ,
 Et me suivra dans le tombeau.

Ainsi d'une mourante voix
ALCANDRE , au silence des bois
 Témoignoit ses vives atteintes ;
 Et son visage sans couleur
 Faisoit connoître que ses plaintes
 Étoient moindres que sa douleur.

ORANTHE qui par les Zéphirs
 Reçut les funestes soupirs
 D'une passion si fidelle ,

Le cœur outré de même ennui ,
Jura que s'il mourroit pour elle ,
Elle mourroit auffi pour lui.

S T A N C E S

*Pour Alcandre, sur le même sujet que les
précédentes. 1609.*

QUELQUE ennui donc qu'en cette absence
Avec une injuste licence

Le Destin me fasse endurer ,
Ma peine lui semble petite ,
Si chaque jour il ne l'irrite
D'un nouveau sujet de pleurer.

Parolés, que permet la rage
A l'innocence qu'on outrage ,
C'est aujourd'hui votre faison.
Faites vous ouïr en ma plainte :
Jamais l'ame n'est bien atteinte ,
Quand on parle avecque raison.

O fureurs, dont même les Scythes
N'useroient pas vers des mérites
Qui n'ont rien de pareil à soi !
Ma Dame est captive ; & son crime ,

C'est que je l'aime, & qu'on estime
Qu'elle en fait de même de moi.

Rochers, où mes inquiétudes
Viennent chercher les solitudes
Pour blasphémer contre le fort,
Quoiqu'insensibles aux tempêtes,
Je suis plus rocher que vous n'êtes
De le voir, & n'être pas mort.

Affez de preuves à la guerre,
D'un bout à l'autre de la terre,
Ont fait paroître ma valeur ;
Ici je renonce à la gloire,
Et ne veux point d'autre victoire
Que de céder à ma douleur.

Quelquefois les Dieux pitoyables
Terminent des maux incroyables :
Mais en un lieu que tant d'appas
Exposent à la jalousie,
Ne seroit-ce pas frénésie
De ne les en soupçonner pas ?

Qui ne sçait combien de mortelles
Les ont fait soupirer pour elles,
Et d'un conseil audacieux,
En Bergers, Bêtes & Satyres,
Afin d'appaîser leurs martyres,
Les ont fait descendre des cieux !

Non , non , si je veux un remede ,
C'est de moi qu'il faut qu'il procede
Sans les importuner de rien.

J'ai sçu faire la délivrance
Du malheur de toute la France ,
Je la sçaurai faire du mien.

Hâtons donc ce fatal ouvrage :
Trouvons le salut au naufrage ,
Et multiplions dans les bois
Les herbes dont les feuilles peintes
Gardent les sanglantes empreintes
De la fin tragique des Rois.

Pour le moins la haine & l'envie
Ayant leur rigueur affouvie ,
Quand j'aurai clos mon dernier jour
ORANTHE fera sans alarmes ,
Et mon trépas aura des larmes
De quiconque aura de l'amour.

A ces mots tombant sur la place ,
Tranfi d'une mortelle glace ,
ALCANDRE cessa de parler ;
La nuit assiégea ses prunelles ,
Et son ame , étendant les ailes ,
Fut toute prête à s'envoler.

Que fais-tu , Monarque adorable ,
Lui dit un Démon favorable :

En quels termes te réduis-tu ?
 Veux-tu succomber à l'orage ,
 Et laisser perdre à ton courage
 Le nom qu'il a pour sa vertu ?

N'en doute point , quoi qu'il avienne ,
 La belle ORANTHE sera tienne ;
 C'est chose qui ne peut faillir.
 Le temps adoucira les choses.
 Et tous deux vous aurez des roses ,
 Plus que vous n'en sçauriez cueillir.

S T A N C E S

Alcandre plaint la captivité de sa Maitresse.

1609.

QUE d'épines, AMOUR, accompagnent tes Roses!
 Que d'une aveugle erreur, tu laisses toutes choses

A la merci du Sort !

Qu'en tes prospéritez à bon droit on soupire,
 Et qu'il est mal-aisé de vivre en ton empire,
 Sans désirer la mort !

Je fers, je le confesse, une jeune merveille,
 En rares qualitez à nulle autre pareille,
 Seule semblable à soi ;

Et,

Et , sans faire le vain , mon aventure est telle ,
Que de la même ardeur que je brûle pour elle ,
Elle brûle pour moi.

Mais parmi tout cet heur , ô dure Destinée !
Que de tragiques soins , comme oiseaux de Phinée (*)
Sens-je me dévorer !

Et ce que je supporte avecque patience ,
Ai-je quelque ennemi , s'il n'est sans conscience ,
Qui le vît sans pleurer ?

La mer a moins de vents qui ses vagues irritent ,
Que je n'ai de pensers qui tous me sollicitent
D'un funeste dessein ;

Je ne trouve la paix qu'à me faire la guerre ,
Et si l'Enfer est fable au centre de la terre ,
Il est vrai dans mon sein.

Depuis que le soleil est dessus l'hémisphère ,
Qu'il monte ou qu'il descende , il ne me voit rien faire
Que plaindre & soupirer ;

Des autres actions j'ai perdu la coutume ,
Et ce qui s'offre à moi , s'il n'a de l'amertume ,
Je ne puis l'endurer.

Comme la nuit arrive & que par le silence ,
Qui fait des bruits du jour cesser la violence ,
L'esprit est relâché ,

(*) *Les Harpies.*

Je vois de tous côtez sur la terre & sur l'onde
Les pavots qu'elle feme assoupir tout le monde,
Et n'en suis point touché.

S'il m'avient quelquefois de clorre les paupieres,
Aussi-tôt ma douleur en nouvelles manieres

Fait de nouveaux efforts ;

Et de quelque souci qu'en veillant je me ronge
Il ne me trouble point comme le meilleur songe
Que je fais quand je dors.

Tantôt cette beauté, dont ma flâme est le crime,
M'apparoît à l'autel, où comme une victime

On la veut égorger ;

Tantôt je me la vois d'un pirate ravie,

Et tantôt la fortune abandonne sa vie

A quelqu'autre danger.

En ces extrémités la pauvre s'écrie :

ALCANDRE, mon ALCANDRE, ôte-moi, je te prie,

Du malheur où je suis.

La fureur me saisit, je mets la main aux armes :

Mais son destin m'arrête, & lui donner des larmes,

C'est tout ce que je puis.

Voilà comme je vis, voilà ce que j'endure

Pour une affection que je veux qui me dure

Au delà du trépas.

Tout ce qui me la blâme offense mon oreille ;

Et qui veut m'affliger, il faut qu'il me conseille

De ne m'affliger pas.

D E M A L H E R B E. Liv. II. 179

On me dit qu'à la fin toute chose se change ,
Et qu'avecque le temps les beaux yeux de mon ange
Reviendront m'éclairer ;
Mais voyant tous les jours ses chaînes se reffraindre ,
Désolé que je suis , que ne dois-je point craindre
Ou que puis-je espérer ?

Non , non , je veux mourir , la raison m'y convie :
Auffi-bien le sujet , qui m'en donne l'envie ,
Ne peut être plus beau ;
Et le sort qui détruit tout ce que je consulte ,
Me fait voir assez clair que jamais ce tumulte
N'aura paix qu'au tombeau.

Ainsi le grand ALCANDRE , aux campagnes de Seine
Faisoit , loin de témoins , le récit de sa peine ,
Et se fondoit en pleurs.
Le Fleuve en fut ému , ses Nymphes se cachèrent ;
Et l'herbe du rivage , où ses larmes touchèrent ,
Perdit toutes ses fleurs.

S T A N C E S

Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontainebleau. 1609.

REVENEZ, mes plaisirs, ma Dame est revenue;
Et les vœux que j'ai faits pour revoir ses beaux yeux,
Rendant par mes soupirs ma douleur reconnue,
Ont eu grace des cieux.

Les voici de retour ces astres adorables,
Où prend mon océan son flux & son reflux:
Soucis, retirez-vous, cherchez les misérables,
Je ne vous connois plus.

Peut-on voir ce miracle où le soin de nature
A semé comme fleurs tant d'aimables appas,
Et ne confesser point qu'il n'est pire aventure
Que de ne la voir pas.

Certes l'autre soleil d'une erreur vagabonde
Court inutilement par ses douze maisons;
C'est elle, & non pas lui, qui fait sentir au monde
Le change des saisons.

Avec que sa beauté toutes beautez arrivent;
Ces déserts sont jardins de l'un à l'autre bout;
Tant l'extrême pouvoir des graces qui la suivent,

Les pénètre par-tout.

Ces bois en ont repris leur verdure nouvelle,
L'orage en est cessé, l'air en est éclairci ;
Et même ces canaux ont leur course plus belle,
Depuis qu'elle est ici.

De moi, que les respects obligent au silence,
J'ai beau me contrefaire & beau dissimuler ;
Les douceurs où je nage, ont une violence
Qui ne se peut céler.

Mais, ô rigueur du Sort ! tandis que je m'arrête
A chatouiller mon ame en ce contentement,
Je ne m'apperçois pas que le Destin m'apprête
Un autre partement. (*)

Arrière ces pensers que la crainte m'envoie :
Je ne sçais que trop bien l'inconstance du Sort ;
Mais de m'ôter le goût d'une si chere joie,
C'est me donner la mort.

(*) *Le Prince de Condé, quelque tems après, s'étant enfui de Fontainebleau avec la Princesse sa femme, se retira d'abord en Flandre, & ensuite à Milan. Ils ne revinrent en France qu'en 1610, après la mort du Roi.*



C H A N S O N

*Pour Henri le Grand, sur la dernière absence
de la Princesse de Condé. 1609.*

Q U E n'êtes-vous lassées ,
Mes tristes PENSÉES ,
De troubler ma raison ,
Et faire avecque blâme
Rébeller mon ame
Contre sa guérison ?

Que ne cessent mes larmes ,
Inutiles armes ;
Et que n'ôte des cieux
La fatale ordonnance
A ma souvenance
Ce qu'elle ôte à mes yeux ?

O Beauté nonpareille ,
Ma chere merveille ,
Que le rigoureux sort
Dont vous m'êtes ravie
Aimeroit ma vie ,
S'il me donnoit la mort ?
Quelles pointes de rage

Ne sent mon courage ,
De voir que le danger ,
En vos ans les plus tendres ,
Menace vos cendres
D'un cercueil étranger !

Je m'impose silence
En la violence
Que me fait le malheur :
Mais j'accrois mon martyre ,
Et n'oser rien dire
M'est douleur sur douleur.

Aussi suis-je un squelette ,
Et la violette ,
Qu'un froid hors de saison ,
Ou le foc a touchée ,
De ma peau séchée
Est la comparaison.

DIEUX , qui les destinées
Les plus obstinées
Tournez de mal en bien ,
Après tant de tempêtes
Mes justes requêtes
N'obtiendront-elles rien ?

Avez-vous eu les titres
D'absolus arbitres
De l'état des mortels ,

Pour être inexorables,
 Quand les misérables
 Implorent vos autels ?

Mon soin n'est point de faire
 En l'autre hémisphère
 Voir mes actes guerriers,
 Et jusqu'aux bords de l'onde
 Où finit le monde
 Acquérir des lauriers.

Deux beaux yeux font l'empire
 Pour qui je soupire,
 Sans eux rien ne m'est doux ;
 Donnez-moi cette joie
 Que je les revoie,
 Je suis Dieu comme vous.

S O N N E T

*A Monseigneur le Dauphin, depuis Roi Louis
 XIII. 1609.*

QUE l'honneur de mon Prince est cher aux des-
 tinées !

Que le Démon est grand qui lui sert de support,
 Et que visiblement un favorable sort

D E M A L H E R B E. Liv. II. 185
Tient ses prospéritez l'une à l'autre enchaînées !

Ses Filles sont encore en leur tendres années ,
Et déjà leur appas ont un charme si fort ,
Que les Rois les plus grands du Ponent & du Nort ,
Brûlent d'impatience après leurs hyménées.

Pensez à vous , DAUPHIN : j'ai prédit en mes vers ,
Que le plus grand orgueil de tout cet univers ,
Quelque jour à vos pieds doit abaisser sa tête.

Mais ne vous flattez point de ces vaines douceurs ;
Si vous ne vous hâtez d'en faire la conquête ,
Vous en ferez frustré par les yeux de vos Sœurs.

S T A N C E S

Composées en Bourgogne. 1609.

COMPLICES de ma servitude ,
PENSERS, où mon inquiétude
Treuve son repos désiré :
Mes fideles amis & mes vrais secrétaires ,
Ne m'abandonnez point en ces lieux solitaires ;
C'est pour l'amour de vous que j'y suis retiré.

Par-tout ailleurs je suis en crainte ,
Ma langue demeure contrainte ,

Si je parle , c'est à regret ;
 Je pese mes discours , je me trouble & m'étonne ,
 Tant j'ai peu d'assurance en la foi de personne :
 Mais à vous je suis libre , & n'ai rien de secret.

Vous lisez bien en mon visage
 Ce que je souffre en ce voyage ,
 Dont le ciel m'a voulu punir ;
 Et savez bien aussi que je ne vous demande ,
 Etant loin de ma Dame , une grace plus grande ,
 Que d'aimer sa mémoire & m'en entretenir.

Dites-moi donc sans artifice ,
 Quand je lui vouai mon service ,
 Failli-je en mon élection ?
 N'est-ce pas un objet digne d'avoir un temple ,
 Et dont les qualitez n'ont jamais eu d'exemple ,
 Comme il n'en fut jamais de mon affection ?

Au retour des saisons nouvelles ,
 Choisissez les fleurs les plus belles
 De qui la campagne se peint ;
 En trouverez-vous une , où le soin de Nature
 Ait avecque tant d'art employé sa peinture ,
 Qu'elle soit comparable aux roses de son teint ?

Peut-on assez vanter l'ivoire
 De son front , où sont en leur gloire
 La douceur & la majesté ;
 Ses yeux , moins à des yeux qu'à des soleils semblables ,

Et de ses beaux cheveux les nœuds inviolables,
D'où n'échappa jamais rien qu'elle ait arrêté ?

Ajoutez à tous ces miracles
Sa bouche, de qui les oracles
Ont toujours de nouveaux trésors.

Prenez garde à ses mœurs, considérez-la toute :
Ne m'avourez-vous pas que vous êtes en doute
Ce qu'elle a plus parfait, ou l'esprit, ou le corps ?

Mon Roi, par son rare mérite,
A fait que la terre est petite
Pour un nom si grand que le sien :
Mais si mes longs travaux faisoient cette conquête,
Quelques fameux lauriers qui lui couvrent la tête,
Il n'en auroit pas un qui fût égal au mien.

Aussi quoique l'on me propose
Que l'espérance m'en est close,
Et qu'on n'en peut rien obtenir ;
Puisqu'à si beau dessein mon desir me convie,
Son extrême rigueur me coûtera la vie,
Ou mon extrême foi m'y fera parvenir.

Si les tigres les plus sauvages
Enfin apprivoisent leurs rages,
Flattez par un doux traitement ;
Par la même raison pourquoi n'est-il croyable
Qu'à la fin mes ennuis la rendront pitoyable,
Pourvu que je la serve à son contentement

Toute ma peur est que l'absence
 Ne lui donne quelque licence
 De tourner ailleurs ses appas ;
 Et qu'étant , comme elle est , d'un sexe variable,
 Ma foi , qu'en me voyant elle avoit agréable,
 Ne lui soit contemptible , en ne me voyant pas.

Amour a cela de Neptune,
 Que toujours à quelque infortune
 Il se faut tenir préparé ;
 Ses infideles flots ne font point sans orages,
 Aux jours les plus sereins on y fait des naufrages,
 Et même dans le port on est mal assuré.

Peut-être qu'à cette même heure
 Que je languis , soupire & pleure,
 De tristesse me consumant,
 Elle, qui n'a souci de moi , ni de mes larmes,
 Etale ses beautez , fait montre de ses charmes,
 Et met en ses filets quelque nouvel amant.

Tout beau ; PENSERS mélancoliques,
 Auteurs d'avantures tragiques,
 De quoi m'osez-vous discourir ?
 Impudens boute-feux de noise & de querelle,
 Ne sçavez-vous pas bien que je brûle pour elle,
 Et que me la blâmer c'est me faire mourir ?

Dites-moi qu'elle est sans reproche,
 Que sa constance est une roche,

D E M A L H E R B E. Liv. II. 189

Que rien n'est égal à sa foi ;

Prêchez-moi ses vertus, contez-m'en des merveilles,

C'est le seul entretien qui plaît à mes oreilles :

Mais pour en dire mal n'approchez point de moi.

É P I G R A M M E

*Sur Mademoiselle Marie de Bourbon , Fille de
François de Bourbon , Prince de Conti , & de
Louise Marguerite de Lorraine , Fille d'Henri
I, Duc de Guise. 1610.*

N'ÉGALONS point cette petite
Aux Déeses que nous récite
L'histoire des siècles passez ;
Tout cela n'est qu'une chimere.
Il faut dire , pour dire assez ,
Elle est belle comme sa mere.



 S O N N E T

*Építaphe de la même , Mademoiselle de Conty ,
morte douze ou quatorze jours après sa nais-
sance. 1610.*

TU vois , PASSANT , la sépulture
D'un chef-d'œuvre si précieux ,
Qu'avoir mille Rois pour aïeux
Fut le moins de son aventure.

O quel affront à la Nature ,
Et quelle injustice des Cieux ,
Qu'un moment ait fermé les yeux
D'une si belle créature !

On doute pour quelle raison
Les Destins si hors de saison
De ce monde l'ont appelée :

Mais leur prétexte se plus beau ,
C'est que la terre étoit brûlée ,
S'il n'eussent tué ce flambeau :

** éteint*

S O N N E T

*Au Roi Henry le Grand , pour le premier Ballet
de Monseigneur le Dauphin , dansé au mois
de Janvier 1610.*

V O I C I de ton État la plus grande merveille ,
Ce fils où ta vertu reluit si vivement ;
Approche-toi , mon PRINCE , & vois le mouvement
Qu'en ce jeune Dauphin la musique réveille.

Qui témoigna jamais une si juste oreille
A remarquer des tons le divers changement ?
Qui jamais à les suivre eut tant de jugement ,
Ou mesura ses pas d'une grace pareille ?

Lès esprits de la Cour , s'attachans par les yeux
A voir en cet objet un chef-d'œuvre des cieux ,
Disent tous que la France est moins qu'il ne mérite.

Mais moi que du futur Apollon avertit ,
Je dis que sa grandeur n'aura point de limite ,
Et que tout l'univers lui sera trop petit.

S T A N C E S

Au Roi Henry le Grand , pour de petites Nymphes , menant l'Amour prisonnier. 1610.

▲ La fin tant d'Amans dont les ames blessées
 Languissent nuit & jour ,
 Verront sur leur auteur leurs peines renversées ,
 Et feront consolez aux dépens de l'Amour.
 Ce publique ennemi , cette peste du monde ,
 Que l'erreur des humains
 Fait le maître absolu de la terre & de l'onde ,
 Se treuve à la merci de nos petites mains.
 Nous le vous amenons dépouillé de ses armes ,
 O Roi , l'astre des Rois !
 Quittez votre bonté , mocquez-vous de ses larmes
 Et lui faites sentir la rigueur de vos loix.
 Commandez que sans grace on lui fasse justice ;
 Il sera mal aisé
 Que sa vaine éloquence ait assez d'artifice ,
 Pour démentir les faits dont il est accusé.
 Jamais ses passions , par qui chacun soupire ,
 Ne nous ont fait d'ennui ;

Mais

D E M A L H E R B E. Liv. II. 193

Mais c'est un bruit commun que dans tout votre
Empire ,

Il n'est point de malheur qui ne vienne de lui.

Mars , qui met sa louange à désferter la terre

Par des meurtres épais ,

N'a rien de si tragique aux fureurs de la guerre ;

Comme ce déloyal aux douceurs de la paix.

Mais sans qu'il soit besoin d'en parler davantage ;

Votre seule valeur ,

Qui de son impudence a ressenti l'outrage ,

Vous fournit-elle pas une juste douleur ?

Ne mêlez rien de lâche à vos hautes pensées ;

Et par quelques appas

Qu'il demande merci de ses fautes passées ,

Imitez son exemple à ne pardonner pas.

L'ombre de vos lauriers admirez de l'Envie

Fait l'Europe trembler

Attachez bien ce monstre , ou le privez de vie ;

Vous n'aurez jamais rien qui vous puisse troubler.

 S T A N C E S

*Sur la mort de Henri le Grand , au nom de M. le
Duc de Bellegarde. 1610.*

ENFIN l'ire du ciel , & sa fatale envie
Dont j'avois repouffé tant d'injustes efforts ,
Ont détruit ma fortune ; & sans m'ôter la vie ,
M'ont mis entre les morts.

HENRI , ce grand **HENRI** , que les soins de Nature
Avoient fait un miracle aux yeux de l'univers ,
Comme un homme vulgaire est dans la sépulture
A la merci des vers.

Belle **AME** , beau patron des célestes ouvrages ,
Qui fus de mon espoir l'infailible recours ,
Quelle nuit fut pareille aux funestes ombrages
Où tu laisses mes jours !

C'est bien à tout le monde une commune plaie ,
Et le malheur que j'ai , chacun l'estime sien :
Mais en quel autre cœur est la douleur si vraie ,
Comme elle est dans le mien ?

Ta fidelle compagne aspirant à la gloire
Que son affliction ne se puisse imiter ,

Seule de cet ennui me débat la victoire ,
Et me la fait quitter.

L'image de ses pleurs , dont la source féconde
Jamais depuis ta mort ses vaisseaux n'a taris ,
C'est la Seine en fureur qui déborde son onde
Sur les quais de Paris.

Nulle heure de beau tems ses orages n'effuie ,
Et sa grace divine endure en ce tourment
Ce qu'endure une fleur que la bise ou la pluie
Bat excessivement.

Quiconque approche d'elle a part à son martyre ,
Et par contagion prend sa triste couleur ;
Car , pour la consoler , que lui sçauroit-on dire
En si juste douleur ?

Revien la voir , grande AME : ôte-lui cette nuë ,
Dont la sombre épaisseur aveugle sa raison ;
Et fais du même lieu d'où sa peine est venue ,
Venir sa guérison.

Bien que tout reconfort lui soit une amertume
Avec quelque douceur qu'il lui soit présenté ,
Elle prendra le tien , & selon sa coutume ,
Suivra ta volonté.

Quelque soir en sa chambre apparois devant elle ,
Non le sang en la bouche & le visage blanc ,
Comme tu demeuras sous l'atteinte mortelle
Qui te perça le flanc.

Viens-y tel que tu fus, quand aux monts de Savoie
 Hymen en robe d'or te la vint amener ;
 Ou tel qu'à saint Denis entre nos cris de joie
 Tu la fis couronner.

Après cet essai fait, s'il demeure inutile,
 Je ne connois plus rien qui la puisse toucher ;
 Et sans doute la France aura, comme Sipyle, (*)
 Quelque fameux rocher.

Pour moi, dont la foiblesse à l'orage succombe,
 Quand mon heur abattu pourroit se redresser,
 J'ai mis avecque toi mes desseins en la tombe ;
 Je les y veux laisser.

Quoi que pour m'obliger fasse la Destinée,
 Et quelque heureux succès qui me puisse arriver,
 Je n'attends mon repos qu'en l'heureuse journée
 Où je t'irai trouver.

Ainsi, de cette Cour l'honneur & la merveille,
 ALCIPPE (†) soupiroit, prêt a s'évanouir.
 On l'auroit consolé ; mais il ferme l'oreille,
 De peur de rien ouïr.

(*) Montagne de l'Asie mineure, près du fleuve Méandre.

(†) M. de Bellegarde.



LIVRE TROISIÉME,

CONTENANT LES PIÉCES COMPOSÉES
depuis la mort d'HENRI IV , en
1610 , jusqu'à celle de l'Auteur , en
1628.

O D E,

*A la Reine Marie de Médicis , sur les heureux
succès de sa Régence. 1610.*

NYMPHE qui jamais ne sommeilles ,
Et dont les messages divers
En un moment sont aux oreilles
Des peuples de tout l'univers ;
Vole vite , & de la contrée
Par où le jour fait son entrée
Jusqu'au rivage de Calis , (*)

(*) C'est Cadix , fameux port d'Espagne.

Conte sur la terre & sur l'onde ,
 Que l'honneur unique du monde ,
 C'est la Reine des fleurs de lis.

Quand son HENRI, de qui la gloire
 Fut une merveille à nos yeux ,
 Loin des hommes s'en alla boire
 Le nectar avecque les Dieux ,
 En cette aventure effroyable
 A qui ne sembloit-il croyable
 Qu'on alloit voir une saison ,
 Où nos brutales perfidies
 Feroient naître des maladies
 Qui n'auroient jamais guérison ?
 Qui ne pensoit que les Furies
 Viendroient des abîmes d'enfer ,
 En de nouvelles barbaries
 Employer la flâme & le fer ;
 Qu'un débordement de licence
 Feroit souffrir à l'innocence
 Toute sorte de cruautéz ;
 Et que nos malheurs seroient pires
 Que n'aguères sous les Busires (*)
 Que cet Hercule avoit domptez ?
 Toutefois depuis l'infortune
 De cet abominable jour ,

(*) Busiris , *Tyran d'Egypte , fameux par ses cruautés.*

A peine la quatrième (*) lune
Acheve de faire son tour ;
Et la France a les destinées
Pour elle tellement tournées
Contre les vents féditieux ,
Qu'au lieu de craindre la tempête,
Il semble que jamais sa tête
Ne fut plus voisine des cieux.

Au de-là des bords de la Meuse
L'Allemagne a vû nos guerriers,
Par une conquête fameuse (§)
Se couvrir le front de lauriers.
Tout a fléchi sous leur menace ;
L'Aigle même leur a fait place
Et les regardant approcher
Comme lions à qui tout cede ,
N'a point eu de meilleur remede,
Que de fuir & se cacher.

O REINE , qui pleine de charmes
Pour toute sorte d'accidens ,
As borné le flus de nos larmes
En ces miracles évidens !

(*) N. B. *Malherbe* fait ici quatrième de trois syllabes.

(§) La ville de *Juliers* reprise par le Maréchal de la *Chastre* , joint au Prince *Maurice de Nassau*.

Que peut la fortune publique
Te voïer d'assez magnifique ,
Si mise au rang des Immortels ,
Dont ta vertu suit les exemples ,
Tu n'as avec eux dans nos temples ,
Des images & des autels ?

Que sçauroit enseigner aux Princes
Le grand démon qui les instruit ,
Dont ta sagesse en nos provinces
Chaque jour n'épande le fruit ?
Et qui justement ne peut dire ,
A te voir regir cet Empire ,
Que si ton heur étoit pareil
A tes admirables mérites ,
Tu ferois dedans ses limites
Lever & coucher le soleil ?

Le soin qui reste à nos pensées ,
O bel ASTRE ! c'est que toujours
Nos félicités commencées
Puissent continuer leur cours.
Tout nous rit, & notre navire
A la bonace qu'il desire ;
Mais si quelque injure du Sort
Provoquoit l'ire de Neptune ,
Quel excès d'heureuse fortune
Nous garantiroit de la mort ?
Assez de funestes batailles

Et de carnages inhumains
Ont fait en nos propres entrailles
Rougir nos déloyales mains :
Donne ordre que sous ton génie
Se termine cette manie ;
Et que las de perpétuer
Une si longue mal-vueillance ,
Nous employions notre vaillance
Ailleurs qu'à nous entretuer.

La Discorde aux trins de couleuvres ,
Peste fatale aux Potentats ,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États.
D'elle naquit la frénésie
De la Grece contre l'Asie , (*)
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre ,
Les deux freres de qui la guerre (§)
Ne cessa point dans le tombeau.
C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos desirs ;
Comme au printemps naissent les roses ,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes ,

(*) *La guerre de Troye.*

(§) *La guerre de Thebes , entre les deux fils d'Edipe ,
Eteocle & Polinice.*

Donne aux champs les moissons fertiles ;
 Et de la majesté des loix
 Appuyant les pouvoirs suprêmes ,
 Fait demeurer les diadèmes
 Fermes sur la tête des Rois.

Ce sera deffous cette Egide ,
 Qu'invincible de tous côtez
 Tu verras ces peuples sans bride
 Obéir à tes volontez ;
 Et surmontant leur espérance ,
 Remettras en telle assurance
 Leur salut qui fut déploré ,
 Que vivre au siecle de MARIE ,
 Sans mensonge & sans flatterie ,
 Sera vivre au siecle doré.

Les Muses, les neuf belles Fées ,
 Dont les bois suivent les chansons
 Rempliront de nouveaux Orphées
 La troupe de leurs nourrissons ,
 Tous leurs vœux feront de te plaire ;
 Et si ta faveur tutélaire
 Fait signe de les avoüer ,
 Jamais ne partit de leurs veilles
 Rien qui se compare aux merveilles
 Qu'elles feront pour te louer.

En cette hautaine entreprise ,

Commune à tous les beaux esprits ,
Plus ardent qu'un Athlete à Pise , (*)
Je me ferai quitter le prix ;
Et quand j'aurai peint ton image ,
Quiconque verra mon ouvrage ,
Avoûra que Fontainebleau ,
Le Louvre, ni les Tuilleries ,
En leurs superbes galeries ,
N'ont point un si riche tableau.

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Les belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir :
Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas sçû de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement ,
Au nombre desquels on me range ,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

(*) *Ville d'Elide dans le Péloponèse , près du fleuve
Alphée, où de cinq ans en cinq ans on célébroit les Jeux
Olympiques.*

F R A G M E N T.

1610.

* * * * *

ET quand j'aurai peint ton image
 Comme j'en prépare l'ouvrage ,
 Sans doute on dira quelque jour :
 Quoique d'Apelle on nous raconte
 Malherbe pouvoit à sa honte ,
 Achever la mere d'Amour.

S O N N E T

*A la Reine Marie de Médicis , sur la mort de
 Monseigneur le Duc d'Orléans , son second
 fils. 1611.*

Consolez-vous , MADAME , appeidez votre
 plainte :
 La France , à qui vos yeux tiennent lieu de soleil ,

Ne dormira jamais d'un paisible sommeil ,
Tant que sur votre front la douleur sera peinte.

Rendez-vous à vous-même , assurez votre crainte ,
Et de votre vertu recevez ce conseil :

Que souffrir sans murmure est le seul appareil
Qui peut guérir l'ennui dont vous êtes atteinte.

Le Ciel en qui votre ame a borné ses amours ,
Étoit bien obligé de vous donner des jours
Qui fussent sans orage & qui n'eussent point d'ombre ;

Mais ayant de vos fils les grands cœurs découverts ,
N'a-t-il pas moins failli d'en ôter un du nombre ,
Que d'en partager trois en un seul univers ?

S O N N E T.

Építaphe du même Duc d'Orléans. 1611.

PLUS Mars que Mars de la Thrace ,
Mon pere victorieux
Aux Rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma mere vient d'une race
Si fertile en demi-Dieux ,
Que son éclat radieux
Toutes lumieres efface.

Je suis poudre toutefois ,
Tant la Parque a fait ses loix
Égales & nécessaires.

Rien ne m'en a sçû parer :
Apprenez , AMES vulgaires ,
A mourir sans murmurer.

S T A N C E S

*A la Reine Marie de Médicis , pendant sa Ré-
gence. 1611.*

OBJET divin des ames & des yeux ,
REINE le chef-d'œuvre des cieux ,
Quels doctes vers me feront avoüer
Digne de te louer !

Les monts fameux des vierges que je fers
Ont-ils des fleurs en leurs déserts ,
Qui s'efforçant d'embellir ta couleur ,
Ne ternissent la leur ?

Le Thermodon (*) a vû seoir autrefois

(*) *Fleuve de Themiscyre , pays des Amazones en Cap-
padoce.*

Des Reines au thrône des Rois :
Mais que vit-il par qui soit débattu
Le prix à ta vertu ?

Certes nos lis , quoique bien cultivez ,
Ne s'étoient jamais élevez
Au point heureux où les Destins amis
Sous ta main les ont mis.

A leur odeur l'Anglois se relâchant
Notre amitié va recherchant ;
Et l'Espagnol , prodige merveilleux ,
Cesse d'être orgueilleux. (*)

De tous côtez nous regorgeons de biens ;
Et qui voit l'aïse où tu nous tiens ,
De ce vieux fiécle aux Fables récité
Voit la félicité.

Quelque discord murmurant bassément ,
Nous fit peur au commencement :
Mais sans effet presque il s'évanouit ,
Plustôt qu'on ne l'ouït.

Tu menaças l'orage paroissant ,
Et tout soudain obéissant ,

(*) On commençoit à traiter du double mariage qui fut conclu l'année suivante entre Louis XIII. & l'Infante d'Espagne, le Prince d'Espagne & Madame Elisabeth de France.

Il disparut comme flots courroucez ,
Que Neptune a tancez.

Que puiffes-tu , grand SOLEIL de nos jours ,
Faire fans fin le même cours ;
Le soin du Ciel te gardant auffi bien
Que nous garde le tien !

Puiffes-tu voir sous le bras de ton fils
Trébucher les murs de Memphis ,
Et de Marseille au rivage de Tyr
Son Empire aboutir !

Les vœux font grands ; mais avecque raison
Que ne peut l'ardente oraison
Et , fans flatter , ne feras-tu pas les Dieux ,
Affez pour avoir mieux ?



SONNET

M. du Maine, () sur ses Œuvres spirituelles.*

1611.

TU me ravis, DU MAINE, il faut que je l'avouë,
Et tes sacrez discours me charment tellement,
Que le monde aujourd'hui ne m'étant plus que bouë,
Je me tiens profané d'en parler seulement.

Je renonce à l'Amour, je quitte son empire,
Et ne veux point d'excuse à mon impiété,
Si la beauté des cieux n'est l'unique beauté
Dont on m'orra (*) jamais les merveilles écrire.

Caliste se plaindra de voir si peu durer
La forte passion qui me faisoit jurer
Qu'elle auroit en mes vers une gloire éternelle :

(*) Louis du Maine Baron de Chabans. Il avoit servi dans les Armées du Roi en qualité d'Ingénieur & d'Aide de Camp, & il avoit été Lieutenant d'Artillerie chez les Vénitiens. De retour en France, il fut tué près des Minimes de la Place Royale, par M. de Lenelos, pere de la célèbre Ninon.

(*) M'entendra;

Mais si mon jugement n'est point hors de son lieu ,
 Doi-je estimer l'ennui de me séparer d'elle ,
 Autant que le plaisir de me donner à Dieu ?

S T A N C E S

*Chantées par les Sibylles , le premier jour des
 Fêtes du Camp de la Place Royale , données
 les 5 , 6 & 7 Avril 1612. pour la publication des
 Mariages arrêtés du Roi Louis XIII. avec l'In-
 fante d'Espagne , Anne d'Autriche , & de Ma-
 dame Elizabeth , sœur de ce Roi , avec le
 Prince , depuis Roi d'Espagne , Philippe IV.
 1612. La Musique étoit de Bossuet.*

LA SIBYLLE PERSIQUE,

Pour la Reine.

QUE Bellonne & Mars se détachent ,
 Et de leurs cavernes arrachent
 Tous les vents des séditions ;
 La France est hors de leur furie ,
 Tant qu'elle aura pour Alcyons
 L'heur & la vertu de MARIE. (*)

(*) De Médisois.

LA SIBYLLE LYBIQUE,

Pour la Reine.

Cesse, Pô, d'abuser le monde :
Il est temps d'ôter à ton onde
Sa fabuleuse royauté.
L'Arne fans en faire autres preuves
Ayant produit cette beauté,
S'est acquis l'empire des fleuves.

LA SIBYLLE DELPHIQUE,

Sur le double Mariage.

La France à l'Espagne s'allie ;
Leur discorde est ensevelie,
Et tous leurs orages finis.
Armes du reste de la terre,
Contre ces deux peuples unis
Qu'êtes-vous que paille & que verre ?

LA SIBYLLE CUMÉE,

Sur le double Mariage.

Arriere ces plaintes communes,
Que les plus durables fortunes
Passent du jour au lendemain ;
Les nœuds de ces grands hyménées

Sont-ils pas de la propre main
De ceux qui font les destinées ?

LA SIBYLLE ERYTHRÉE,

Sur le même sujet.

Taisez-vous, funestes langages,
Qui jamais ne faites présages,
Où quelque malheur ne soit joint ;
La Discorde ici n'est mêlée,
Et Thétis n'y soupire point
Pour avoir épousé Pélée.

LA SIBYLLE SAMIENNE,

Au Roi.

Roi que tout bonheur accompagne,
Voi partir du côté d'Espagne
Un soleil qui te vient chercher.
O vraiment divine aventure,
Que ton respect fasse marcher
Les astres contre leur nature !

LA SIBYLLE CUMANE,

Au Roi.

O que l'heur de tes destinées
Poussera tes jeunes années

DE MALHERBE. Liv. III. 213

A de magnanimes foudris !
Et combien te verront répandre
De sang des peuples circoncis,
Les flots qui noyèrent Léandre ! (*)

LA SIBYLLE HELLESPONTIQUE,

Au Roi.

Soit que le Danube t'arrête,
Soit que l'Euphrate à sa conquête
Te fasse tourner ton desir ;
Trouveras-tu quelque puissance,
A qui tu ne fasse choisir
Ou la mort , ou l'obéissance ?

LA SIBYLLE PHRYGIENNE,

A la Reine.

Courage , REINE sans pareille !
L'esprit sacré qui te conseille,
Est ferme en ce qu'il a promis.
Acheve , & que rien ne t'arrête :
Le Ciel tient pour ses ennemis
Les Ennemis de cette fête.

(*) Léandre , amant d'Hero , noyé dans l'Hellespont en traversant le détroit à la nage , pour aller voir sa maîtresse renfermée dans une Tour à Sestos.

LA SIBYLLE TYBURTINE,

A la Reine.

Sous ta bonté s'en va renaître
 Le siecle où Saturne fut maître ;
 Thémis les vices détruira ;
 L'Honneur ouvrira son école ;
 Et dans Seine & Marne luira
 Même sablon que dans Pactole.

S T A N C E S

Chantées à la suite des précédentes par une Sibylle , au nom de tous les François. 1612.

DONC après un si long séjour ,
 FLEURS DE LIS , voici le retour
 De vos aventures prosperes ;
 Et vous allez être à nos yeux
 Fraîches comme aux yeux de nos peres ,
 Lors que vous tombâtes des cieux.

A ce coup s'en vont les Destins
 Entre les jeux & les festins
 Nous faire couler nos années ,

Et commencer une saison ,
Où nulles funestes journées
Ne verront jamais l'horizon.

Ce n'est plus comme auparavant ,
Que si l'Aurore en se levant
D'avanture nous voyoit rire ,
On se pouvoit bien assurer ,
Tant la Fortune avoit d'empire ,
Que le soir nous verroit pleurer.

De toutes parts sont éclaircis
Les nûages de nos foudris ;
La sûreté chasse les craintes ;
Et la Discorde sans flambeau ,
Laisse mettre , avecque nos plaintes ,
Tous nos soupçons dans le tombeau.

O qu'il nous eût coûté de morts !
O que la France eût fait d'efforts ,
Avant que d'avoir par les armes
Tant de Provinces qu'en un jour ,
Belle REINE , avecque vos charmes
Vous nous acquérez par amour !

Qui pouvoit , sinon vos bontez ,
Faire à des peuples indomptez
Laisser leurs haines obstinées ,
Pour jurer solennellement
En la main de deux Hyménées ,

D'être amis éternellement ?

Fleur des beautés & des vertus,
Après nos malheurs abattus
D'une si parfaite victoire,
Quel marbre à la postérité
Fera paroître votre gloire
Au lustre qu'elle a mérité ?

Non, non, malgré les envieux,
La raison veut qu'entre les Dieux
Votre image soit adorée ;
Et qu'aidant comme eux aux mortels,
Lors que vous serez implorée,
Comme eux vous ayez des autels.

Nos fastes sont pleins de lauriers
De toutes sortes de guerriers ;
Mais, hors de toute flatterie,
Furent-ils jamais embellis
Des miracles que fait MARIE
Pour le salut des fleurs de lis ?



COUPLÉT

*Chanté par toutes les Sibylles, à la suite des
deux pièces précédentes. 1612.*

A Ce coup la France est guérie ;
PEUPLES fatalement sauvez ,
Payez les vœux que vous devez
A la sagesse de MARIE.



S O N N E T

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

Pour M. de la Ceppede, () premier Président
de la Chambre des Comptes de Provence, au
sujet de ses Théorèmes spirituels, sur la Vie
& la Passion de Notre Seigneur, &c. (§)*

1612.

J'ESTIME la Ceppede & l'honore & l'admire,
Comme un des ornemens des premiers de nos jours ;
Mais qu'à sa plume seule on doive ce discours,
Certes, sans le flatter, je ne l'oserois dire.

L'esprit du Tout-Puissant, qui ses graces inspire
A celui qui sans feinte en attend le secours,
Pour élever notre ame aux célestes amours,
Sur un si beau sujet l'a fait si bien écrire.

REINE, l'heur de la France & de tout l'univers,
Qui voyez chaque jour tant d'hommages divers,

(*) Jean de la Ceppede, de Marseille, mort à Avignon
au mois de Juillet 1623.

(§) Ouvrage imprimé à Toulouse en 1613, in-4.

DE MALHERBE. Liv. III. 219
Que présente la Muse aux pieds de votre image :

Bien que votre bonté leur soit propice à tous ,
Ou je n'y connois rien , ou devant cet ouvrage ,
Vous n'en vîtes jamais qui fût digne de vous.

ÉPIGRAMME

Sur la Pucelle d'Orléans , brûlée par les Anglois.

1613.

L'ENNEMI tous droits violant ,
Belle AMAZONE , en vous brûlant ,
Témoigna son ame perfide :
Mais le Destin n'eut point de tort ;
Celle qui vivoit comme Alcide ,
Devoit mourir comme il est mort.



É P I G R A M M E

Sur ce que la Statue érigée en l'honneur de la Pucelle , sur le Pont de la Ville d'Orléans , étoit sans inscription. 1613.

PASSANS , vous trouvez à redire
Qu'on ne voit ici rien gravé
De l'acte le plus relevé
Que jamais l'histoire ait fait lire ;
La raison qui vous doit suffire ,
C'est qu'en un miracle si haut ,
Il est meilleur de ne rien dire
Que ne dire pas ce qu'il faut.



O D E

A LA REINE MARIE DE MÉDICIS,

*Pendant sa Régence, après la première guerre
des Princes, en 1614.*

F R A G M E N T.

.....

SI quelque avorton de l'Envie
Ose encore lever les yeux,
Je veux bander contre sa vie
L'ire de la terre & des cieux ;
Et dans les sçavantes oreilles
Verser de si douces merveilles,
Que ce misérable Corbeau,
Comme oiseau d'augure finistre,
Banni des rives du Caïstre, (*)
S'aille cacher dans le tombeau.
Venez donc, non pas habillées

(*) Fleuve de Lydie fort fréquenté, selon les Poëtes, par
les Cignes.

Comme on vous trouve quelquefois ,
 En jupes deffous les feuillées
 Danfant au filence des bois.
 Venez en robes , où l'on voie
 Deffus les ouvrages de foie
 Les rayons d'or étinceller ;
 Et chargez de perles vos têtes ,
 Comme quand vous allez aux fêtes
 Où les Dieux vous font appeller.

Quand le fang boüillant en mes veines
 Me donnoit de jeunes defirs ,
 Tantôt vous foûpiriez mes peines ,
 Tantôt vous chantiez mes plaisirs.
 Mais aujourd'hui que mes années
 Vers leur fin s'en vont terminées ,
 Siéroit-il bien à mes écrits
 D'ennuyer les races futures
 Des ridicules aventures
 D'un amoureux en cheveux gris ?

Non, VIERGES, non : je me retire
 De tous ces frivoles discours.
 Ma REINE est un but à ma lyre
 Plus jufte que nulles amours ;
 Et quand j'aurai , comme j'efpere ,
 Fait oüir du Gange à l'Ibere ,
 Sa louange à tout l'univers ,
 Permeffe me foit un Cocyte ,

D E M A L H E R B E. Liv. III. 223

Si jamais je vous sollicite
De m'aider à faire des vers !

Aussi-bien , chanter d'autre chose ,
Ayant chanté de sa grandeur ,
Seroit-ce pas , après la rose ,
Aux pavots chercher de l'odeur ;
Et des louanges de la lune
Descendre à la clarté commune
D'un de ces feux du firmament ,
Qui sans profiter & sans nuire ,
N'ont reçu l'usage de luire
Que par le nombre seulement ?

Entre les Rois à qui cet âge
Doit son principal ornement ,
Ceux de la Tamise & du Tage
Font louer leur gouvernement :
Mais en de si calmes provinces ,
Où le peuple adore les princes ,
Et met au degré le plus haut
L'honneur du sceptre légitime ,
Sçauroit-on excuser le crime
De ne regner pas comme il faut ?

Ce n'est point aux rives d'un fleuve ,
Où dorment les vents & les eaux ,
Que fait sa véritable preuve
L'art de conduire les vaisseaux ;

Il faut en la plaine salée ,
 Avoir lutté contre Malée , (*)
 Et près du naufrage dernier
 S'être vû deffous les Pléiades (**)
 Éloigné de ports & de rades ,
 Pour être crû bon marinier.

Ainsi quand la Grece partie
 D'où le mol Anaure (§) couloit,
 Traversa les mers de Scythie
 En la navire qui parloit, (§§)
 Pour avoir sçu des Cyanées (†)
 Tromper les vagues forcenées ,
 Les pilotes du fils d'Eson, (††)
 Dont le nom jamais ne s'efface ,

(*) Malée, aujourd'hui Capo Malio di Sant'Angelo, promontoire de Laconie fameux par plusieurs naufrages.

(**) Étoiles de la constellation du Taureau qui sont au nombre de sept.

(§) L'Anaure, ainsi nommé de deux mots Grecs qui signifient sans vent, est un fleuve de Thessalie.

(§§) Le vaisseau des Argonautes construit des chênes de la forêt de Dodone, qui rendoient des Oracles.

(†) Les Cyanées appelées aussi par les Anciens Symplegades & aujourd'hui les Pavonares, sont deux écueils très-dangereux & voisins du Bosphore de Thrace, l'un en Europe & l'autre en Asie.

(††) De Jason.

Ont gagné la première place
En la fable de la Toison.

Ainsi, conservant cet Empire
Où l'infidélité du Sort,
Jointe à la nôtre encore pire,
Alloit faire un dernier effort,
Ma REINE acquiert à ses mérites
Un nom qui n'a point de limites ;
En ternissant le souvenir
Des Reines qui l'ont précédée,
Devient une éternelle idée
De celles qui sont à venir.

Aussi-tôt que le coup tragique
Dont nous fûmes presque abattus,
Eut fait la fortune publique
L'exercice de ses vertus,
En quelle nouveauté d'orage
Ne fut éprouvé son courage ;
Et quelles malices de flots,
Par des murmures effroyables,
A des vœux à peine payables
N'obligerent les matelots ?

Qui n'ouït la voix de Bellonne,
Lasse d'un repos de douze ans,
Telle que d'un foudre qui tonne,
Appeller tous ses partisans ;
Et déjà les rages extrêmes,

Par qui tombent les diadèmes,
Faire appréhender le retour
De ces combats, dont la manie
Est l'éternelle ignominie
De Jarnac & de Moncontour ?

Qui ne voit encore à cette heure
Tous les infideles cerveaux,
Dont la fortune est la meilleure,
Ne chercher que troubles nouveaux ;
Et ressembler à ces fontaines
Dont les conduites souterraines
Passent par un plomb si gâté,
Que toujours ayant quelque tare,
Au même temps qu'on les repare,
L'eau s'enfuit d'un autre côté.

La paix ne voit rien qui menace
De faire renaître nos pleurs ;
Tout s'accorde à notre bonace,
Les hivers nous donnent des fleurs ;
Et si les pâles Eumenides
Pour réveiller nos parricides,
Toutes trois ne sortent d'enfer,
Le repos du siècle où nous sommes
Va faire à la moitié des hommes
Ignorer que c'est que le fer.

Thémis, capitale ennemie
Des ennemis de leur devoir,

Comme un rocher est affermie
En son redoutable pouvoir.
Elle va d'un pas & d'un ordre ;
Où la censure n'a que mordre ;
Et les loix qui n'exceptent rien
De leur glaive & de leur balance ,
Font tout perdre à la violence
Qui veut avoir plus que le sien.

Nos champs même ont leur abondance ;
Hors de l'outrage des voleurs :
Les festins , les jeux & la danse
En banissent toutes douleurs.
Rien n'y gémit , rien n'y soupire :
Chaque Amarille a son Tityre ;
Et sous l'épaisseur des rameaux ,
Il n'est place où l'ombre soit bonne ,
Qui soir & matin ne résonne
Ou de voix , ou de chalumeaux.

Puis quand ces deux grands hyménées ,
Dont le fatal embrassement
Doit applanir les Pyrenées ,
Auront leur accomplissement ,
Devons-nous douter qu'on ne voie ,
Pour accompagner cette joie ,
L'encens germer en nos buissons ,
La myrrhe couler en nos ruës ,
Et sans l'usage des charruës ,

Nos plaines jaunir de moissons ?

Quelle moins hautaine espérance
 Pouvons-nous concevoir alors ,
 Que de conquêter à la France
 La Propontide en ses deux bords ? (*)
 Et vengeant de succès prosperes
 Les infortunes de nos peres ,
 Que tient l'Egypte ensevelis ,
 Aller si près du bout du monde ,
 Que le soleil sorte de l'onde
 Sur la terre des fleurs de lis ?

Certes ces miracles visibles
 Excédant le penser humain ,
 Ne sont point ouvrages possibles
 A moins qu'une immortelle main ;
 Et la raison ne se peut dire ,
 De nous voir en notre navire
 A si bon port acheminez :
 Ou sans fard & sans flatterie ,
 C'est Pallas que cette MARIE ,
 Par qui nous sommes gouvernez.

Quoi qu'elle soit , Nymphes ou Déesse ,

(*) La Propontide , grand Golphe entre l'Hellestons
 & le Pont-Euxin ou la Mer noire , nommé aujourd'hui la
 Mer blanche ou Mer de Marmara.

De sang immortel ou mortel ,
Il faut que le monde confesse
Qu'il ne vit jamais rien de tel ;
Et quiconque fera l'histoire
De ce grand chef-d'œuvre de gloire ,
L'incrédule postérité
Rejettera son témoignage ,
S'il ne la dépeint belle & sage ,
Au-deçà de la vérité.

Grand HENRI, grand foudre de guerre,
Que , cependant que parmi nous
Ta valeur étonnoit la terre ,
Les Destins firent son époux :
Roi dont la mémoire est sans blâme ,
Que dis-tu de cette belle ame ,
Quand tu la vois si dignement
Adoucir toutes nos absinthes ,
Et se tirer des labyrinthes
Où la met ton éloignement ?

Que dis-tu , lors que tu remarques
Après ses pas ton héritier ,
De la sagesse des Monarques
Monter le pénible sentier ,
Et pour étendre sa couronne ,
Croître comme un fan de lionne ?
Que s'il peut un jour égaler
Sa force avecque sa furie ,

Les Nomades (*) n'ont bergerie
Qu'il ne suffise à désoler.

Qui doute que , si de ses armes
Ilion avoit eu l'appui ,
Le jeune Atride avecque larmes
Ne s'en fût retourné chez lui ;
Et qu'aux beaux champs de la Phrygie ,
De tant de batailles rougie ,
Ne fussent encore honorez
Ces ouvrages des mains célestes ,
Que jusques à leurs derniers restes
La flâme Grecque a dévorez !

F R A G M E N T

Au sujet de la même guerre des Princes. 1614.

ALLEZ à la malheure , allez , AMES tragiques ,
Qui fondez votre gloire aux miseres publiques ,
Et dont l'orgueil ne connoit point de loix.
Allez , féaux de France & les pestes du monde ,
Jamais pas un de vous ne reverra mon onde :
Regardez-la pour la dernière fois.

(*) Peuples d'Afrique , qui n'ayant point d'habitation
si campoient dans leurs pâturages avec leurs troupeaux.

STANCES.

*Paraphrase du Pseaume CXXVIII, au nom du
Roi Louis XIII, à l'occasion de la premiere
guerre des Princes. 1614.*

Les funestes complots des ames forcenées,
Qui pensoient triompher de mes jeunes années,
Ont d'un commun assaut mon repos offensé.

Leur rage a mis au jour ce qu'elle avoit de pire :

Certes je le puis dire,
Mais je puis dire aussi qu'ils n'ont rien avancé.

J'étois dans leurs filets, c'étoit fait de ma vie :

Leur funeste rigueur qui l'avoit poursuivie,

Méprisoit le conseil de revenir à soi ;

Et le coutre aiguilé s'imprime sur la terre

Moins avant, que leur guerre
N'espéroit imprimer ses outrages sur moi.

Dieu, qui de ceux qu'il aime est la garde éternelle

Me témoignant contre eux sa bonté paternelle,

A selon mes souhaits terminé mes douleurs.

Il a rompu leur piège ; & de quelque artifice

Qu'ait usé leur malice,
Ses mains qui peuvent tout m'ont dégagé des leurs.

La gloire des méchans est pareille à cette herbe,
 Qui sans porter jamais ni javelle ni gerbe
 Croît sur le toit pourri d'une vieille maison.
 On la voit sèche & morte, aussi-tôt qu'elle est née,
 Et vivre une journée,
 Est réputé pour elle une longue saison.

Bien est-il mal-aisé que l'injuste licence
 Qu'ils prennent chaque jour d'affliger l'innocence
 En quelqu'un de leurs vœux ne puisse prospérer
 Mais tout incontinent leur bonheur se retire,
 Et leur honte fait rire
 Ceux que leur insolence avoit fait soupirer.

F R A G M E N T

Au sujet de la même guerre. 1614.

O Toi, qui d'un clin-d'œil sur la terre & sur l'onde
 Fais trembler tout le monde,
 DIEU, qui toujours es bon & toujours l'as été,
 Verras-tu concorder à ces ames tragiques
 Leurs funestes pratiques,
 Et ne tonneras-tu point sur leur impiété!
 Voyez en quel état est aujourd'hui la France,
 Hors d'humaine espérance.

D E M A L H E R B E. Liv. III. 233
Les peuples les plus fiers du Couchant & du Nord
Du font alliez d'elle ou recherchent de l'être ;
Et ceux qu'elle a fait naître ,
Tournent tous leurs conseils pour lui donner la mort.

F R A G M E N T

Sur le même sujet. 1614.

A M E s pleines de vent que la rage a blessées,
Connoissez votre faute & bornez vos pensées

En un juste compas ;

Attachez votre espoir à de moindre conquêtes.
Briare(*) avoit cent mains, Tiphon avoit cent têtes,
Et ce que vous tentez leur coûta le trépas.

Soucis, retirez-vous : faites place à la joie ,
Misérable Douleur dont nous sommes la proie ,
Nos vœux sont exaucez.

Les vertus de la R E I N E & les bontez célestes
Ont fait évanouir ces orages funestes ,
Et dissipé les vents qui nous ont menacés.

(*) C'est Briarée.

S O N N E T.

Építaphe de la Femme de M. Puget, () qui fut dans la suite Evêque de Marseille. Le Mari parle. 1614.*

C ELLE qu'avoit Hymen à mon cœur attachée,
 Et qui fut ici-bas ce que j'aimai le mieux,
 Allant changer la terre à de plus dignes lieux,
 Au marbre que tu vois sa dépouille a cachée.

Comme tombe une fleur que la bise a séchée,
 Ainsi fut abattu ce chef-d'œuvre des cieux ;
 Et depuis le trépas qui lui ferma les yeux,
 L'eau que versent les miens n'est jamais étanchée.

Ni prières ni vœux ne m'y pûrent servir ;
 La rigueur de la mort voulut se assouvir,
 Et mon affection n'en put avoir dispense.

Toi , dont la piété vient sa tombe honorer,
 Pleure mon infortune ; & pour ta récompense
 Jamais autre douleur ne te fasse pleurer.

(*) Fils de M. de Pommeuse-Puget, Trésorier de l'Épargne. Sa femme étoit fille de M. Hallé, Doyen des Maîtres des Comptes de Paris.

ÉPIGRAMME,

*Au nom de M. Puget, pour servir de dédicace
à l'Épitaphe précédente. 1614.*

BELLE AME, qui fus mon flambeau,
Reçois l'honneur qu'en ce tombeau
Je suis obligé de te rendre.
Ce que je fais te sert de peu :
Mais au moins tu voit en la cendre
Comme j'en conserve le feu.

ÉPIGRAMME,

*Pour mettre au devant des Heures de la Vicomtesse
d'Auchy. 1614.*

TANT que vous serez sans amour,
CALISTE, priez nuit & jour,
Vous n'aurez point miséricorde.
Ce n'est pas que Dieu ne soit doux :
Mais pensez-vous qu'il vous accorde
Ce qu'on ne peut avoir de vous ?

 É P I G R A M M E

Sur le même sujet. 1614.

PRIER Dieu qu'il vous soit propice,
 Tant que vous me tourmenterez,
 C'est le prier d'une injustice.
 Faites-moi grace, & vous l'aurez.

 C H A N S O N .

SUs debout, la merveille des Belles :
 Allons voir sur les herbes nouvelles
 Luire un émail, dont la vive peinture
 Défend à l'art d'imiter la nature.

L'air est plein d'une haleine de roses :
 Tous les Vents tiennent leurs bouches closes,
 Et le Soleil semble sortir de l'onde
 Pour quelque amour plus que pour luire au monde.

On diroit, à lui voir sur la tête
 Ses rayons comme un chapeau de fête,

Qu'il s'en va fuivre en si belle journée
Encore un coup la fille de Penée. (*)

Toute chose aux délices conspire ,
Mettez-vous en votre humeur de rire ;
Les soins profonds d'où les rides nous viennent ;
A d'autres ans qu'aux vôtres appartiennent.

Il fait chaud : mais un feuillage sombre
Loin du bruit nous fournira quelque ombre .
Où nous ferons parmi les violettes
Mépris de l'ambre & de ses castolettes.

Près de nous sur les branches voisines
Des genets , des houx & des épines ,
Le Rossignol déployant ses merveilles ,
Jusqu'aux rochers donnera des oreilles.

Et peut-être à travers des fougères ,
Verrons-nous de Bergers à Bergeres
Sein contre sein & bouche contre bouche ,
Naître & finir quelque douce escarmouche.

C'est chez eux qu'Amour est à son aise.
Il y saute , il y danse , il y baise :
Et foule aux pieds les contraintes serviles
De tant de loix qui le gênent aux villes.

O qu'un jour mon ame auroit de gloire

(*) *Daphné.*

D'obtenir cette heureuse victoire,
 Si la pitié de mes peines passées
 Vous dispoit à semblables pensées !

Votre honneur , le plus vain des idoles ,
 Vous remplit de mensonges frivoles :
 Mais quel esprit que la raison conseille ,
 S'il est aimé , ne rend point la pareille ?

S T A N C E S.

Récit d'un Berger au Ballet du Triomphe de Pallas , où Madame Elizabeth , Princesse d'Espagne , représentoit Pallas. Ce Ballet fut exécuté le 19 Mars 1615. dans la grande Sale de Bourbon , lorsque Louis XIII. & la Reine sa mere se dispoient à partir pour aller conduire cette Princesse & recevoir en même temps l'Infante Anne d'Autriche que le Roi devoit épouser. 1615.

HOULETTE de LOUIS , Houlette de MARIE ,
 Dont le fatal appui met notre bergerie
 Hors du pouvoir des loups ,
 Vous placer dans les cieux en la même contrée
 Des balances d'Astrée ,

Est-ce un prix de vertu qui soit digne de vous ?

Vos pénibles travaux par qui nos pâturages ,
Sont encore en leur gloire , en dépit des orages

Qui les ont désolés ,

Sont-ce pas des effets que même en Arcadie ,

Quoi que la Grece die ,

Les plus fameux pasteurs n'ont jamais égalés ?

Voyez des bords de Loire & des bords de Garonne ,

Jusques à ce rivage où Thétis se couronne

De bouquets d'orangers : (*)

A qui ne donnez-vous une heureuse bonace ,

Loin de toute menace

Et de maux intestins & de maux étrangers ?

Où ne voit-on la paix comme un roc affermie ,

Faire à nos Gerions (§) détester l'infamie

De leurs actes sanglans ;

Et la belle Cérès en javelles féconde

Oter à tout le monde

La peur de retourner à l'usage des glands ?

Aussi dans nos maisons , en nos places publiques ,

Ce ne font que festins , ce ne font que musiques

De peuples réjouis ;

(*) *La Provence.*

(§) *Geryon , Géant de la Bétique qui , selon la Fable ,
avoit trois corps , & qui fut tué par Hercule.*

Et que l'astre du jour ou se leve ou se couche,

Nous n'avons en la bouche

Que le nom de MARIE , & le nom de LOUIS.

Certes une douleur quelques ames afflige ,

Qu'un fleuron de nos lis séparé de sa tige

Soit prêt à nous quitter :

Mais quoi qu'on nous augure & qu'on nous fasse
craindre ,

ELIZE (*) est-elle à plaindre

D'un bien que tous nos vœux lui doivent souhaiter ?

Le jeune demi-Dieu qui pour elle soupire ,

De la fin du Couchant termine son empire

En la source du jour.

Elle va dans ses bras prendre part à sa gloire :

Quelle malice noire

Peut sans aveuglement condamner leur amour ?

Il est vrai qu'elle est sage , il est vrai qu'elle est
belle ,

Et notre affection pour autre que pour elle

Ne peut mieux s'employer.

Aussi la nommons-nous la Pallas de cet âge :

Mais que ne dit le Tage

De celle qu'en sa place il nous doit envoyer ?

ESPRITS mal-avisez , qui blamez un échange ,

(*) La Princesse Elisabeth,

DE MALHERBE. Liv. III. 241
Où le prend & se baille un Ange pour un Ange,
Jugez plus sainement.

Notre grande Bergere a Pan qui la conseille ;
Seroit-ce pas merveille

Qu'un dessein qu'elle eût fait n'eût bon événement ?

C'est en l'assemblée de ces couples célestes ,
Que si nos maux passez ont laissé quelques restes ,
Ils vont du tout finir.

Mopse (*) qui nous l'assure , a le don de prédire ;
Et les chênes d'Epire (§)

Sçavent moins qu'il ne sçait des choses à venir.

Un siècle renâtra comblé d'heur & de joie ,
Où le nombre des ans sera la seule voie
D'arriver au trépas.

Tous venins y mourront comme au temps de nos peres,
Et mêmes les viperes

Y piqueront sans nuire , ou n'y piqueront pas.

La terre en tous endroits produira toutes choses :
Tous métaux seront or , toutes fleurs seront roses ,
Tous arbres oliviers.

L'an n'aura plus d'hiver , le jour n'aura plus d'ombre,
Et les perles sans nombre

Germeront dans la Seine au milieu des graviers.

(*) *Le Maréchal d'Ancre , qui gouvernoit alors.*

(§) *Ceux de la forêt de Dodone.*

DIEUX , qui de vos arrêts formez nos destinées ,
 Donnez un dernier terme à ces grands hyménées ,

C'est trop les différer :

L'Europe les demande , accordez la requête.

Qui verra cette fête ,

Pour mourir satisfait n'aura que desirer.

C H A N S O N

Qui fut chantée dans le même Ballet que les Stances précédentes , & dont l'Auteur faisoit très-peu de cas. 1615.

CETTE ANNE si belle

Qu'on vante si fort ,

Pourquoi ne vient-elle ?

Vraiment elle a tort.

Son LOUIS soupire

Après ses appas ;

Que veut-elle dire ,

De ne venir pas ?

S'il ne la possède

Il s'en va mourir ;

Donnons-y remède ,

Allons la quérir.

Assemblons, MARIE,
Ses yeux à vos yeux;
Notre bergerie
N'en vaudra que mieux.

Hâtons le voyage :
Le siècle doré
En ce mariage
Nous est assuré.

S T A N C E S

*Sur le Mariage du Roi Louis XIII. avec Anne
d'Autriche, Infante d'Espagne. 1615.*

MOPSE, entre les devins, l'Apollon de cet âge
Avoit toujours fait espérer
Qu'un soleil qui n'aitroit sur les rives du Tage,
En la terre du lis nous viendroit éclairer.

Cette prédiction sembloit une aventure
Contre le sens & le discours,
N'étant pas convenable aux regles de nature,
Qu'un soleil se levât où se couchent les jours.

ANNE, qui de Madrid fut l'unique miracle,
Maintenant l'aïse de nos yeux,

Au sein de notre Mars satisfait à l'oracle ;
 Et dégage envers nous la promesse des cieux.
 Bien est-elle un soleil , & ses yeux adorables ,
 Déjà vûs de tout l'horizon ,
 Font croire que nos maux seront maux incurables ;
 Si d'un si beau remède ils n'ont leur guérison.
 Quoi que l'esprit y cherche , il n'y voit que des
 chaînes

Qui le captivent à ses loix.

Certes c'est à l'Espagne à produire des Reines ,
 Comme c'est à la France à produire des Rois.

Heureux couple d'Amans , notre grande MARIE

A pour vous combattu le fort.

Elle a forcé les vents & dompté leur furie ;
 C'est à vous à goûter les délices du port.

Goûtez-les , beaux Esprits , & donnez connoissance ,

En l'excès de votre plaisir ,

Qu'à des cœurs bien touchez tarder la jouissance ,
 C'est infailliblement leur croître le desir.

Les fleurs de votre amour , dignes de leur racine

Montrent un grand commencement :

Mais il faut passer outre , & des fruits de Lucine
 Faire voir à nos vœux leur accomplissement.

Réservez le repos à ces vieilles années

Par qui le sang est refroidi.

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées ;

La nuit est déjà proche à qui passe midi.

CHANSON

*Pour M. le Duc de Bellegarde , amoureux d'une
Dame de la plus haute condition qui fût en
France , & même en Europe. (*) 1616.*

MES YEUX , vous m'êtes superflus.
Cette beauté qui m'est ravie
Fut seule ma vûe & ma vie ,
Je ne voi plus , n'y ne vi plus.
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

O qu'en ce triste éloignement
Où la nécessité me traîne ,
Les Dieux me témoignent de haine ,
Et m'affligent indignement !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

(*) *M. le Fevre de S. Marc soupçonne que cette Dame étoit la jeune Reine Anne d'Autriche , femme de Louis XIII. Le Duc de Bellegarde qui n'avoit pas craint d'être le rival d'Henri IV. auprès de la belle Gabrielle , étoit bien capable de former des vœux téméraires pour cette Princesse.*

Quelles fleches a la douleur
Dont mon ame ne soit percée ;
Et quelle tragique pensée
N'est point en ma pâle couleur !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

Certes , où l'on peut m'écouter ,
J'ai des respects qui me font taire ;
Mais en un réduit solitaire
Quels regrets ne fais-je éclater !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

Quelle funeste liberté
Ne prennent mes pleurs & mes plaintes
Quand je puis trouver à mes craintes
Un séjour assez écarté !
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

Si mes amis ont quelque soin
De ma pitoyable aventure ,
Qu'ils pensent à ma sépulture ;
C'est tout ce de quoi j'ai besoin.
Qui me croit absent , il a tort :
Je ne le suis point , je suis mort.

CHANSON

*Pour M. le Duc de Bellegarde , amoureux de la
même Dame. 1616.*

C'EST assez , mes DESIRS , qu'un aveugle penser
Trop peu discrètement vous ait fait adresser
Au plus haut objet de la terre ;
Quittez cette poursuite , & vous ressouvenez
Qu'on ne voit jamais le tonnerre
Pardonner au dessein que vous entreprenez.
Quelque flatteur espoir qui vous tienne enchantez ,
Ne connoissez-vous pas qu'en ce que vous tentez ,
Toute raison vous défavouë ;
Et que vous allez faire un second Ixion (*)
Cloüé là-bas sous une rouë ,
Pour avoir trop permis à son affection ?
Bornez-vous , croyez-moi , dans un juste compas ,
Et fuyez une mer , qui ne s'irrite pas
Que le succès n'en soit funeste.
Le calme jusqu'ici vous a trop assuré ;
Si quelque sagesse vous reste ,

(*) *Ixion puni dans les Enfers , pour avoir attenté à
Juno.*

Connoissez le péril & vous en retirez.

Mais, ô conseil infâme ! O profanes discours
Tenus indignement des plus dignes amours,
Dont jamais ame fut blessée !

Quel excès de frayeur m'a sçu faire goûter
Cette abominable pensée,
Que ce que je poursuis me peut assez coûter ?

D'où s'est coulée en moi cette lâche poison,
D'oser impudemment faire comparaison
De mes épines à mes roses ?

Moi, de qui la fortune est si proche des cieus,
Que je voi sous moi toutes choses,
Et tout ce que je voi n'est qu'un point à mes yeux.

Non, non, servons CHRYSANTE, & sans penser à
moi,

Pensons à l'adorer d'une aussi ferme foi
Que son empire est légitime.

Exposons-nous pour elle aux injures du Sort ;
Et s'il faut être sa victime,

En un si beau danger mocquons-nous de la mort.

Ceux que l'opinion fait plaïre aux vanitez,
Font dessus leurs tombeaux graver des qualitez
Dont à peine un Dieu seroit digne ;

Moi, pour un monument & plus grand & plus beau,
Je ne veux rien que cette ligne :

L'exemple des Amans est clos dans ce tombeau.

S T A N C E S

*Pour M. le Duc de Bellegarde, sur la guérison
de Chrysante, c'est-à-dire, de la même Dame
à qui les deux pièces précédentes sont adres-
sées. 1616.*

LEs Destins sont vaincus, & le flux de mes larmes
De leur main insolente a fait tomber les armes,
Amour en ce combat à reconnu ma foi :

LAURIERS, couronnez-moi.

Quel penser agréable a soulagé mes plaintes ?
Quelle heure de repos a dissipé mes craintes,
Tant que du cher objet en mon ame adoré
Le péril a duré ?

J'ai toujours vû ma Dame avoir toutes les marques,
De n'être point sujette à l'outrage des Parques:
Mais quel espoir de bien en l'excès de ma peur
N'estimois-je trompeur ?

Aujourd'hui c'en est fait, elle est toute guérie ;
Et les soleils d'Avril peignant une prairie,
En leurs tapis de fleurs n'ont jamais égalé
Son teint renouvelé.

Je ne la vis jamais si fraîche, ni si belle ;

Jamais de si bon cœur je ne brûlai pour elle ,
 Et ne pensai jamais avoir tant de raison
 De bénir ma prison.

DIEUX , dont la providence & les mains souveraines
 Terminant sa langueur , ont mis fin à mes peines ,
 Vous sçaurois-je payer avec assez d'encens

L'aïse que je ressens ?

Après une faveur si visible & si grande ,
 Je n'ai plus à vous faire aucune autre demande ;
 Vous m'avez tout donné , redonnant à mes yeux
 Ce chef-d'œuvre des cieux.

Certes vous êtes bons , & combien que nos crimes
 Vous donnent quelquefois des courroux légitimes ,
 Quand des cœurs bien touchés vous demandent se-
 cours ,

Ils l'obtiennent toujours.

Continuez , grands DIEUX , & ne faites pas dire ,
 Ou que rien ici bas ne connoit votre empire ,
 Ou qu'aux occasions les plus dignes de soins
 Vous en avez le moins.

Donnez-nous tous les ans des moissons redoublées :
 Soient toujours de nectar nos rivieres comblées ;
 Si CHRYSANTE ne vit & ne se porte bien ,
 Nous ne vous devons rien.

ÉPIGRAMME

*Pour mettre au devant des Poèmes divers du sieur
de Lortigues Provençal. (*) 1617.*

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se mocque de vous :
Mars & les Muses le défendent.

(*) Annibal de Lortigues , de la Ville d'Apt , étoit
un Soldat qui se méloit de versifier. Ses Poésies furent im-
primées à Paris chez Jean Gesselin , en 1627.



S T A N C E S.

*Fragment d'une Prophétie du Dieu de la Seine
contre le Maréchal d'Ancre. 1617,*

.
.

VA-t'en à la malheure , excrément de la terre ,
Monstre , qui dans la paix fais les maux de la guerre,
Et dont l'orgueil ne connoît point de loix.
En quelque haut dessein que ton esprit s'égare ,
Tes jours sont à leur fin , ta chute se prépare :
Regarde-moi pour la dernière fois.

C'est assez que cinq ans ton audace effrénée ,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée ,
Princes & Rois ait osé défier.
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes ;
Et le Ciel accusé de supporter tes crimes ,
Est résolu de se justifier.

STANCES

Pour le Comte de Charni, () qui recherchoit en mariage Mademoiselle de Castille, (§) qu'il épousa en 1620. 1619.*

ENFIN ma patience & les soins que j'ai pris
Ont, selon mes souhaits, adouci les esprits,
Dont l'injuste rigueur si long-temps m'a fait plaindre.

Cessons de soupîrer :

Graces à mon destin, je n'ai plus rien à craindre,
Et puis tout espérer.

Soit qu'étant le soleil, dont je suis enflâmé,
Le plus aimable objet qui fut jamais aimé,
On ne m'ait pu nier qu'il ne fût adorable ;
Soit que d'un oppressé

Le droit bien reconnu soit toujours favorable,
Les Dieux m'ont exaucé.

(*) Charles Chabot, fils du Marquis de Mirebeau.

(§) Charlotte de Castille, fille de Pierre de Castille, Contrôleur Général des Finances en 1619, & de Charlotte Jeannin, fille du célèbre Pierre Jeannin, Surintendant des Finances.

N'agueres que j'oyois la tempête souffler ;
 Que je voyois la vague en montagne s'enfler ,
 Et Neptune à mes cris faire la fourde oreille :
 A peu près englouti,
 Euffé-je osé prétendre à l'heureuse merveille
 D'en être garanti ?

Contre mon jugement les orages cessez
 Ont des calmes si doux en leur place laissez ,
 Qu'aujourd'hui ma fortune a l'empire de l'onde ;
 Et je voi sur le bord
 Un Ange , dont la grace est la gloire du monde ,
 Qui m'affûre du port.

Certes c'est lâchement qu'un tas de médifans ,
 Imputant à l'Amour qu'il abuse nos ans ,
 De frivoles soupçons nos courages étonnent ;
 Tous ceux à qui déplaît
 L'agréable tourment que ses flâmes nous donnent ,
 Ne sçavent ce qu'il est ,

S'il a de l'amertume à son commencement ,
 Pourvû qu'à mon exemple on souffre doucement ,
 Et qu'aux appas du change une ame ne s'envole ,
 On se peut affûrer
 Qu'il est maître équitable , & qu'enfin il console
 Ceux qu'il a fait pleurer.

É P I G R A M M E

Sur une image de Sainte Catherine.

1619.

L'ART, aussi-bien que la Nature,
Eût fait plaindre cette peinture :
Mais il a voulu figurer,
Qu'aux tourmens dont la cause est belle
La gloire d'une ame fidelle,
Est de souffrir sans murmurer.

É P I G R A M M E

*Imitée de la quarantième du sixième Livre de
Martial. 1619.*

J E A N N E , tandis que tu fus belle,
Tu le fus sans comparaison;
A N N E à cette heure est de saison,
Et ne voi rien si beau comme elle.
Je sçai que les ans lui mettront
Comme à toi les rides au front,

Et feront à sa tresse blonde
 Même outrage qu'à tes cheveux.
 Mais voilà comme va le monde :
 Je te voulus, & je la veux.

S O N N E T

A Madame la Princesse de Conti.

1619.

RACE de mille Rois, adorable PRINCESSE,
 Dont le puissant appui de faveurs m'a comblé,
 Si faut-il qu'à la fin j'acquitte ma promesse,
 Et m'allége du faix dont je suis accablé.

Telle que notre siecle aujourd'hui vous regarde,
 Merveille incomparable en toute qualité,
 Telle je me résous de vous bailler en garde
 Aux fastes éternels de la postérité.

Je sçai bien quel effort cet ouvrage demande :
 Mais si la pesanteur d'une charge si grande
 Résiste à mon audace & me la refroidit,

Voi-je pas vos bontés à mon aide paroître,
 Et parler dans vos yeux un signe qui me dit,
 Que c'est assez payer que de bien reconnoître ?

STANCES

STANCES

SPIRITUELLES.

1619.

LOUÉZ Dieu par toute la terre,
Non pour la crainte du tonnerre
Dont il menace les humains,
Mais pour ce que sa gloire en merveilles abonde,
Et que tant de beautez qui reluisent au monde,
Sont des ouvrages de ses mains.

Sa providence libérale
Est une source générale
Toujours prête à nous arrouser.

L'Aurore & l'Occident s'abreuvent en sa course ;
On y puise en Afrique , on y puise sous l'Ourse ,
Et rien ne la peut épuiser.

N'est-ce pas lui qui fait aux ondes
Germer les semences fécondes
D'un nombre infini de poissons ;
Qui peuple de troupeaux les bois & les montagnes ,
Donne aux prés la verdure , & couvre les campagnes

R

De vendanges & de moissons ?
 Il est bien dur à sa justice
 De voir l'impudente malice
 Dont nous l'offençons chaque jour :
 Mais , comme notre pere , il excuse nos crimes ,
 Et même ses courroux , tant soient-ils légitimes ,
 Sont des marques de son amour.

Nos affections passageres ,
 Tenant de nos humeurs légères ,
 Se font vieilles en un moment ;
 Quelque nouveau desir comme un vent les emporte.
 La sienne , toujours ferme & toujours d'une sorte
 Se conserve éternellement.

C H A N S O N

*A la Marquise de Rambouillet , sous le nom de
 Rodanthe. (*) 1619.*

C H E R E B É A U T É , que mon ame ravie
 Comme son pole va regardant ,
 Quel astre d'ire & d'envie

(*) Cette Chanson fut faite sur un air donné à Mal-herbe ; c'est pourquoi le dernier vers de chaque couplet est irrégulier.

Quand vous naissiez marquoit votre ascendant ,
Que votre courage endurci ,
Plus je le supplie, moins ait de merci !

En tous climats , voire au fond de la Thrace ,
Après les neiges & les glaçons ,
Le beau temps reprend sa place ,
Et les étez mûrissent les moissons :
Chaque saison y fait son cours ;
En vous seule on trouve qu'il gele toujours.

J'ai beau me plaindre & vous conter mes peines ,
Avec prieres d'y compâtir ;
J'ai beau m'épuiser les veines ,
Et tout mon sang en larmes convertir ;
Un mal au deça du trépas ,
Tant soit-il extrême , ne vous émeut pas.

Je sçai que c'est : vous êtes offensée ,
Comme d'un crime hors de raison ,
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérison ;
Et voudriez bien pour la finir ,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.



Vous vous trompez : c'est aux foibles courages
Qui toujours portent la peur au sein ,
De succomber aux orages ,
Et se laisser d'un pénible dessein.
De moi , plus je suis combattu ,

Plus ma résistance montre sa vertu.

Loin de mon front soient ces palmes communes,

Où tout le monde peut aspirer ;

Loin les vulgaires fortunes,

Où ce n'est qu'un jouir & desirer.

Mon goût cherche l'empêchement ;

Quand j'aime sans peine, j'aime lâchement.

Je connois bien que, dans ce labyrinthe,

Le ciel injuste ma réservé

Tout le fiel & tout l'absynthe

Dont un Amant fut jamais abreuvé.

Mais je ne m'étonne de rien :

Je suis à RODANTHE, je veux mourir sien.

É P I G R A M M E,

Mise au devant du livre intitulé : Le Pourtrait de l'Eloquence Françoisse, avec dix Actions Oratoires, de Jean du Pré, Ecuyer, Seigneur de la Porte, Conseiller du Roy & Général en sa Cour des Aydes de Normandie. () 1620.*

LU faux, DU PRÉ, de nous pourtraire
Ce que l'éloquence a d'appas ;

(*) *Ouvrage imprimé à Paris, chez Jean Levéque, in-8^o.*

DE MALHERBE. Liv. III. 265

Quel besoin as-tu de le faire ?

Qui te voit, ne la voit-il pas ?

ÉPIGRAMME

Pour servir d'Épitaphe à un Grand. () 1621.*

CET Absynthe au nez de barbet (§)

En ce tombeau fait sa demeure.

Chacun en rit, & moi j'en pleure :

Je le voulois voir au gibet.

SONNET

A Monseigneur le Duc d'Orléans. (†) 1621.

MUSES, quand finira cette longue remise
De contenter GASTON, & d'écrire de lui ?

(*) *Au Connétable de Luynes, mort le 15 Décembre 1621.*

(§) *L'Absynthe est aussi appelée Aluine ; de-là cette mauvaise allusion.*

(†) *Gaston Jean-Baptiste Duc d'Orléans, frere de Louis XIII,*

Le soin que vous avez de la gloire d'autrui,
Peut-il mieux s'employer qu'à si belle entreprise?

En ce malheureux siècle, où chacun vous méprise
Et quiconque vous sert n'en a que de l'ennui,
Misérable Neuvaine, où fera votre appui,
S'il ne vous tend les mains & ne vous favorise ?

Je crois bien que la peur d'oser plus qu'il ne faut,
Et les difficultez d'un ouvrage si haut,
Vous ôtent le desir que sa vertu vous donne :

Mais tant de beaux objets tous les jours s'augmentans,
Puisqu'en âge si bas leur nombre vous étonne,
Comme y fournirez-vous quand il aura vingt ans ?

S T A N C E S

*A M. le premier Président de Verdun, pour le
consoler de la mort de sa première femme. (*)*

1621 ou 1622.

SACRÉ Ministre de Thémis,
VERDUN en qui le ciel a mis
Une sagesse non commune ;
Sera-ce pour jamais que ton cœur abattu

(*) Charlotte du Gué.

Laiffera fous une infortune,
Au mépris de ta gloire accabler ta vertu ?

Toi, de qui les avis prudens
En toute forte d'accidens
Sont loüiez même de l'Envie,
Perdras-tu la raifon, jufqu'à te figurer ,
Que les morts reviennent en vie,
Et qu'on leur rende l'ame à force de pleurer ?

Tel qu'au foir on voit le Soleil
Se jeter aux bras du fommeil,
Tel au matin il fort de l'onde.
Les affaires de l'homme ont un autre deftin :
Après qu'il eft parti du monde,
La nuit qui lui survient n'a jamais de matin.

Jupiter, ami des mortels,
Ne rejette de fes autels
Ni requêtes ni facrifices.
Il reçoit en fes bras ceux qu'il a menacez ;
Et qui s'eft nettoyé de vices,
Ne lui fait point de vœux qui ne foient exaucez.

Neptune, en la fureur des flots
Invoqué par les matelots,
Remet l'efpoir en leur courage ;
Et ce pouvoir fi grand dont il eft renommé ,
N'eft connu que par les naufrages
Dont il a garanti ceux qui l'ont réclaté.

Pluton est seul entre les Dieux
 Dénué d'oreilles & d'yeux
 A quiconque le sollicite.

Il dévore sa proie aussi-tôt qu'il la prend ;
 Et quoi qu'on lise d'Hippolyte ,
 Ce qu'une fois il tient , jamais il ne le rend.

S'il étoit vrai que la pitié
 De voir un excès d'amitié
 Lui fit faire ce qu'on desire ,
 Qui devoit le fléchir avec plus de couleur ,
 Que ce fameux joueur de lyre
 Qui fut jusqu'aux enfers lui montrer sa douleur ?

Cependant il eut beau chanter ,
 Beau prier , presser & flatter ,
 Il s'en revint sans Eurydice ;
 Et la vaine faveur dont il fut obligé ,
 Fut une si noire malice ,
 Qu'un absolu refus l'auroit moins affligé.

Mais quand tu pourrois obtenir
 Que la mort laissât revenir
 Celle dont tu pleures l'absence ;
 La voudrois-tu remettre en un flecle effronté
 Qui plein d'une extrême licence ,
 Ne feroit que troubler son extrême bonté ?

Que voyons-nous que des Titans ,
 De bras & de jambes luttans

Contre les pouvoirs légitimes ; (*)
Infâmes rejettons de ces audacieux ,
Qui dédaignans les petits crimes ,
Pour en faire un illustre attaquerent les cieux ?

Quelle horreur de flâme & de fer
N'est éparse , comme en enfer ,
Aux plus beaux lieux de cet empire ?
Et les moins travaillez des injures du fort ,
Peuvent-ils pas justement dire
Qu'un homme dans la tombe est un navire au port ?

Croi-moi , ton deüil a trop duré ,
Tes plaintes ont trop murmuré ;
Chasse l'ennui qui te possède ,
Sans t'irriter en vain contre une adverfité ,
Que tu sçais bien qui n'a remede
Autre que d'obéir à la nécessité.

Rends à ton ame le repos
Qu'elle s'ôte mal à propos ,
Jusqu'à te dégoûter de vivre ;
Et si tu n'as l'amour que chacun a pour soi ,
Aime ton Prince , & le délivre
Du regret qu'il aura s'il est privé de toi.

Quelque jour ce jeune lion

(*) *Le Poëte désigne ici le commencement de la guerre des Huguenots.*

Cloquera la rébellion
 Ensorte qu'il en fera maître :
 Mais quiconque voit clair , ne connoît-il pas bien
 Que , pour l'empêcher de renaître ,
 Il faut que ton labour accompagne le sien.

La justice le glaive en main
 Est un pouvoir autre qu'humain
 Contre les révoltes civiles.
 Elle seule fait l'ordre , & les sceptres des Rois
 N'ont que des pompes inutiles ,
 S'ils ne sont appuyez de la force des loix.

I N S C R I P T I O N

*Pour le Portrait de Cassandre , Maîtresse de
 Ronfard. (*) 1622.*

L'ART , la Nature exprimant ,
 En ce portrait m'a fait telle ;
 Si n'y suis-je pas si belle
 Qu'aux écrits de mon Amant.

(*) C'étoit une fille de Blois , de basse condition , qui
 avoit été la Maîtresse de S. Gelais.

STANCES

Pour M. le Comte de Soissons , () à qui l'on faisoit espérer qu'il épouserait Madame Henriette-Marie de France , depuis Reine d'Angleterre.*
(§) 1622.

NE délibérons plus , allons droit à la mort ;
La tristesse m'appelle à ce dernier effort ,
Et l'honneur m'y convie.
Je n'ai que trop gémi :
Si parmi tant d'ennuis j'aime encore ma vie ,
Je suis mon ennemi.

O beaux YEUX, beaux objets de gloire & de grandeur,
Vive source de flamme , où j'ai pris une ardeur
Qui toute autre surmonte ;
Puis-je souffrir assez ,
Pour expier le crime & réparer la honte
De vous avoir laissez ?

(*) Il étoit fils de celui à qui Henri IV. refusa de donner en mariage Madame Catherine , sa sœur.

(§) Ces Stances furent mises en musique par Boisset le Père , après la mort de Malherbe.

Quelqu'un dira pour moi que je fais mon devoir ;
Et que les volontez d'un absolu pouvoir

Sont de justes contraintes :

Mais à quelle autre loi

Doit un parfait Amant des respects & des craintes ;
Qu'à celle de sa foi ?

Quand le ciel offriroit à mes jeunes desirs
Les plus rares trésors & les plus grands plaisirs ,
Dont sa richesse abonde ;

Que sçaurois-je espérer

A quoi votre présence , ô merveille du monde ,
Ne soit à préférer ?

On parle de l'enfer & des maux éternels
Baillez en châtiment à ces grands criminels ,
Dont les fables sont pleines :

Mais ce qu'ils souffrent tous ,

Le souffrai-je pas seul en la moindre des peines
D'être éloigné de vous ?

J'ai beau par la raison exhorter mon amour ,
De vouloir réserver à l'aïse du retour

Quelque reste de larmes ;

Misérable qu'il est !

Contenter sa douleur & lui donner des armes ,
C'est tout ce qui lui plaît.

Non , non , laissons nous vaincre après tant de
combats,

Allons épouvanter les ombres de là bas
De mon visage blême ;
Et sans nous consoler ,
Mettons fin à des jours que la Parque elle-même
A pitié de filer.

Je connois CHARIGENE , & n'ose desirer
Qu'elle ait un sentiment qui la fasse pleurer
Dessus ma sépulture ;
Mais cela m'arrivant ,
Quelle seroit ma gloire , & pour quelle aventure
Voudrois-je être vivant !

S O N N E T

A U R O I L O U I S X I I I .

*Après la guerre de 1621 & 1622 contre les Hugue-
nots. 1623.*

MUSES , je suis confus : mon devoir me convie
A louer de mon Roi les rares qualités ;
Mais le mauvais destin qu'ont les témérités
Fait peur à ma foiblesse & m'en ôte l'envie.

A quel front orgueilleux n'a l'audace ravie
Le nombre des lauriers qu'il a déjà plantés ?

Et ce que sa valeur a fait en deux étez ,
Alcidel'eût-il fait en deux fiecles de vie?

Il arrivoit à peine à l'âge de vingt ans ,
Quand sa juste colere affaillant nos Titans
Nous donna de nos maux l'heureuse délivrance.

Certes , ou ce miracle a mes sens éblouis ;
Ou Mars s'est mis lui-même au trône de la France
Et s'est fait notre Roi sous le nom de LOUIS.

F R A G M E N T

D' U N E O D E

A M. LE CARDINAL DE RICHELIEU,

Ministre & Secrétaire d'Etat.

1623 ou 1624.

.....

GRAND & grand Prince de l'Eglise ,
RICHELIEU , jusques à la mort ,
Quelque chemin que l'homme élise ,
Il est à la merci du Sort.

Nos jours filez de toutes soies
Ont des ennuis comme des joies ;
Et de ce mélange divers
Se composent nos destinées ,
Comme on voit le cours des années
Composé d'étéz & d'hivers.

Tantôt une molle bonace
Nous laisse jouter sur les flots ,
Tantôt un péril nous menace ,
Plus grand que l'art des matelots.
Et cette sagesse profonde ,
Qui donne aux fortunes du monde
Leur fatale nécessité ,
N'a fait loi qui moins se révoque ,
Que celle du flux réciproque
De l'heur & de l'adverfité.

S O N N E T

Au même. 1624.

A Ce coup nos frayeurs n'auront plus de raison,
Grande AME aux grands travaux sans repos adonnée :
Puisque par vos conseils la France est gouvernée ,
Tout ce qui la travaille aura sa guérison.
Tel que fut rajeuni le vieil âge d'Eson ,

Telle cette Princesse en vos mains résignée ,
 Vaincra de ses destins la rigueur obstinée ,
 Et reprendra le teint de sa verte saison.

Le bon sens de mon Roi m'a toujours fait prédire ,
 Que les fruits de la paix combleroient son empire ,
 Et comme un demi-Dieu le feroient adorer ;

Mais voyant que le vôtre aujourd'hui le seconde ,
 Je ne lui promets pas ce qu'il doit espérer ,
 Si je ne lui promets la conquête du monde.

S O N N E T

A U R O I L O U I S X I I I .

1624.

QU'AVEC une valeur à nulle autre seconde ,
 Et qui seule est fatale à notre guérison ,
 Votre courage mur en sa verte saison ,
 Nous ait acquis la paix sur la terre & sur l'onde ;

Que l'Hydre de la France en révoltes féconde ,
 Pour vous soit du tout morte ou n'ait plus de poison :
 Certes ; c'est un bonheur dont la juste raison
 Promet à votre front la couronne du monde.

Mais qu'en de si beaux faits vous m'ayez pour témoin :

Con-

D E M A L H E R B E. Liv. III. 273
Connoissez-le , mon Roi , c'est le comble du soin
Que de vous obliger ont eu les Destinées.

Tous vous sçavent louer , mais non également :
Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que MALHERBE écrit dure éternellement.

S O N N E T

*A M. le Marquis de la Vieuville , Surintendant
des Finances. 1624.*

IL est vrai , LA VIEUVILLE , & quiconque le nie
Condamne impudemment le bon goût de mon Roi ;
Nous devons des Autels à la sincere foi
Dont ta dextérité nos affaires manie.

Tes soins laborieux , & ton libre génie
Qui hors de la raison ne connait point de loi ,
Ont mis fin aux malheurs qu'attiroit après toi
De nos profusions l'effroyable manie.

Tout ce qu'à tes vertus il reste à desirer ,
C'est que les beaux esprits les veuillent honorer ,
Et qu'en l'éternité la Muse les imprime.

J'en ai bien le dessein dans mon ame formé :
Mais je suis généreux , & tiens cette maxime ,
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

F R A G M E N T

Pour Madame la Marquise de Rambouillet.

1624 ou 1625.

.

ET maintenant encore en cet âge penchant,
 Où mon peu de lumière est si près du couchant,
 Quand je verrois Hélène au monde revenue
 En l'état glorieux où Paris la connue,
 Faire à toute la terre adorer ses appas,
 N'en étant point aimé, je ne l'aimerois pas.
 Cette belle Bergere, à qui les Destinées
 Sembloient avoir gardé mes dernières années,
 Eut en perfection tous les rares trésors
 Qui parent un esprit & font aimer un corps.
 Ce ne furent qu'attraits, ce ne furent que charmes;
 Sitôt que je la vis, je lui rendis les armes,
 Un objet si puissant ébranla ma raison.
 Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
 Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire,
 Tant que ma servitude espéra du salaire.
 Mais comme j'apperçûs l'infaillible danger

Où, si je poursuivois, je m'allois engager :
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée ;
J'eus honte de brûler pour une ame glacée ;
Et sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

S O N N E T

Pour Monsieur le Cardinal de Richelieu, Premier Ministre d'Etat. 1625 ou 1626.

PEUPLES, ça de l'encens : Peuples, ça des victimes
A ce grand Cardinal, grand chef-d'œuvre des cieux,
Qui n'a but que la gloire, & n'est ambitieux
Que de faire mourir l'insolence des crimes.

A quoi sont employez tant de soins magnanimes
Où son esprit travaille & fait veiller ses yeux,
Qu'à tromper les complots de nos séditieux,
Et soumettre leur rage aux pouvoirs légitimes ! (*)

Le mérite d'un homme, ou sçavant, ou guerrier,
Trouve sa récompense aux chapeaux de laurier,
Dont la vanité Grecque a donné les exemples.

Le sien, je l'ose dire, est si grand & si haut,

(*) Les Huguenots commençoient à remuer.

Que si , comme nos Dieux , il n'a place en nos
temples ,
Tout ce qu'on lui peut faire est moins qu'il ne lui
faut.

I N S C R I P T I O N

Pour la Fontaine de l'Hôtel de Rambouillet.

1625 ou 1626.

VOIS-TU, Passant, couler cette onde,
Et s'écouler incontinent ?
Ainsi fuit la gloire du monde,
Et rien que Dieu n'est permanent.



O D E

AU ROI LOUIS XIII,

Allant châtier la rébellion des Rochelois , & chasser les Anglois , qui en leur faveur étoient descendus dans l'Isle de Ré. 1627.

DONC un nouveau labeur à tes armes s'apprête :
Prens ta foudre , LOUIS , & va comme un lion
Donner le dernier coup à la dernière tête
De la rébellion.

Fai cheoir en sacrifice au Démon de la France
Les fronts trop élevez de ces ames d'enfer ;
Et n'épargne contre eux , pour notre délivrance ,
Ni le feu ni le fer.

Affez de leurs complots l'infidelle malice
A nourri le désordre & la sédition ;
Quitte le nom de JUSTE , ou fait voir ta justice
En leur punition.

Le centième Décembre a les plaines ternies ,
Et le centième Avril les a peintes de fleurs ,
Depuis que parmi nous leurs brutales manies
Ne causent que des pleurs.

Dans toutes les fureurs des siècles de tes peres
 Les monstres les plus noirs firent-ils jamais rien,
 Que l'inhumanité de ces cœurs de vipères
 Ne renouvelle au tien ?

Par qui sont aujourd'hui tant de villes désertes,
 Tant de grands bâtimens en mazures changez,
 Et de tant de chardons les campagnes couvertes,
 Que par ces enragez ?

Les sceptres devant eux n'ont point de privilèges,
 Les Immortels eux-mêmes en sont persécutez ;
 Et c'est aux plus saints lieux que leurs mains sacrilèges
 Font plus d'impietez.

Marche , va les détruire , éteins-en la sémence ;
 Et sui jusqu'à leur fin ton courroux généreux,
 Sans jamais écouter ni pitié ni clémence
 Qui te parle pour eux.

Ils ont beau vers le ciel leurs murailles accroître,
 Beau d'un soin assidu travailler à leurs forts,
 Et creuser leur fossez jusqu'à faire paroître
 Le jour entre les morts :

Laisse-les espérer , laisse-les entreprendre.
 Il suffit que ta cause est la cause de Dieu ,
 Et qu'avecque ton bras elle a pour la défendre
 Les soins de Richelieu :

Richelieu , ce Prélat de qui toute l'envie

Est de voir ta grandeur aux Indes se borner,
Et qui visiblement ne fait cas de sa vie,

Que pour te la donner.

Rien que ton intérêt n'occupe sa pensée,
Nuls divertissemens ne l'appellent ailleurs ;
Et de quelques bonsyeux qu'on ait vanté Lyncée, (*)

Il en a de meilleurs.

Son ame toute grande est un ame hardie,
Qui pratique si bien l'art de nous secourir,
Que, pourvû, qu'il soit crû, nous n'avons maladie
Qu'il ne sçache guérir.

Le ciel, qui doit le bien selon qu'on le mérite,
Si de ce grand oracle il ne t'eût assisté,
Par un autre présent n'eût jamais été quitte
Envers ta piété.

Va, ne differe plus tes bonnes destinées ;
Mon Apollon t'affûre & t'engage sa foi,
Qu'employant ce Typhis, (**) Syrtes (§) & Cya-
nées, (†)

(*) Lyncée, un des Argonautes avoit la vue si perçante qu'elle pénétoit les arbres, la terre, les murs.

(**) Typhis, Pilote du Navire des Argonautes.

(§) Les Syrtes sont deux golphes de la Méditerranée sur les côtes de Barbarie, ou les Vaisseaux sont entraînés par la rapidité des courans.

(†) Cyanées. Voyez p. 194.

Seront havres pour toi.

Certes, où je me trompe, ou déjà la Victoire,
Qui son plus grand honneur de tes palmes attend,
Est aux bords de Charante en son habit de gloire,
Pour te rendre content.

Jela voi qui t'appelle, & qui semble te dire :
Roi, le plus grand des Rois & qui m'es le plus
cher,
Si tu veux que je t'aide à sauver ton empire,
Il est temps de marcher.

Que sa façon est brave & sa mine assurée !
Qu'elle a fait richement son armure étoffer !
Et qu'il se connoît bien, à la voir si parée,
Que tu vas triompher !

Telle en ce grand assaut, où des fils de la terre
La rage ambitieuse à leur honte parut,
Elle sauva le ciel & rua le tonnerre
Dont Briare mourut.

Déjà de tous côtez s'avançoient les approches ;
Ici couroit Mimas, là Tiphon se battoit,
Et là suoit Euryte à détacher les roches.
Qu'Encelade jettoit (*)

A peine cette Vierge eut l'affaire embrassée,

(*) Ce sont les quatre principaux Géans qui firent la guerre aux Dieux.

Qu'aussi-tôt Jupiter en son trône remis,
Vit selon son desir la tempête cessée,
Et n'eut plus d'ennemis.

Ces colosses d'orgueil furent tous mis en poudre
Et tous couverts des monts qu'ils avoient arrachés;
Phlegre (*) qui les reçut, pût encore la foudre
Dont ils furent touchés.

L'exemple de leur race à jamais abolie,
Devoit sous ta merci tes rebelles ployer:
Mais seroit-ce raison qu'une même folie
N'eût pas même loyer?

Déjà l'étonnement leur fait la couleur blême,
Et ce lâche voisin (†) qu'ils sont allez quérir,
Misérable qu'il est, se condamne lui-même
A fuir ou mourir.

Sa faute le remord : Mégere le regarde,
Et lui porte l'esprit à ce vrai sentiment,
Que d'une injuste offense il aura, quoiqu'il tarde,
Le juste châtement.

Bien semble être la mer une barre assez forte,
Pout nous ôter l'espoir qu'il puisse être battu;
Mais est-il rien de clos dont ne t'ouvre la porte
Ton heur & ta vertu ?

(*) *Champ ou Vallée de Thessalie,*

(†) *Le secours des Anglois.*

Neptune importuné de ses voiles infâmes ,
 Comme tu paroîtras au passage des flots ,
 Voudra que ses Tritons mettent la main aux rames ,
 Et soient tes matelots.

Là rendront tes guerriers tant de sortes de preuves ,
 Et d'une telle ardeur pousseront leurs efforts ,
 Que le sang étranger fera monter nos fleuves
 Au dessus de leurs bords.

Par cet espoir fatal en tous lieux va renaître
 La bonne opinion des courages François ;
 Et le monde croira , s'il doit avoir un maître ,
 Qu'il faut que tu le sois.

O que pour avoir part en si belle aventure
 Je me souhaiterois la fortune d'Eson ,
 Qui , vieil comme je suis , revint contre nature
 En sa jeune saison !

De quel péril extrême est la guerre suivie ,
 Où je ne fesse voir que tout l'or du Levant
 N'a rien que je compare aux honneurs d'une vie
 Perdue en te servant ?

Toutes les autres morts n'ont mérite ni marque ;
 Celle-ci porte seule un éclat radieux ,
 Qui fait revivre l'homme & le met de la barque
 A la table des Dieux.

Mais quoi ! Tous les penfers dont les ames bien nées ,
 Excitent leur valeur & flattent leur devoir ,

D E M A L H E R B E. Liv. III. 283

Que sont ce que regrets , quand le nombre d'années
Leur ôte le pouvoir ?

Ceux à qui la chaleur ne bout plus dans les veines ,
En vain dans les combats ont des soins diligens ;
Mars est comme l'Amour , ses travaux & ses peines
Veulent de jeunes gens.

Je suis vaincu du temps , je cede à ses outrages ;
Mon esprit seulement exempt de sa rigueur ,
A de quoi témoigner en ses derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore ,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours ;
Je les possédai jeune , & les possède encore
A la fin de mes jours.

Ce que j'en ai reçu , je te le veux produire ;
Tu verras mon adresse , & ton front cette fois
Sera ceint de rayons qu'on ne vit jamais luire
Sur la tête des Rois.

Soit que de tes lauriers ma lyre s'entretienne ,
Soit que de tes bontez je la fasse parler ,
Quel rival assez vain prétendra que la sienne
Ait de quoi m'égaler ?

Le fameux Amphion , dont la voix n'ontpareille
Bâtissant une ville étonna l'univers ,

Quelque bruit qu'il ait eu , n'a point fait de mer-
veille

Que ne fassent mes vers.

Par eux de tes beaux faits la terre sera plaine ;
Et les peuples du Nil qui les auront ouïs ,
Donneront de l'encens comme ceux de la Seine ,
Aux autels de LOUIS.

F R A G M E N T

Sur la prise prochaine de la Rochelle. 1628.

ENFIN mon Roi les a mis bas ,
Ces murs qui de tant de combats
Furent les tragiques matieres ;
La Rochelle est en poudre , & ses champs désertez
N'ont face que de cimeties ,
Où gissent les Titans qui les ont habitez.



SONNET

Sur la mort de son Fils. () 1628.*

QUE mon fils ait perdu sa dépouille mortelle ,
Ce fils qui fut si brave , & que j'aimai si fort ,
Je ne l'impute point à l'injure du Sort ,
Puisque finir à l'homme est chose naturelle.

Mais que de deux marauts la surprise infidelle
Ait terminé ses jours d'une tragique mort ;
En cela ma douleur n'a point de réconfort ,
Et tous mes sentimens sont d'accord avec elle.

O mon DIEU , mon Sauveur , puisque par la raison
Le trouble de mon ame étant sans guérison ,
Le vœu de la vengeance est un vœu légitime ;

Fai que de ton appui je sois fortifié.
Ta justice t'en prie , & les auteurs du crime
Sont fils de ces bourreaux qui t'ont crucifié.

(*) Voyez la Vie de Malherbe.

O D E

A M. de la Garde, () au sujet de son Histoire Sainte. 1628.*

LA GARDE ; tes doctes écrits
 Montrent les soins que tu as pris
 A sçavoir tant de belles choses ,
 Et ta prestance & tes discours
 Étalent un heureux concours
 De toutes les graces écloses.

Davantage tes actions
 Captivent les affections
 Des cœurs , des yeux & des oreilles ;
 Forçant les personnes d'honneur
 De te souhaiter tout bonheur
 Pour tes qualitez nômpareilles.

(*) *N. de Villeneuve, Seigneur de la Garde, du Frein et de la Motte, frere cadet d'Arnauld de Villeneuve, Gentilhomme ordinaire d'Henri III, ensuite Capitaine de 50 hommes d'armes des Ordonnances, & Gouverneur de la Ville de Draguignan. Ces deux freres étoient de la Maison de Villeneuve, l'une des plus illustres de Provence.*

Tu sçais bien que je suis de ceux
Qui ne font jamais paresseux
A louer les vertus des hommes ;
Et dans Paris en mes vieux ans
Je passe à ce devoir mon temps
Au malheureux siecle où nous sommes.

Mais, las ! la perte de mon fils,
Ses assassins d'orgueil bouffis,
Ont toute ma vigueur ravie ;
L'ingratitude & peu de soin
Que montrent les Grands au besoin,
De douleurs accablent ma vie.

Je ne désiste pas pourtant
D'être dans moi-même content
D'avoir vécu dedans le monde,
Prisé (quoique viel abattu)
Des gens de bien & de vertu ;
Et voilà le bien qui m'abonde.

Nos jours passent comme le vent :
Les plaisirs nous vont décevant,
Et toutes les faveurs humaines
Sont hémérocallees, d'un jour. (*)
Grandeurs, richesses & l'amour
Sont fleurs périssables & vaines.

(*) Hémérocallees ou Ephemerées, c'est la même chose.
La Virgule sauve ici le Pléonasme.

Nous avons tant perdu d'amis,
 Et de biens par le sort transmis
 Au pouvoir de nos adversaires ;
 Néanmoins nous voyons du port
 D'autrui les débris & la mort,
 En nous éloignant des corsaires.

Ainsi puissions-nous voir long-temps
 Nos esprits libres & contents,
 Sous l'influence d'un bon astre.
 Que vive & meure qui voudra !
 La constance nous résoudra
 Contre l'effort de tout désastre.

Le soldat remis par son chef,
 Pour se garantir de méchef,
 En état de faire sa garde,
 N'oseroit pas en déloger,
 Sans congé, pour se soulager,
 Nonobstant que trop il lui tarde.

Cars'il procédoit autrement,
 Il seroit puni promptement,
 Au dépens de sa propre vie.
 Le parfait chrétien tout ainsi,
 Créé pour obéir aussi,
 Y tent sa fortune asservie.

Il ne doit pas quitter ce lieu
 Ordonné par la loi de Dieu ;

Car l'ame qui *lui est* transmise,
Félonne ne doit pas *fuir*
Pour sa damnation encourir ;
Et être en l'Erebe remise.

Désolé je tiens ce propos ,
Voyant approcher Atropos
Pour couper le nœud de ma trame.
Et ne puis ni veux l'éviter ,
Moins aussi la précipiter :
Car Dieu seul commande à mon ame.

Non , Malherbe n'est pas de ceux
Que l'esprit d'enfer a deceus
Pour acquérir la renommée
De s'être affranchis de prison
Par une lame , ou par poison ,
Ou par une rage animée.

Au seul point que Dieu prescrira ;
Mon ame du corps partira
Sans contrainte ni violence.
De l'enfer les tentations ,
Ni toutes mes afflictions
Ne forceront point ma constance.

Mais, LA GARDE, voyez comment
On se divague doucement ,
Et comme notre esprit agréé
De s'entretenir près & loin ,

Encor qu'il n'en soit pas besoin ,
Avec l'objet qui le recrée.

J'avois mis la plume à la main ,
Avec l'honorable dessein
De louer votre sainte Histoire :
Mais l'amitié que je vous dois ,
Par de-là ce que je voulois
A fait débaucher ma mémoire.

Vous m'étiez présent à l'esprit ,
En voulant tracer cet écrit ;
Et me sembloit vous voir paroître
Brave & galant en cette Cour ,
Où les plus hupez à leur tour
Tâchoient de vous voir & connoître.

Mais ores à moi revenu ,
Comme d'un doux songe avenu
Qui tous nos sentimens cajole ,
Je veux vous dire franchement ,
Et de ma façon librement ,
Que votre Histoire est une école.

Pour moi dans ce que j'en ai veu
J'assûre qu'elle aura l'aveu
De tout excellent personnage ;
Et puisque Malherbe le dit ,
Cela sera sans contredit
Car c'est un très-juste présage.

Toute la France sçait fort bien
Que je n'estime ou reprens rien
Que par raison & par bon titre,
Et que les doctes de mon temps
Ont toujours été très-contens
De m'élire pour leur arbitre.

LA GARDE, vous m'en croirez-donc ;
Que si Gentilhomme fut onc
Digne d'éternelle mémoire,
Par vos vertus vous le ferez ,
Et votre loz rehaufferez
Par votre docte & sainte Histoire.





LIVRE QUATRIÈME,

Contenant les Pièces que l'on n'a pû ranger sous aucune date.

S T A N C E S

Pour une Masquarade.

CEUX-CI de qui vos yeux admirent la venuë,
 Pour un fameux honneur qu'ils brûlent d'acquérir,
 Partis des bords lointains d'une terre inconnuë,
 S'en vont au gré d'amour tout le monde courir.

Ce grand Démon qui se déplaît
 D'être prophané comme il est,
 Par eux veut repurger son temple ;
 Et croit qu'ils auront ce pouvoir,
 Que ce qu'on ne fait par devoir,
 On le fera par leur exemple.

Ce ne sont point esprits qu'une vague licence
 Porte inconsidéréz à leurs contentemens ;

D E M A L H E R B E. Liv. IV. 293
L'or de cet âge vieil , où regnoit l'innocence ,
N'est pas moins en leurs mœurs qu'en leurs acô-
tremens.

La foi , l'honneur & la raison
Gardent la clef de leur prison.
Penser au change leur est crime ;
Leurs paroles n'ont point de fard ,
Et faire les choses sans art ,
Est l'art dont ils font plus d'estime.

Composez-vous sur eux , AMES belles & hautes ;
Retirez votre humeur de l'infidélité ;
Laissez-vous d'abuser les jeunesses peu *cautes* , (*)
Et de vous prévaloir de leur crédulité.

N'ayez jamais impression
Que d'une seule passion ,
A quoi que l'espoir vous convie.
Bien aimer soit votre vrai bien ,
Et, bien aimez , n'estimez rien
Si doux qu'une si douce vie.

On tient que ce plaisir est fertile de peines ,
Et qu'un mauvais succès l'accompagne souvent :
Mais n'est-ce pas la loi des fortunes humaines ,
Qu'elles n'ont point de havre à l'abri de tous vent ?
Puis cela n'avient qu'aux amours ,
Où les desirs , comme vautours ,

(*) C'est-à-dire , peu fines. L'autorité du Poète n'a pas fait conserver ce mot.

P O É S I E S

Se paissent de sales rapines.
 Ce qui les forme les détruit ;
 Celles que la vertu produit
 Sont roses qui n'ont point d'épines.

F R A G M E N T.

* * * * *

E L L E étoit jusqu'au nombril
 Sur les ondes paroiffante :
 Telle que l'aube naiffante
 Peint les roses en Avril. (*)

C H A N S O N.

C' E S T faussement qu'on estime
 Qu'il ne soit point de beautez,
 Où ne se trouve le crime
 De se plaire aux nouveautez.

(*) On n'auroit peut être pas dû conserver ce fragment qui est bien peu de chose ; mais on suit l'édition in-8°. de Paris 1759.

Si ma Dame avoit envie
D'aimer des objets divers,
Seroit-elle pas suivie
Des yeux de tout l'univers ?

Est-il courage si brave,
Qui pût avecque raison
Fuir d'être son esclave,
Et de vivre en sa prison ?

Toutefois cette belle ame,
A qui l'honneur sert de loi,
Ne hait rien tant que le blâme.
D'aimer un autre que moi.

Tous ces charmes de langage
Dont on s'offre à la servir,
Me l'assurent davantage,
Au lieu de me la ravir.

Aussi ma gloire est si grande
D'un trésor si précieux,
Que je ne sçai quelle offrande
M'en peut acquitter aux cieux.

Tout le soin qui me demeure
N'est que d'obtenir du Sort,
Que ce qu'elle est à cette heure,
Elle soit jusqu'à la mort.

De moi, c'est chose sans doute,

Que l'astre qui fait les jours
Laira dans une autre voûte,
Quand j'aurai d'autres amours.

É P I G R A M M E.

TU dis, COLIN, de tous côtez,
Que mes vers, à les ouïr lire,
Te font venir des cruditez,
Et penfes qu'on en doive rire.
Cocu de long & de travers,
Sot au-delà de toutes bornes,
Comme te plains-tu de mes vers,
Toi, qui souffres si bien les cornes ?

C H A N S O N.

EST-ce à jamais, folle ESPÉRANCE,
Que tes infidelles appas
M'empêcheront la délivrance
Que me propose le trépas ?
La raison veut, & la nature,

Qu'après le mal vienne le bien :
Mais en ma funeste aventure ,
Leurs regles ne servent de rien.

C'est fait de moi quoi que je fasse.
J'ai beau plaindre & beau soupirer ,
Le seul remede en ma disgrâce ,
C'est qu'il n'en faut point espérer.

Une résistance mortelle
Ne m'empêche point son retour ;
Quelque Dieu qui brûle pour elle
Fait cette injure à mon amour.

Ainsi trompé de mon attente ,
Je me consume vainement ;
Et les remedes que je tente ,
Demeurent sans événement.

Toute nuit enfin se termine ;
La mienne seule a ce destin ,
Que d'autant plus elle chemine ,
Moins elle approche du matin.

Adieu donc, importune peste ,
A qui j'ai trop donné de foi.
Le meilleur avis qui me reste ,
C'est de me séparer de toi.

Sors de mon ame, & t'en va suivre
Ceux qui desirent de guérir.

Plus tu me conseilles de vivre ,
Plus je me résous de mourir.

F R A G M E N T .

* * * * *

TANTÔT nos navires , braves
De la dépouille d'Alger ,
Viendront les Mores esclaves
A Marseille décharger :
Tantôt , riches de la perte
De Tunis & de Biserte ,
Sur nos bords étaleront
Le coton pris en leurs rives ,
Que leurs pucelles captives
En nos maisons fileront.

S T A N C E S .

QUOI donc ! ma lâcheté sera si criminelle ,
Et les vœux que j'ai faits pourront si peu sur moi ,
Que je quitte ma Dame , & démente la foi
Dont je lui promettois une amour éternelle ?

Que ferons-nous, mon Cœur ? Avec quelle science
Vaincrons-nous les malheurs qui nous font préparer ?
Courrons-nous le hazard comme désespérez,
Ou nous résoudrons-nous à prendre patience ?

Non, non, quelques affauts que me donne l'envie,
Et quelques vains respects qu'allégué mon devoir,
Je ne céderai point, que du même pouvoir
Dont on m'ôte ma Dame, on ne m'ôte la vie.

Mais où va ma fureur ? Quelle erreur me transporte
De vouloir en Géant aux astres commander ?
Ai-je perdu l'esprit, de me persuader
Que la nécessité ne soit pas la plus forte ?

Achille, à qui la Grece a donné cette marque,
D'avoir eu le courage aussi haut que les cieux,
Fut en la même peine, & ne pût faire mieux,
Que soupirer neuf ans dans le fonds d'une barque. (*)

Je veux du même esprit que ce miracle d'armes,
Chercher en quelque part un séjour écarté,
Où ma douleur & moi soyons en liberté,
Sans que rien qui m'approche interrompe mes larmes.

Bien fera-ce à jamais renoncer à la joie,
D'être sans la beauté dont l'objet m'est si doux :
Mais qui m'empêchera qu'en dépit des jaloux,

(*) *Le Poète se trompe : il n'y resta que quelques mois.*

Avecque le penser mon ame ne la voie ?

Le tems qui toujours vole, & sous qui tout succombe,
Fléchira cependant l'injustice du Sort ;
Ou d'un pas insensible avancera la mort ,
Qui bornera ma peine au repos de la tombe.

La Fortune en tous lieux à l'homme est dangereuse ;
Quelque chemin qu'il tienne, il trouve des combats.
Mais des conditions que l'on voit ici-bas ,
Certes celle d'aimer est la plus malheureuse.

S O N N E T

Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut assassiné.

BELLE AME, aux beaux travaux fans repos
adonnée,

Si parmi tant de gloire & de contentement
Rien te fâche là-bas, c'est l'ennui seulement
Qu'un indigne trépas ait clos ta destinée.

Tu penses que d'Ivry la fatale journée,
Où ta belle vertu parut si clairement,
Avecque plus d'honneur & plus heureusement,
Auroit de tes beaux jours la carrière bornée.

Toutefois, bel ESPRIT, console ta douleur :

DE MALHERBE. Liv. IV. 361
Il faut par la raison adoucir le malheur,
Et telle quelle vient prendre son aventure.

Il ne se fit jamais un acte si cruel ;
Mais c'est un témoignage à la race future,
Qu'on ne t'auroit sçû vaincre en un juste duel.

É P I T A P H E

*D'un Gentilhomme de ses amis qui mourut âgé
de cent ans.*

N'ATTENS, Passant, que de ma gloire
Je te fasse une longue histoire
Pleine de langage indiscret.
Qui se louë, irrite l'envie.
Juge de moi par le regret
Qu'eut la Mort de m'ôter la vie.



F R A G M E N T .

Fin d'une Ode pour le Roi.

JE veux croire que la Seine
Aura des Cygnes alors ,
Qui pour toi feront en peine
De faire quelques efforts :
Mais vû le nom que me donne
Tout ce que ma lyre sonne ,
Qu'elle fera la hauteur
De l'hymne de ta victoire ,
Quand elle aura cette gloire ,
Que Malherbe en soit l'auteur.



FRAGMENT
D'UNE ODE.

Invective contre les Mignons d'Henri III.

LEs peuples pipez de leur mine ,
Les voyant ainsi renfermer ,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir la Palestine ,
Et borner de Tyr à Calis (*)
L'Empire de la fleur de lis.
Et toutefois leur entreprise ,
Étoit le parfum d'un collet ,
Le point coupé d'une chemise ,
Et la figure d'un Ballet.

De leur mollesse léthargique
Le Discord sortant des enfers ,
Des maux que nous avons soufferts
Nous ourdit la toile tragique.
La Justice n'eut plus de poids ,
L'impunité chassa les loix ;

(*) Cadix,

Et le taon des guerres civiles
 Piqua les ames des méchans ,
 Qui firent avoir à nos villes
 La face déserte des champs.

É P I T A P H E

De M. d'Is , parent de l' Auteur.

ICi dessous git Monsieur d'Is.
 Plût or à Dieu qu'ils fussent dix !
 Mes trois sœurs , mon pere & ma mere ;
 Le grand Éléazar mon frere ,
 Mes trois tantes & Monsieur d'Is.
 Vous les nommai-je pas tous dix ?



ÉPIGRAMME
A. M. COLLETET;

Sur la mort de sa sœur.

EN vain, mon COLLETET, tu conjures la Parque
De repasser ta sœur dans la fatale barque ;
Elle ne rend jamais un trésor qu'elle a pris.
Ce que l'on dit d'Orphée est bien peu véritable.
Son chant n'a point forcé l'Empire des Esprits ,
Puisqu'on sçait que l'arrêt en est irrévocable.
Certes, si les beaux vers faisoient ce bel effet ,
Tu ferois mieux que lui ce qu'on dit qu'il a fait.

STANCES.

Paraphrase d'une partie du Pseaume CXLV.

N'Espérons plus, mon Ame, aux promesses de
monde ;
Sa lumiere est un verre, & sa faveur une onde (*)

(*) Malherbe avoit corrigé.

*Son état le plus ferme est l'image de l'onde
Que toujours, &c.*

Que toujours quelque vent empêche de calmer.
 Quittons ces vanitez , l'assons-nous de les suivre :
 C'est Dieu qui nous fait vivre ,
 C'est Dieu qu'il faut aimer.

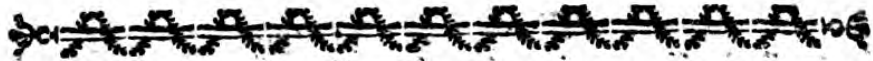
En vain , pour satisfaire à nos lâches envies ,
 Nous passons près des Rois tout le temps de nos vies
 A souffrir des mépris & ployer les genoux.
 Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils font , comme nous
 sommes ,
 Véritablement hommés ,
 Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit , ce n'est plus que poussiere ,
 Que cette majesté si pompeuse & si fiere
 Dont l'éclat orgueilleux étonnoit l'Univers ;
 Et dans ces grands tombeaux , où leurs ames hau-
 taines
 Font encore les vaines ,
 Ils sont mangez des vers.

Là se perdent ces noms de maîtres de la terre ,
 D'arbitres de la paix , de foudres de la guerre ;
 Comme ils n'ont plus de sceptre , ils n'ont plus de
 flatteurs.

Et tombent avec eux d'une chute commune
 Tous ceux que leur fortune
 Faisoit leurs serviteurs.

F I N.



T A B L E

Des Pièces contenues dans les Œuvres de MALHERBE.

Les Larmes de Saint Pierre. *Poème imité de
l'Italien de Tanfillo.* Page 52

S T A N C E S

<i>Pour le Duc de Montpensier.</i>	68
<i>Enfin cette Beauté m'a la place rendue , &c.</i>	75
<i>Consolation à Caritée.</i>	78
<i>Beauté , mon cher souci , de qui l'ame incertaine , &c.</i>	81
<i>Consolation à M. du Perier.</i>	82
<i>Prosopopée d'Ostende.</i>	98
<i>Paraphrase du Pseaume VIII.</i>	104
<i>Pour les Paladins de France dans un Combat de Barriere.</i>	106
<i>Pour le Roi Henry le Grand , allant en Limosin.</i>	110
<i>Pour le Carrousel des Quatre Elémens.</i>	124
<i>Pour le Duc de Bellegarde.</i>	137
<i>Pour la Vicomtesse d'Auchy.</i>	155
<i>Sur l'éloignement de la même.</i>	158
<i>A la Princesse de Conti.</i>	164
<i>La Renommée à Henry le Grand , dans le Ballet de la Reine.</i>	167
<i>Pour Henri IV , sous le nom d'Alcandre , sur l'ab- sence d'Oranthe , ou de la Princesse de Condé.</i>	170
<i>Pour le même , sur le même sujet.</i>	173
<i>Alcandre plaint la captivité de sa Maitresse.</i>	176
<i>Pour Alcandre au retour d'Oranthe à Fontaine- bleau.</i>	180
<i>Stances composées en Bourgogne.</i>	185

T A B L E.

<i>Au Roi Henry le Grand , pour de petites Nymphes , dans un Divertissement de la Cour.</i>	192
<i>Sur la mort de Henry le Grand , au nom du Duc de Bellegarde.</i>	194
<i>A la Reine , Marie de Médicis , pendant sa Régence.</i>	206
<i>Stances des Sybilles , pour la Publication du Mariage de Louis XIII avec l'Infante d'Espagne , Anne d'Autriche , &c.</i>	210
<i>Autre sur le même sujet.</i>	214-217
<i>Paraphrase du Pseaume 128 au sujet de la première Guerre des Princes.</i>	231
<i>Récit d'un Berger au Ballet du Triomphe de Pallas.</i>	238
<i>Sur le Mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche.</i>	243
<i>Pour le Duc de Bellegarde sur la guérison d'une Dame.</i>	249
<i>Pour le Comte de Charny & Mademoiselle de Castille.</i>	253
<i>Stances spirituelles.</i>	257
<i>Au Premier Président de Verdun , sur la mort de sa femme.</i>	262
<i>Pour le Comte de Soissons.</i>	267
<i>Pour une Mascarade.</i>	292
<i>Stances amoureuses.</i>	298
<i>Paraphrase d'une partie du Pseaume 145.</i>	305

O D E S

<i>Au Roi Henry le Grand sur la réduction de Marseille.</i>	70
<i>A Marie de Médicis sur sa bienvenue en France.</i>	87
<i>Sur l'attentat commis sur le Pont-Neuf en la Personne d'Henry IV.</i>	115
<i>Au Roy Henry le Grand , sur le voyage de Sedan.</i>	126
<i>Au Duc de Bellegarde , Grand Écuyer de France.</i>	143

T A B L E.

<i>A Marie de Médicis sur les succès de sa Régence.</i>	221
<i>Au Roi Louis XIII, allant châtier la rébellion de la Rochelle.</i>	277
<i>A M. de la Garde au sujet de son Histoire Sainte.</i>	286

S O N N E T S

<i>A Jean Rabel, Peintre.</i>	97
<i>A la Princesse de Condé Douairière.</i>	109
<i>Au Roi Henry le Grand.</i>	139
<i>Au même.</i>	140
<i>Au même, pour le premier Ballet de M. le Dauphin.</i>	191
<i>A M. de Flurance sur son livre de l'Art d'embellir (Ouvrage de Dévotion.)</i>	153
<i>Sur l'absence de la Vicomtesse d'Auchy.</i>	154
<i>Pour la même.</i>	157
<i>A la même.</i>	160
<i>Sur l'absence de la même.</i>	161
<i>Sur le même sujet.</i>	162
<i>A la même.</i>	163
<i>A l'occasion de la goutte dont Henry IV. étoit attaqué.</i>	166
<i>Au Dauphin, depuis Roi Louis XIII.</i>	184
<i>A Marie de Médicis, sur la mort de M. le Duc d'Orléans.</i>	204
<i>A la même pour M. de la Ceppede.</i>	218
<i>A M. du Maine sur ses Œuvres Spirituelles.</i>	209
<i>A la Princesse de Conti.</i>	256
<i>A M. le Duc d'Orléans, frere de Louis XIII.</i>	261
<i>Au Roi Louis XIII, après la Guerre contre les Huguenots.</i>	269
<i>Au même.</i>	272
<i>Au Cardinal de Richelieu.</i>	271
<i>Pour le même, alors premier Ministre.</i>	275
<i>Au Marquis de la Vieuville, Surintendant des Finances.</i>	273

T A B L E.

<i>Sur la mort du fils de Malherbe.</i>	285
<i>Sur la mort d'un Gentilhomme qui fut assassiné.</i>	300

C H A N S O N S

<i>Chanson faite avec la Duchesse de Bellegarde & Racan.</i>	135
<i>Sur le départ de la Vicomtesse d'Auchy.</i>	137
<i>Pour Henri le Grand, sur la dernière absence de la Princesse de Condé.</i>	182
<i>Pour Rodanthe, ou telle autre Iris en l'air.</i>	236
<i>Pour le Ballet du Triomphe de Pallas.</i>	242
<i>Pour le Duc de Bellegarde, amoureux d'une Dame.</i>	245
<i>Pour le même, sur le même sujet.</i>	247
<i>À la Marquise de Rambouillet, sous le nom de Rodanthe.</i>	258
<i>Pour la Dame de ses Pensées.</i>	294
<i>Désespoir amoureux.</i>	296

É P I G R A M M E S

<i>Sur le Portrait d'Estienne Pasquier.</i>	49
<i>Sur Mademoiselle de Conti.</i>	189
<i>Sur la Pucelle d'Orléans brûlée par les Anglois.</i>	219
<i>Sur sa Statue qui étoit sans inscription.</i>	220
<i>Pour les Heures de la Vicomtesse d'Auchy.</i>	235
<i>Sur le même sujet.</i>	236
<i>Pour les Poèmes du sieur de Lartigues, Provençal.</i>	251
<i>Sur une image de Sainte Catherine.</i>	255
<i>Imitation de l'Épigramme 40 du sixième Livre de Martial.</i>	ibid
<i>Pour le Livre intitulé: Le Portrait de l'Éloquence Françoise.</i>	260
<i>Sur un Cocu difficile en Vers.</i>	296
<i>À Colletet, sur la mort de sa Sœur.</i>	305

É P I T A P H E S

<i>Épithaphe en forme de Sonnet pour Mademoiselle de Conti.</i>	190
---	-----

T A B L E.

<i>Autre , dans la même forme , pour le Duc d'Orléans , second fils de Marie de Médicis.</i>	205
<i>Autre , dans la même forme , pour Madame Puget.</i>	234
<i>Dédicace de la précédente Épitaphe.</i>	235
<i>Épitaphe d'un Grand , le Connétable de Luynes.</i>	261
<i>Épitaphe d'un Gentilhomme , mort âgé de cent ans.</i>	301
<i>Épitaphe de M. d'Is , parent de l' Auteur.</i>	304

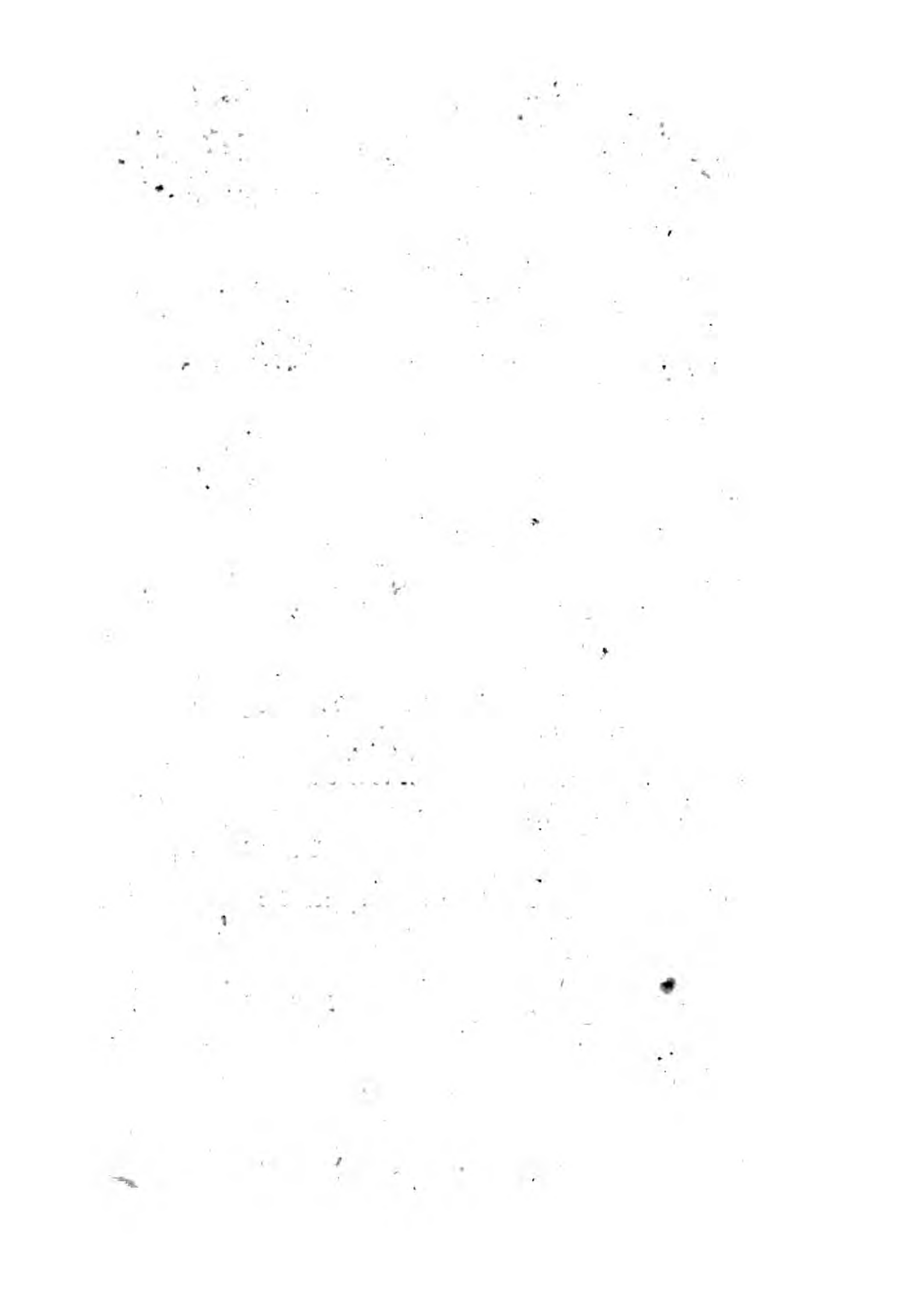
I N S C R I P T I O N S

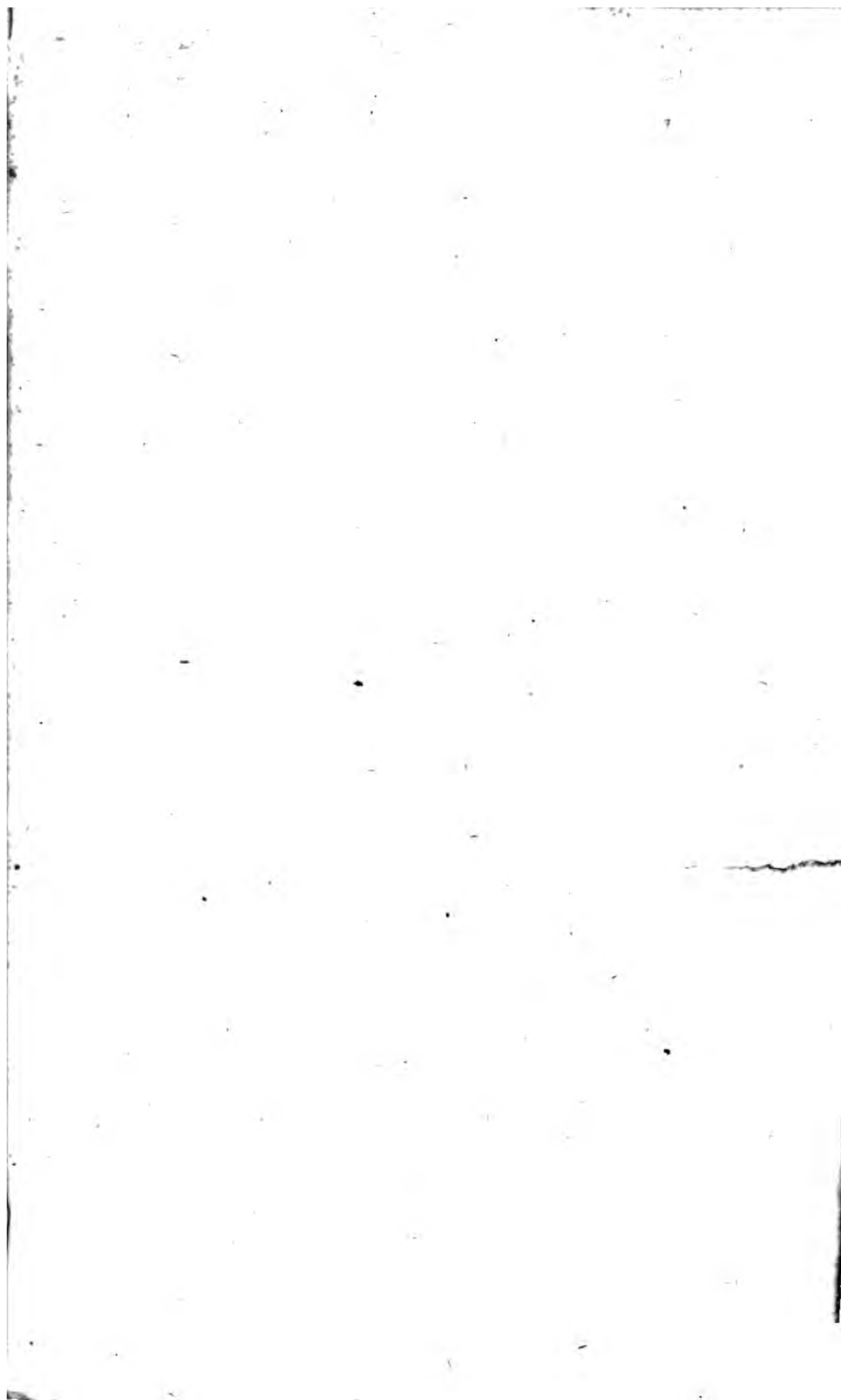
<i>Pour le portrait de Cassandre , Maîtresse de Ronfard.</i>	266
<i>Pour la Fontaine de l'Hôtel de Rambouillet.</i>	276

F R A G M E N S

<i>Ode à Henry le Grand sur la réduction de Marseille.</i>	73
<i>Stances aux Ombres de Damon.</i>	100
<i>Strophe imparfaite d'une Ode quelconque.</i>	204
<i>Ode à Marie de Médicis , après la première Guerre des Princes. (Il paroît qu'il n'y manque que la première Strophe , où l'invocation des Muses.</i>	221
<i>Strophe au sujet de la même Guerre , où le poëte fait parler le Dieu de la Seine.</i>	230
<i>Autres Fragmens sur le même sujet.</i>	232-233
<i>Prophétie du Dieu de la Seine contre le Maréchal d'Ancre.</i>	252
<i>Ode au Cardinal de Richelieu.</i>	270
<i>Vers Alexandrins pour la Marquise de Rambouillet.</i>	274
<i>Sur la prise de la Rochelle , alors prochaine.</i>	284
<i>Vers sur une belle Baigneuse.</i>	294
<i>Strophe d'une Ode.</i>	298
<i>Fin d'une Ode pour le Roi.</i>	302
<i>Invective contre les Mignons d'Henry III.</i>	303

Fin de la Table.





73744492





